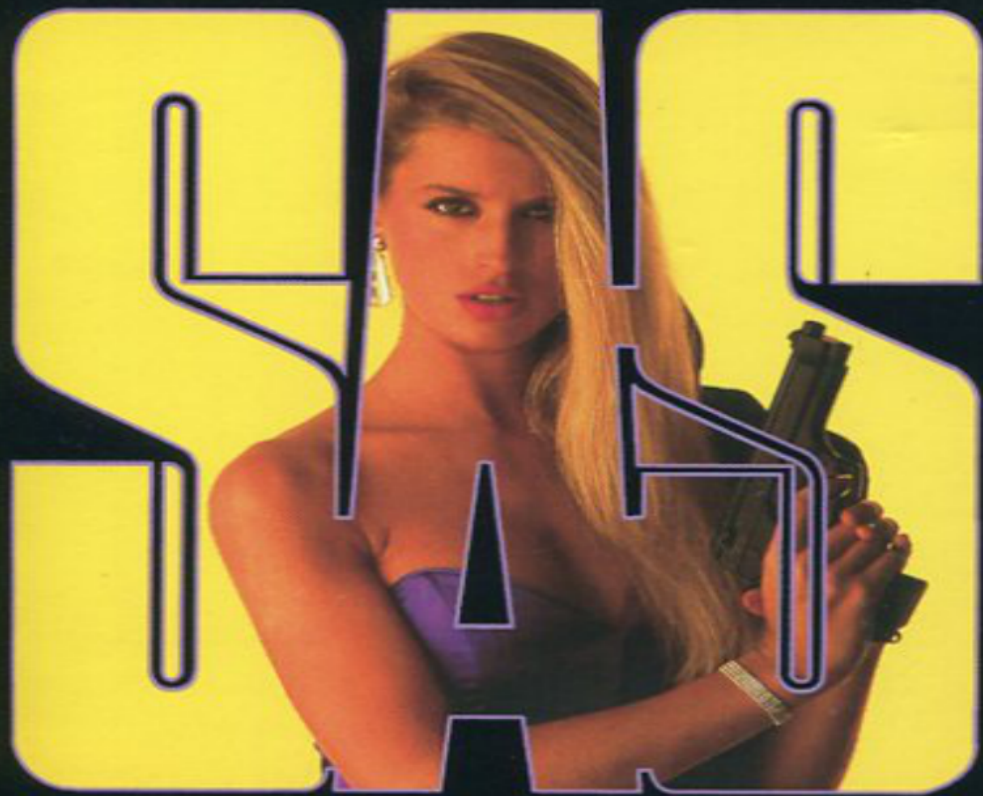


# **SAS [092] – Les tueurs de Bruxelles**

**Gérard de Villiers**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



**LES TUEURS DE BRUXELLES**

**GERARD DE VILLIERS**

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.-92

LES TUEURS DE  
BRUXELLES

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

## CHAPITRE PREMIER

Les trois hommes montaient l'escalier dans un silence total, grâce à leurs baskets. Celui qui marchait en tête – un géant de près de deux mètres – atteignit le palier du troisième. Il s'y arrêta, sortit une cagoule de laine foncée de sa poche et l'enfila. Seuls ses yeux et sa bouche demeuraient visibles. Des yeux d'un bleu si pâle qu'ils semblaient transparents. Ses deux compagnons enfilèrent des cagoules identiques, sans un mot. L'un d'eux mesurait près d'un mètre quatre-vingts avec des épaules très larges, un visage plat, une grosse moustache noire ; l'autre était aussi grand, mais très maigre, des cheveux huileux encadrant un visage émacié. Sa nervosité intérieure se traduisait par l'intensité de son regard, sans cesse en mouvement, et par de légers tics. Tous les trois étaient dans la force de l'âge, entre quarante et cinquante ans.

Ils portaient des combinaisons sombres d'une seule pièce, avec des poches partout, comme les tenues de combat militaires, et des gants.

Le géant s'immobilisa quelques secondes, écoutant les bruits de l'immeuble. Le petit building de la rue de la Pastorale était très calme. Il se retourna et adressa un signe à ses deux complices. Ceux-ci prirent chacun dans une de leurs poches un pied-de-biche. Ils s'approchèrent silencieusement d'une porte d'où filtrait un bruit de télévision et placèrent leurs pieds-de-biche entre le battant et le mur. Muscles bandés, ils attendirent. Leur chef sortit de sa ceinture un Herstal automatique à quinze coups et en arma le chien. Cela fit un minuscule *clic* dans le silence. Il se pencha sur la cage d'escalier, vérifiant que personne ne venait, puis abaissa le bras d'un geste autoritaire.

Les deux hommes pesèrent de tout leur poids, donnant en même temps un violent coup d'épaule dans le battant. La porte s'ouvrit d'un coup, avec un craquement sourd. Les trois intrus se ruèrent à l'intérieur, traversant en une seconde la minuscule entrée pour déboucher dans un petit living. Deux personnes s'y trouvaient. Un homme jeune, avec des lunettes, en gilet de corps et slip, et une femme enveloppée dans un peignoir de nylon blanc. Plutôt jolie avec des yeux gris et un coquin nez retroussé.

L'homme, qui s'était arraché d'un bond à son canapé, esquissa un geste de défense.

— Hé, qu'est-ce...

Le géant était déjà sur lui ; de la main gauche, il lui saisit la gorge, de la droite il lui enfonça le canon de son pistolet dans la poitrine.

— Couché ou je te crève !

L'autre ne résista pas, les jambes coupées par cette intrusion brutale. Les cagoules rendaient les trois hommes encore plus impressionnants. Le second intrus menaçait la femme d'un poignard-commando de trente centimètres, pointé sur son ventre.

— Toi aussi, salope. Ou tu crèves.

Il la jeta brutalement sur la moquette, muette de terreur. En un clin d'œil, le grand maigre, sortant un rouleau de cordelette de sa poche, entreprit de l'immobiliser totalement. Les deux autres en faisaient autant à l'homme. Ils leur enfoncèrent ensuite des bâillons dans la bouche. En moins de trois minutes, le couple était neutralisé. Les trois hommes commencèrent la fouille de l'appartement, ouvrant les tiroirs, les penderies, les commodes, répandant leur contenu à terre.

C'est le plus petit qui trouva ce qu'ils cherchaient, dans la cuisine. Un paquet de tracts ronéotypés enveloppé dans du papier marron. On en voyait seulement l'en-tête. CCC : Cellules Communistes Combattantes.

— On se replie ! intima le géant.

Il tendit le Herstal à celui qui venait de découvrir les tracts, et, se penchant, chargea sans effort l'homme ligoté sur son épaule, utilisant une prise tirée des manuels militaires. Son compagnon aux larges épaules en fit autant pour la femme. Ils quittèrent l'appartement. Moins de cinq minutes s'étaient écoulées depuis leur intrusion. En sortant, la tête de la femme cogna violemment contre le battant de la porte et elle poussa un gémissement étouffé.

Le grand maigre, Herstal au poing, ouvrait la marche. Il avait une seule consigne : tuer quiconque se présenterait.

Ils ne croisèrent personne. Au rez-de-chaussée, les deux porteurs attendirent dans le couloir, laissant leur compagnon s'aventurer dehors. La rue de la Pastorale était totalement déserte, peu de lumières aux fenêtres sans volets des petits immeubles de brique blanche, rouge ou verte. Aucune circulation. L'homme en cagoule prit une torche électrique dans une poche de sa tenue et lança un bref éclair.

Un appel de phares lui répondit aussitôt. Une voiture était garée un peu plus loin en face, sur le parking désert d'une station de contrôle technique des véhicules de la ville de Bruxelles. Elle démarra avec un ronronnement feutré, révélant la puissance de son moteur.

Une Golf GTI gris sombre avec un seul homme au volant.

À peine fut-elle arrêtée devant le petit immeuble en brique blanche que les trois hommes s'y ruèrent. Jetant d'abord les corps inertes sur le plancher arrière, invisibles de l'extérieur, puis y prenant place. Vingt secondes plus tard, la Golf s'ébranlait avec un grondement sourd. Ils

traversèrent les rues désertes d'Anderlecht, sans voir un seul véhicule. Dans cette paisible banlieue de Bruxelles, on se couchait tôt.

Les trois hommes se débarrassèrent alors de leurs cagoules. Le géant alluma une cigarette, captant dans le rétroviseur le regard inquiet du conducteur. Un homme corpulent d'une soixantaine d'années, au visage buriné et au front dégarni.

— Tout va bien, Walter, lança le géant. On rentre.

Le chauffeur grimaça un sourire et ses épaules crispées s'affaissèrent insensiblement. Il n'avait pas le calme des trois autres. À voix basse, le géant et le moustachu échangèrent une plaisanterie et pouffèrent de rire. Leurs pieds reposaient sur les corps de leurs victimes, comme si cela avait été des sacs de charbon.

La Golf dévalait la chaussée de Ninove vers l'ouest. Arrivée au Ring, l'autoroute périphérique encerclant Bruxelles, elle tourna à gauche vers le sud. Le turbo se mit à ronfler aussitôt et le compteur bondit à 160, puis 170. La circulation était quasiment nulle et la gendarmerie royale ne patrouillait jamais sur les autoroutes.

Le Ring se transforma en autoroute Bruxelles-Paris, la E 19, et une quinzaine de kilomètres plus loin, la Golf s'engagea dans une bretelle de sortie indiquant « Beersel ». Elle ralentit, empruntant ensuite une route étroite et sinueuse avant de pénétrer sur un parking désert, en face d'une sorte de chaumière de conte de fées, en brique rouge, coupée de solives apparentes, avec des fenêtres ressemblant à des vitraux. Une enseigne éteinte annonçait : *Auberge des Templiers*.

L'endroit était totalement isolé, coïncé entre un pont de chemin de fer et un bois où se dissimulait l'ancienne forteresse médiévale de Beersel, jadis Porte de Bruxelles. La Golf traversa le parking et s'arrêta derrière l'auberge, invisible de la route où d'ailleurs personne ne passait à cette heure tardive. Les quatre hommes sortirent du véhicule. Le géant s'étira, respirant avidement l'air frais, tandis que ses deux complices sortaient les prisonniers de la voiture. Il donna une tape sur l'épaule du moustachu et lança d'un ton satisfait :

— Bravo. 37 minutes en tout ! Au travail maintenant.

\*\*\*

— Guy Choquet, vous êtes coupable de tentative de déstabilisation de l'État. En conséquence, vous avez été condamné à la peine de mort.

La voix de bronze quasi sépulcrale du géant résonnait dans la petite pièce où on pouvait à peine se tenir debout. Le grenier de l'auberge avait été aménagé en plusieurs chambres sommaires. Celle-ci n'était pas meublée, à part quelques caisses. Une corde pendait d'une grosse solive du toit, terminée par un nœud coulant passé autour du cou de Guy Choquet, l'homme enlevé une heure plus tôt. Debout en équilibre

sur une caisse, les mains liées derrière le dos, toujours en slip et gilet de corps, il tremblait de terreur et de froid, ne sachant encore que penser de cette mise en scène macabre. Les deux « assesseurs » se tenaient de part et d'autre du géant, les bras croisés. Alice Dworp, sa compagne, les bras ficelés, les chevilles entravées, était à genoux en face de son amant. On avait découpé son peignoir sur elle avec un poignard de commando et il ne lui restait qu'un soutien-gorge que remplissait sa grosse poitrine et ses chaussures à hauts talons blanches et noires. Le moustachu lorgnait avidement sa croupe ronde et pleine et ses cuisses musclées. Le grand maigre, lui, semblait s'en désintéresser totalement... Débarrassée de son bâillon, les yeux pleins de larmes, la jeune femme claquait des dents.

Guy Choquet s'ébroua.

— Vous êtes fous ! protesta-t-il d'une voix étranglée. Détachez-moi, c'est une mauvaise plaisanterie, une fois...

Le géant ne broncha pas. Ramassant une poignée de tracts des CCC, il les brandit sous le nez du prisonnier.

— Et ça ? Nous l'avons trouvé chez toi ! Tu ne vas pas nier ! Tu as été suivi. Nous savons tout de tes contacts avec ceux qui sont en prison. Et de ton passé.

— Quel passé ? demanda faiblement Guy Choquet.

— Tu as été membre de l'Union Communiste Marxiste-Léniniste de Belgique, rugit le géant. Un groupe clandestin qui se préparait à commettre des attentats contre l'OTAN.

— Mais qui êtes-vous ? sanglota Guy Choquet. Vous travaillez avec la Sûreté de l'État ? Vous pouvez leur demander. Ils me...

Le géant le coupa sèchement.

— Tais-toi ! Assez de jérémiades. Nous sommes le bras armé de la nation. Nous luttons contre le communisme. Comme nos amis du VMO<sup>(1)</sup>.

— Vous êtes des fous ! Des criminels ! hurla soudain Guy Choquet. Des néo-nazis !

Le géant blond le regarda avec un sourire amusé.

— Pourquoi « néo » ? demanda-t-il d'une voix douce.

Derrière lui, Alice Dworp hurla.

— Guy, ne les excite pas ! Ils vont te tuer.

Guy Choquet n'eut pas le temps de répondre. D'un violent coup de pied, le géant blond venait d'expédier au loin la caisse de bois sur laquelle il se trouvait. Guy Choquet chuta lourdement, avec un cri bref, et la corde se tendit brusquement, lui enserrant le cou. La longueur avait été bien calculée. Seules les extrémités des pieds du supplicié touchaient le sol. Le nœud coulant se resserrant progressivement autour de son cou, il se mit à sautiller d'une façon grotesque, cherchant son souffle, luttant pour sa vie, les yeux hors de la tête.



Alice Dworp s'était redressée. D'une poigne de fer bloquant sa nuque, le géant l'immobilisa, comme on retient un animal.

Ses deux complices restaient les bras croisés, contemplant le pendu qui se débattait de plus en plus faiblement. On n'entendait que sa respiration sifflante, les sanglots de la jeune femme et les grincements de la corde. Les secondes s'écoulaient, interminables.

— Finis-le, Philippe, ordonna-t-il. Il nous fait chier.

Le moustachu saisit les jambes de Guy Choquet, les enserra puis s'y suspendit. Sous son poids, la corde se tendit brutalement et le pendu poussa un gargouillement horrible. Les muscles bandés, presque assis sur le sol, le dénommé Philippe maintenait sa prise.

Tout à coup, Guy Choquet eut un violent sursaut, ses pieds remontèrent presque à l'horizontale, puis son corps s'immobilisa. Alice Dworp poussa un cri déchirant :

— Guy !

— Il a payé ! fit calmement le géant. Il ne sera pas le dernier. Nous allons secouer ce pays jusqu'à ce qu'il se réveille.

Désarçonné par l'ultime spasme du mourant, Philippe, le moustachu, l'avait lâché en ricanant.

— Je commençais à avoir une crampe !

Il se redressa, jeta un coup d'œil au pendu et eut un sourire égrillard.

— C'est qu'il bande bien, ce gaillard-là !

— Salaud ! Salaud ! hurla la fille. Assassins ! Guy ! Guy !

Des larmes coulaient sur son visage, elle tremblait de tout son corps. Le géant la poussa en avant brutalement et se redressa. Son regard tomba sur le slip de Guy Choquet. Conséquence de sa pendaison, il était gonflé par une impressionnante érection post-mortem, comme venait de le souligner son complice.

Le géant reprit la jeune femme par la nuque et la força à se relever, l'approchant du pendu. De la main gauche il fit descendre son slip, découvrant le membre raidi. Son regard délavé croisa celui d'Alice Dworp.

— Tiens, tu vas lui donner une dernière petite joie, dit-il.

Implacablement, il poussait le visage de la jeune femme sur le ventre de son amant. Elle se rejeta en arrière, avec dégoût.

— Arrêtez ! Salaud ! Malade !

Le géant se pencha à son oreille et lui dit de sa voix dangereusement douce :

— Fais ce que je te dis ou je te crève.

Sa main gauche avait cueilli son poignard de commando et il lui poussait la pointe dans les côtes.

Alice Dworp dut obéir. Penchée en avant, elle fit timidement pénétrer le membre encore tiède dans sa bouche. Mais c'était trop...

Elle eut un hoquet et le recracha aussitôt.

La pointe du poignard s'enfonça aussitôt dans son flanc.

— Fais-le ou je te crève ! siffla le géant. Et sers-toi de tes mains.

Ses bras étaient liés l'un à l'autre devant elle, mais elle pouvait bouger les doigts. Sanglotant d'horreur, elle referma les mains en conque autour de la virilité du mort et parvint à l'engloutir de nouveau dans sa bouche.

Les yeux clos, elle exécutait sa macabre caresse, secouée de sanglots. Le géant l'observait avec un sourire ironique et méchant. Il passa derrière elle et s'arrêta, contemplant les fesses cambrées et pleines, rendues encore plus attirantes par sa position involontairement provocante. Avec un sourire avide plein de méchanceté, le géant se plaça derrière elle et ouvrit le zip de sa combinaison. Dessous, il ne portait rien et il révéla une érection impressionnante, à la mesure de sa taille. Le grand maigre détourna les yeux ; une femme comme Alice Dworp ne l'excitait nullement. Trop épanouie. Le moustachu, par contre, sentait son ventre s'embraser. Inconsciente de ce qui se préparait, Alice Dworp continuait son atroce parodie, sentant le membre du pendu perdre peu à peu de sa consistance. Folle de terreur, elle n'avait plus qu'une idée : sauver sa peau.

Elle sursauta quand elle sentit le sexe du géant frôler ses fesses. Trop tétanisée pour résister.

Il l'immobilisa d'une main passée autour de sa taille, et de l'autre se guida entre les fesses pleines. Penché à son oreille, il lui murmura ironiquement :

— N'aie pas peur, il ne sera pas jaloux...

Il tâtonnait impatiemment. Arrivé au but, d'un coup de boutoir violent, il se propulsa en elle, enfonçant la moitié de son membre énorme. Alice Dworp poussa un hurlement et sa bouche s'arracha du pendu. Une ride de contrariété plissa aussitôt le front de son bourreau.

— Continue à lui faire plaisir ! ordonna-t-il. Sinon, ce n'est pas drôle.

Il y avait une telle menace dans sa voix qu'elle s'exécuta. Lui acheva de la pénétrer. Il la saisit alors aux hanches et se mit à entrer et à sortir à grands coups de reins, repoussant chaque fois un peu plus la chair élastique.

Un bruit venant de la porte lui fit tourner la tête.

Walter, l'homme qui leur avait servi de chauffeur, contemplait la scène, fasciné et horrifié. Le géant lui adressa un sourire froid.

— On a presque fini, Walter.

Celui-ci battit en retraite. Quelques instants plus tard, le géant lança dans un violent coup de reins sa semence au fond du ventre de sa victime avec un grognement étouffé. Il s'en arracha, encore en érection, et se baissa pour s'essuyer avec le slip du pendu.

Le corps secoué de sanglots, Alice Dworp tenait encore entre ses mains jointes le sexe de son amant mort. Le géant lui donna une tape amicale sur l'épaule.

— C'est pas la peine de continuer, tu n'en sortiras rien, tu sais...

Le moustachu fixait les fesses rebondies avidement, mais un regard du géant lui ôta toute velléité de l'imiter. Ce dernier remonta son zip et lança :

— Philippe, tu le descends. On y va.

Avec son poignard commando, Philippe dépendit le corps inerte, récupéra la corde, ramassa le slip et le fourra dans sa poche. Le géant saisit par la nuque celle qu'il venait de violer et la poussa vers l'escalier. Tétanisée d'horreur, elle demanda :

— Où m'emmenez-vous ? Qu'est-ce que vous allez me faire ?

— Rien, fit le géant, ce sera bientôt fini.

\*\*\*

Philippe conduisait. À côté de lui, le grand maigre, un riot-gun sur les genoux, les poches pleines de cartouches de « 12 ». À l'arrière, le géant occupait presque toute la place, un autre riot-gun en travers des genoux. Alice Dworp était tassée à côté de lui, secouée de sanglots, le cadavre encore ligoté de son amant à ses pieds.

La Golf filait à 170 sur l'autoroute de Mons. Le géant se pencha en avant.

— Attention, on sort à la prochaine.

Un panneau indiquait Feluy-Ronquières. Le chauffeur ralentit et sortit pour aboutir sur la N534 remontant le long du canal de Charleroi. Pas un chat. Ils passèrent devant le plan incliné de Ronquières, un système destiné à hisser les péniches le long d'une écluse, puis franchirent un petit pont sur le canal, traversant le village de Ronquières endormi, montant ensuite les lacets de la route de Braine-le-Comte, autre village du Brabant. Avant d'y parvenir on traversait un plateau forestier : les bois de la Houssière.

— Tourne à droite, lança le géant.

La Golf s'engagea dans un chemin forestier asphalté. Les bois de la Houssière s'étendaient sur une trentaine d'hectares. Les phares éclairaient de hauts fûts, de la broussaille. Le chauffeur ralentit et tourna à gauche dans un chemin plus étroit, venant mourir dans une carrière de sable encore exploitée.

— Stop. Éteins.

Le géant avait repris son ton de commandement. Philippe, le chauffeur, s'exécuta. Les trois hommes sortirent, guettant les bruits de la nuit. Le silence, sauf quelques cris d'oiseaux. Ils se trouvaient dans une combe, en plein milieu du bois. Le jour, c'était plein d'amoureux,

mais à cette heure-là...

— Sors la fille, ordonna le géant.

Philippe, le moustachu, poussa Alice Dworp hors de la voiture. Elle regarda autour d'elle, terrifiée. La nuit, assez claire, et un faible clair de lune permettaient de deviner les silhouettes.

— Où... que...

— Agenouille-toi, ordonna le géant.

Comme elle ne bougeait pas, il pesa sur ses épaules et elle tomba à genoux. La tête penchée sur sa poitrine, elle ne vit pas le géant prendre son Herstal dans sa poche. Avec soin il enveloppa l'arme d'un bas nylon, et de la main gauche, il lui releva la tête. De la droite, il posa l'extrémité du canon sur son œil droit et pressa la détente.

La détonation se répercuta longuement dans les bois, faisant s'envoler quelques oiseaux de nuit. Le corps d'Alice Dworp fut violemment rejeté en arrière, le projectile ressortit par sa nuque, emportant une partie de la boîte crânienne. Le géant ne broncha pas, l'arme à bout de bras. Puis il redressa le cadavre. Tout aussi tranquillement, il lui tira une balle dans l'œil gauche. Le corps lui échappa, de nouveau projeté à terre.

Il se retourna et appela.

— Philippe. À toi.

Philippe s'approcha et il lui donna son arme. Les deux douilles restaient enfermées dans le nylon, après avoir été éjectées.

Il se pencha et tira deux fois dans le visage, deux coups très rapprochés. Puis, il se redressa et ce fut le tour du grand maigre.

Ce dernier fit de même, à bras tendu. L'âcre odeur de la cordite était à peine emportée par la brise ; il ne restait qu'un magma sanglant de la tête d'Alice Dworp.

— A l'autre ! ordonna le géant.

Philippe avait traîné le corps de Guy Choquet dans la sablière et avait jeté son slip dessus. À tour de rôle, les trois hommes tirèrent chacun deux coups de feu sur le cadavre utilisant chacun leur pistolet, un Herstal tout neuf, identique à celui de leur chef, enveloppé également d'un bas. Le géant rengaina son arme et regarda sa montre. Les coups de feu pouvaient quand même avoir été entendus à Braine-le-Comte. Il ne fallait pas tenter le diable.

— On y va, fit-il. On reprendra l'autoroute à Nivelles.

Ne jamais utiliser deux fois le même itinéraire. Règle absolue. Ils remontèrent dans la Golf qui repartit, phares éteints. Philippe et le géant avaient leurs armes prêtes. L'un, un fusil d'assaut Fal, l'autre son riot-gun.

Avec cet armement et les plaques de kevlar<sup>(2)</sup> qui doubaient les portières, ils pouvaient affronter la gendarmerie et la police. Pour plus de sécurité, Philippe brancha un scanner réglé sur les longueurs d'onde

de la police, sans rien entendre. À cette heure, dans le Brabant, les policiers dormaient sur leurs deux oreilles... Ils émergèrent sur la route de Braine-le-Comte et tournèrent à gauche. Aucun incident jusqu'à l'autoroute. Ils ne dirent pas un mot jusqu'à Bruxelles. La Golf s'arrêta à l'entrée d'Anderlecht où Philippe et le chauffeur descendirent près de l'endroit où ils avaient garé leurs véhicules respectifs, abandonnant leurs armes dans la Golf GTI.

Le géant prit le volant et repartit, seul. Un quart d'heure pour arriver à Ixelles, autre banlieue au sud-est de Bruxelles. Une petite rue en pente. Le géant actionna un « bip », déclenchant l'ouverture d'une porte de garage donnant directement sur la rue. Il la referma aussitôt, éteignit ses phares et descendit.

Dans un coin se trouvait un établi surmonté d'un râtelier avec des armes de poing, des fusils d'assaut et des riot-guns. À côté d'un entassement de caisses de munitions et d'armes. Le géant souleva un couvercle, découvrant une caisse contenant six fusils d'assaut Fal tout neufs. Des armes de guerre dont il espérait bientôt se servir. Il revint avec les armes qui avaient été utilisées pour l'expédition.

Il referma, se débarrassa de sa combinaison et du gilet pare-balles ultra-léger en kevlar qu'il avait enfilé dessous. En quelques instants, il eut revêtu des vêtements civils, une chemise sans cravate. Il plia la combinaison et les gants, les rangea, puis ressortit par le couloir de l'immeuble. La rue était déserte, n'abritant que des bureaux. Il s'éloigna d'un pas rapide, traînant légèrement la jambe, suite d'une blessure au tendon d'Achille.

Cinq cents mètres plus loin, il se glissa au volant de sa voiture personnelle et démarra.

Arrêté à un feu rouge de l'avenue Louise, il étouffa un fou rire en revoyant la femme essayant de donner du plaisir à un mort. C'étaient des moments comme ça qui donnaient du sel à la vie.

## CHAPITRE II

— Nous avons un gros problème dans une « infrastructure »...

George Hammond, chef de station de la CIA à Bruxelles, interrompit sa phrase comme s'il avait peur d'en dire plus. En dépit des vitres blindées qui offraient à l'extérieur un reflet verdâtre, la rumeur de la circulation dans le boulevard du Régent parvenait jusqu'au bureau du sixième étage de l'ambassade US. Un bâtiment moderne, gris et austère, gardé à l'intérieur par des « Marines » et à l'extérieur, mollement, par quelques policiers belges.

Malko, intrigué, fixa son vis-à-vis installé sur un petit canapé. Avec sa tête ronde, ses cheveux gris très courts, ses grosses lunettes à monture d'écaillé protégeant son regard de myope et sa toute petite taille, George Hammond avait quelque chose de comique. Pourtant Bruxelles était un poste hyperimportant, à cause de l'OTAN et on n'y mettait pas des imbéciles. Pour de multiples raisons, la Belgique représentait un centre d'intérêt vital pour la CIA. Une « infrastructure » dans le jargon de la CIA, c'était une base clandestine d'opérations.

— Quel problème avez-vous ? demanda Malko.

De Düsseldorf où il se trouvait chez des amis, il avait pris un des nouveaux Airbus A 320 d'Air France, spacieux, confortable et silencieux. Une bête de la technique moderne. Il s'était arrêté à Paris, le temps d'acheter chez Jean-Claude Jitrois un splendide tailleur en cuir bordeaux pour Alexandra. Un vol Air France l'avait ensuite déposé à Zaventem, l'aéroport de Bruxelles, une heure plus tôt.

Le temps de s'installer au *Métropole*, fierté de la place de Brouckère, en plein cœur de la ville. Le vieil hôtel n'avait guère changé depuis le début du siècle avec ses colonnes, ses dorures, ses immenses couloirs sales et son personnel marocain si nombreux qu'on se serait cru à la *Mamounia*...

L'Américain cligna des yeux, puis ôta ses lunettes et les essuya, avant de se verser une larme de Johnny Walker après en avoir offert à Malko, qui refusa, préférant un café très sucré.

— C'est une longue histoire...

Sûrement pas morale, se dit Malko. Barbouze de luxe à la CIA depuis une vingtaine d'années, il était accoutumé aux turpitudes et aux coups tordus de l'Agence fédérale américaine. Quand on faisait appel à

lui, le « contractuel », c'était qu'il y avait vraiment une grosse, grosse merde où les bureaucrates se prenaient les pieds. La Belgique semblait pourtant une contrée bien calme, peuplée de gens ne songeant qu'à commercer pacifiquement. Il attendit la suite et George Hammond finit par se jeter à l'eau.

— Une très sale histoire, souligna-t-il d'un air mystérieux. Webster<sup>(3)</sup> est fou furieux. Si je n'arrange pas ça, je saute. Bon, je commence par le commencement. Vous savez qu'on aide un peu les Contrás<sup>(4)</sup> à la Company.

— Bien sûr.

Un ange passa. Ronald Reagan avait failli sauter à cause de l'assistance aux Contrás et une demi-douzaine d'officiels de la Maison Blanche étaient inculpés de divers forfaits pour avoir fourni une aide illégale aux « Freedom fighters<sup>(5)</sup> » comme les nommait Reagan...

— Nous avons une infrastructure clandestine à Bruxelles, expliqua George Hammond. Une petite société, un bureau d'achat pour l'Amérique centrale, dirigée par un type de chez nous, Philip Burton. Un type bien, enfin...

Il y eut un silence lourd de sous-entendus... L'Américain remit ses lunettes et continua :

— Burton était chargé d'acheter des armes pour les Contrás. Principalement à la FN<sup>(6)</sup>.

« Il s'était branché sur un de ses copains, qui y travaillait, un certain Gustav Meyer à qui il achetait pas mal de matériel soi-disant pour le Mexique, le Honduras, le Costa-Rica, etc.

— Avec de faux « end-users<sup>(7)</sup> » ?

— Évidemment, confirma George Hammond. C'est Meyer qui les tamponnait, sans jamais vérifier, prenant 20 % au passage et tout le monde était content.

— Et alors, il s'est envolé avec la caisse ? Il vous fait chanter ? interrogea Malko.

Hammond secoua la tête.

— Non. Pour que l'opération fonctionne sans heurts, il a fallu que les Services belges – la Sûreté de l'État – ferment les yeux. Ils sont assez cons et désorganisés, mais pas aveugles et ont truffé la FN d'indices. Donc, eux savaient très bien que les cargaisons pour le Mexique ou le Costa-Rica, qui n'a pas d'armée, filaient chez les Contrás.

— Ils laissaient faire ?

— Ouais. Enfin, ça a marché pendant deux ans. Moi, je suivais ça de très loin. Burton, de toute façon, ne dépendait pas de moi, mais de la Division des Opérations. Et puis, il y a quelque temps, il est venu me trouver en m'expliquant que son contact des Services belges, un type qu'il ne connaît que sous le pseudo de « Fox », lui avait passé des tuyaux selon lesquels un groupe lié aux Cellules Communistes

Combattantes s'apprêtaient à commettre des attentats contre les installations de l'OTAN et nos gens ici. Style voitures piégées, meurtres, kidnappings.

— Et c'était vrai ?

L'Américain changea de bras, ankylosé, et se réinstalla au bord du canapé.

— Attendez ! J'ai transmis l'info à Langley qui m'a demandé de la transmettre à nos copains de la gendarmerie royale. Au cas où la Sûreté de l'État qui déteste la gendarmerie ne l'aurait pas fait... Ils ont promis de voir et de me tenir au courant. J'ai aussi averti la 23<sup>e</sup> Brigade de la police judiciaire, spécialisée dans l'antiterrorisme.

Cela ressemblait à une histoire belge... Les Services belges donnaient à la CIA une information que l'Agence américaine refilait aux mêmes Belges...

— Les craintes de ce « Fox » se sont matérialisées ? demanda Malko.

— Je n'ai rien vu venir, avoua le chef de station de la CIA. Des tuyaux comme ça, on en a tout le temps. À vrai dire, je n'y pensais plus. Jusqu'à il y a quatre jours... Tenez, lisez ça.

Il tendit à Malko un paquet de coupures de journaux. Celui-ci les parcourut rapidement. Toutes racontaient avec force détails le double meurtre d'un paisible couple d'Anderlecht, trouvé sauvagement assassiné dans un bois, des tracts gauchistes près d'eux. On ignorait tout du mystérieux commando qui avait commis cet acte horrible et la presse belge fustigeait l'incapacité de la police.

Le GIA<sup>(8)</sup>, la police judiciaire et la section politique de la gendarmerie affirmaient que le couple, qui avait appartenu à des groupuscules gauchistes, n'avait plus aucune activité clandestine connue à ce jour. Malko reposa le dossier et se retourna vers l'Américain.

— En quoi cela vous concerne-t-il ?

George Hammond avait l'air vraiment effondré. Il esquaissa un rictus ironique.

— Le lendemain de cette horreur, j'ai vu débarquer Philip Burton. Il était de la couleur de votre chemise. Il n'a pas mis longtemps à me dire ce qu'il avait sur le cœur. Et là, j'ai cru avoir un infarctus.

— C'est lui qui avait tué ?

— C'est presque pire. Voilà ce qu'il m'a raconté. Il y a quelques semaines, il a déjeuné avec son contact à la Sûreté de l'État, le fameux « Fox ». Ce dernier semblait furieux. Il lui a raconté que les gendarmes et la PJ pataugeaient complètement sur le coup des gauchistes anti-OTAN et qu'il fallait les neutraliser avant qu'ils ne deviennent opérationnels.

— Pourquoi lui demander de l'aide ?

— Attendez ! Pour résumer, « Fox » s'est montré particulièrement



brutal. Il a expliqué à Burton que le système judiciaire belge était tel que, sans preuve, on ne pouvait même pas inquiéter les terroristes. Et les preuves, on les aurait trop tard...

— Ils n'ont pas de « Service Action » en Belgique ? s'étonna Malko.

— Non, c'est interdit par la Constitution. Alors, voilà le deal qu'a proposé « Fox » à Burton. Lui se chargeait de former un commando de gens sûrs pour neutraliser ces gauchistes. Mais il lui fallait des armes. Et il comptait sur Burton pour les lui procurer, cet enfoiré !

— Il ne pouvait pas le faire lui-même ?

— Non, pour que rien ne puisse relier son Service à ces « actions » de nettoyage. En Belgique, on ne plaisante pas avec ce genre de choses. Or, les gens de la FN sont très bavards...

— Et Burton a accepté ?

— D'après lui, pas tout de suite... Il a éludé, cherché à gagner du temps.

— Vous étiez au courant ?

— Non, bien sûr, sinon, je l'aurais mis dans le premier avion pour le pays et on aurait tout démonté...

— Que s'est-il passé ensuite ?

— D'après Burton, insista lourdement l'Américain, il y a quelques jours, « Fox » lui a mis le marché en main. Nous avons une expédition en partance sur un cargo, à destination du Honduras. Différentes armes et munitions pour nos copains contras, avec tous les faux papiers qu'il fallait... Le chargement attendait sur le quai. « Fox » a menacé Burton de le faire saisir par la douane puis de mouiller Meyer et la FN, s'il ne lui fournissait pas de quoi équiper sa petite armée privée.

— Et votre Burton a paniqué ? compléta Malko.

— *Right...* Ils sont allés tous les deux choisir ce qu'il voulait dans les caisses et l'autre a pris des pistolets, des Fal avec assez de munitions pour attaquer l'Union Soviétique.

Malko secoua la tête.

— C'est une histoire de fou... Les Services belges n'ont pas d'autres moyens de se procurer des armes ?

— J'ai l'impression que ce « Fox » agit en franc-tireur, expliqua l'Américain. Les patrons du square de Meeus<sup>(9)</sup> ne l'ont peut-être pas autorisé. Ou ferment les yeux. Ici, en Belgique, les Services dépendent du ministère de la Justice, mais leur patron, en place depuis vingt ans, fait ce qu'il veut et personne ne met le nez dans ses affaires.

Un ange passa. En fait d'affaires, il s'agissait purement et simplement de meurtres... Comme au bon vieux temps, quand la CIA se salissait encore les mains.

— Et là-dessus, il y a eu ces deux morts... conclut Malko.

George Hammond s'arracha à son canapé pour aller chercher une

cigarette sur son bureau. Il avait dû donner des ordres stricts à sa secrétaire car le téléphone n'avait pas sonné une seule fois. Il revint se planter devant Malko, déployant ses cent soixante centimètres.

— Vous avez tout deviné ! laissa-t-il tomber. Vous imaginez ma tête. J'ai tout de suite fait le rapprochement. C'est une horreur, ajouta-t-il d'une voix basse. Ceux qui ont assassiné ces malheureux sont des sadiques, des brutes sanguinaires.

Quand les grands services sous-traitaient, ce n'était pas toujours brillant... Voir la tentative d'assassinat du pape commanditée par le KGB et les menues bavures de la CIA à Beyrouth. Une voiture piégée destinée à tuer le Cheikh Fadlalah, patron des Hezbollah, avait bousillé deux cents personnes. Malko voyait très bien le topo. Un agent de renseignement un peu allumé avait dû faire appel à des voyous de ses amis pour une sale besogne... Ceux-ci, sûrs de l'impunité, s'étaient éclatés, donnant libre cours à leurs mauvais instincts...

George Hammond se rassit et se reversa discrètement une rasade de Johnny Walker carte noire. Un concert de klaxons s'élevait du boulevard du Régent embouteillé à mort.

— Après tout, remarqua Malko, cela ne vous concerne pas directement... La Company n'a pas trempé dans ces meurtres et vous ne connaissez même pas le commanditaire. Démontez discrètement votre infrastructure, exfiltrez Philip Burton et oubliez.

L'Américain lui adressa un regard noir.

— Vous plaisantez ? Les armes qui ont servi au double meurtre font partie du lot qui a été kidnappé par « Fox ». Dans les livres de la FN, elles sont répertoriées en partance pour le Honduras, avec le « end-user » bidon.

« Les policiers ont récupéré les projectiles dans le corps des victimes. Si on trouve une arme, ce sera facile de suivre la filière. Et on découvrira que la CIA finance un groupe d'assassins dans ce pays... Vous imaginez...

Malko imaginait très bien.

— Vous êtes certain que l'on remontera jusqu'à la Company ?

— Positif. Impossible de détruire les documents à la FN. Et ce salaud de Gustav Meyer se dédouanera en nous chargeant. Il s'agit de deux meurtres quand même.

— Que dit votre ami Burton ?

Hammond haussa les épaules.

— Il a réalisé sa connerie. Il est mort de peur. Lui sait qu'il est grillé, mais que cela peut être encore plus grave s'il ne nous aide pas à nous sortir d'affaire.

— Pourquoi ?

L'Américain secoua la tête, accablé.

— Il a revu « Fox ». Ils ont eu une engueulade terrible. Burton lui a

dit que c'était monstrueux. L'autre n'a pas bronché. Quand Burton l'a menacé d'en parler au ministre de la Justice, « Fox » lui a annoncé que toutes leurs conversations avaient été enregistrées et qu'il serait considéré comme complice... En plus, il prétend que le travail de liquidation n'est pas terminé. Il reste encore, d'après lui, plusieurs dangereux terroristes à neutraliser.

— Et il a l'intention de les liquider ? questionna Malko atterré.

George Hammond eut un geste d'impuissance.

— Apparemment... Et il y aura forcément une bavure... La police les piquera. Ou ils abandonneront une arme. Et là, ce sera foutu. Aucun fusible ne tiendra le coup, vous vous en doutez. La presse s'en donnera à cœur joie. Ce sera le massacre politique.

Malko se demandait ce qu'il était venu faire dans cette galère. Qui étaient ces tueurs fous ?

— Burton connaît les assassins ?

— Non. Il a seulement fourni les armes. Il n'y a que « Fox » qui les connaisse. C'est lui qui les a recrutés.

— Et ce Gustav Meyer ?

— Je ne sais pas.

— Donc, le seul lien avec ces fous furieux, c'est « Fox ».

— Exact.

— Et qui est « Fox » ?

Un ange repassa et le silence se prolongea.

— Je n'en sais rien, finit par avouer l'Américain. Comme je vous l'ai dit, je n'ai jamais voulu me mêler de cette affaire, même de loin. Burton prétend qu'il n'a jamais pu l'identifier. C'est « Fox » qui l'a contacté. Par l'intermédiaire de Meyer. Il l'a emmené square de Meeus et Burton sait qu'il appartient réellement au Service. Mais il ignore tout de sa véritable identité.

— Et son apparence physique ?

— Il paraît qu'il ressemble à Jaruzelski... Toujours des lunettes fumées, le front dégarni ; la bouche qui tire vers le bas. Un type dans les soixante ans, grand, costaud, et gai comme un furoncle. Parle très bien anglais.

Malko le regarda en face.

— Qu'attendez-vous au juste de moi ?

— J'ai un seul objectif, expliqua l'Américain. Récupérer tout ce qui peut impliquer la Company dans ces deux meurtres, si possible les enregistrements des contacts « Fox »-Burton, mais surtout les armes.

— Mais elles sont en possession des tueurs, remarqua Malko, et nous ignorons tout d'eux...

— « Fox » les connaît.

— Et où trouver « Fox » ?

— Burton a rendez-vous avec lui demain. Pour tenter de trouver un

arrangement. Allez avec lui.

— Pourquoi ?

— Je n'ai plus confiance. Il s'est laissé manipuler comme un enfant. Ou alors, il me ment sciemment. Je veux savoir la vérité. Et que vous portiez un message à ce « Fox » de malheur.

— Lequel ?

— Que s'il ne met pas le paquet pour récupérer nos bibelots, il aura toute la Company sur le dos. J'ai été obligé de mettre Webster au courant. Il est prêt à intervenir auprès du gouvernement belge...

Drôle de mission « bons offices ». Toute l'histoire intriguait Malko. Il y avait quelque chose de bizarre dans ces meurtres et cette volonté d'éliminer des gauchistes aussi brutalement dans un pays qui n'était quand même pas le Salvador. Instinctivement, il reniflait une manipulation encore plus pourrie que celle révélée par George Hammond.

— Quand avons-nous rendez-vous ? demanda-t-il.

— Demain. Burton vous expliquera.

L'Américain se leva, alla à une armoire et en sortit quelque chose qui ressemblait à un gilet avec des bretelles.

— Tenez, fit-il. C'est du kevlar. Ça arrête même les projectiles de Fal. Avec ces fous, on ne sait jamais. Je n'ai pas envie de vous perdre.

Malko prit le gilet pare-balles. Songeur. Aller reprendre des armes à des gens qui avaient massacré un couple de cette façon horrible, c'était plonger dans une cuve de fonte en fusion.

Avec à peu près autant de chances de s'en sortir.

## CHAPITRE III

Malko soupesa le gilet pare-balles en kevlar, ultra-léger, et le jeta sur le canapé. C'était incroyable de penser qu'une simple épaisseur de plastique pouvait arrêter des projectiles de guerre.

— Nous sommes entre les mains de « Fox », remarqua-t-il. Qu'est-ce que je fais s'il m'envoie promener ? Son attitude passée avec Philip Burton n'incite pas à l'optimisme...

— Vous le menacez, fit sans hésiter le chef de station de la CIA. Nous avons quand même des moyens de rétorsion. Si cela se passe mal, nous exfiltrons Burton et, ensuite, Webster s'adressera directement au gouvernement belge. Après tout ce sont nos alliés ; et « Fox » agit presque certainement sans ordres officiels. Son patron est le ministre de la Justice. Il n'est sûrement pas au courant de ce qui se trame.

— Mais dans ce cas, vous grillez votre opération Contrás, remarqua Malko.

— Je sais, reconnut George Hammond. Ça ferait d'horribles vagues. Bien sûr, on pourra accuser Gustav Meyer d'avoir détourné des armes, mais cela ira forcément très mal. Aussi, je compte beaucoup sur votre diplomatie... Et sur l'intelligence de « Fox » qui n'a peut-être pas envie lui non plus, d'ouvrir la Boîte de Pandore.

— Acceptons-en l'augure, soupira Malko. Où vais-je rencontrer Philip Burton ? Ici ?

L'Américain grimaça.

— Franchement, je préfère pas. D'ailleurs, avec son statut de clandestin, il ne doit avoir *aucun* contact avec la station. Je vous donne son adresse, c'est dans le sud de la ville. Il est prévenu de votre visite. Mais ne lui faites pas trop confiance. Il a déjà déconné dans les grandes largeurs. S'il avait rendu compte en temps utile de la proposition de « Fox », nous ne serions pas dans la merde aujourd'hui.

Ce n'était pas la première fois qu'un « opératif » de la CIA dérapait, attiré par la bonne odeur du dollar... Même la Libye en avait recruté...

Hammond griffonna quelques lignes sur un papier qu'il tendit à Malko. Celui-ci plia la veste pare-balles pour l'enfourner dans son attaché-case. Il avait laissé son pistolet extra-plat à Liezen, ne pensant pas que la Belgique réserve de mauvaises surprises. Apparemment, il s'était trompé...

Il referma l'attaché-case, souhaitant que cette mission de

conciliation ne le retienne pas trop longtemps à Bruxelles. En ce début d'été, l'Autriche était un délice et quelques bons placements boursiers lui faisaient voir l'avenir en rose. Il avait projeté de repeindre une aile de son château de Liezen et, en ce moment même, le fidèle Elko Krisantem était en train de planter des parterres de fleurs.

Même Alexandra, touchée par la grâce, avait retrouvé un caractère de rêve. Sanglée dans des tenues de Jean-Claude Jitrois ruisselantes d'érotisme au cuir si souple qu'il semblait couler sur elle, Alexandra faisait exploser la libido de son amant. Il avait donc hâte de prendre le premier vol Air France pour Paris où il avait promis à sa tumultueuse fiancée un week-end au *Crillon*. De là, ils iraient à Salzbourg en Autriche. Air France servait maintenant 85 villes en Europe, « maillant » la CEE en prévision de l'échange de 1993.

George Hammond se leva, ses grosses lunettes levées vers lui, avec un regard implorant.

— Faites de votre mieux et méfiez-vous du téléphone. Les écoutes sont officiellement interdites en Belgique, mais tous les services de police les utilisent. Ils sous-traitent avec de soi-disant détectives privés, qui constituent de véritables polices parallèles.

« Philip Burton vous indiquera la boîte à lettres morte dont nous servons pour communiquer. C'est tout simplement une boîte postale dont nous avons tous deux la clef. Nous nous reverrons quand les choses auront avancé. Cela m'étonnerait que « Fox » dise oui tout de suite. Il va nous faire lanterner.

Toujours optimiste.

Le chef de station accompagna Malko jusqu'à l'ascenseur et ce dernier se retrouva dans le brouhaha du boulevard du Régent, passant devant les « Marines » impeccables et flegmatiques.

\*\*\*

Philip Burton suait la peur.

Malko s'en aperçut au premier regard. Le « stringer » de la CIA était un homme d'une cinquantaine d'années, un costaud enveloppé, au visage bouffi d'alcool, avec de grands cernes bistre soulignant ses yeux enfoncés. Un poitrail de taureau apparaissant dans l'échancrure de la chemise ouverte jusqu'au ventre, une grosse gourmette au bras gauche et des petits yeux noirs au regard fuyant.

— Entrez, dit-il à Malko, je suis content de vous voir. Comment va ce bon vieux George Hammond ?

Sa gaieté forcée contrastait avec le premier contact. D'abord Malko avait bien poireauté cinq minutes sur le palier, dévisagé par l'œilleton d'un mouchard... Ensuite, Philip Burton avait entrouvert la porte, maintenue par l'entrebâilleur. Ce n'est que rassuré définitivement sur

l'identité de Malko qu'il l'avait fait entrer. Avec tous ses verrous et son blindage, la porte de son appartement ressemblait à celle d'une chambre forte. Ou Philip Burton était un grand paranoïaque, ou il vivait dangereusement.

Il se retourna, précédant Malko, et ce dernier aperçut la crosse d'un gros automatique glissé dans la ceinture du « stringer » de la CIA à la hauteur de la colonne vertébrale.

Au fond du living, il y avait un râtelier d'armes avec plusieurs PM, des fusils d'assaut, des pistolets, protégés par une vitrine visiblement blindée. Toute la gamme de la fabrique FN. À côté, un superbe meuble de laque noire avec porte escamotable cachait une télé Samsung et un bar, une création de Claude Dalle.

Philip Burton désigna à Malko un canapé de cuir blanc du même décorateur. Apparemment le commerce des armes rapportait bien...

Puis il disparut dans la cuisine en lançant :

— Excusez-moi, je suis seul, ma bonne s'est tirée...

Malko s'approcha de la fenêtre : en face se dressait une grande ferme entourée de bois. L'avenue Hippocrate, à Woluwe, se trouvait à l'ouest de Bruxelles, presque en pleine campagne, à côté de l'université catholique. Le building de dix étages où résidait l'Américain dominait des bois que coupait le boulevard de Woluwe. Baptisé pompeusement « Country Club » ce n'était qu'un HLM amélioré.

Philip Burton ressortit de la cuisine, une bouteille de cognac à la main. Il se versa une rasade de Gaston de Lagrange et ne lui laissa pas le temps de se réchauffer. Ses doigts boudinés serraient le verre ballon comme s'il voulait le briser et son regard s'obstinait à éviter celui de Malko. Ce dernier demanda :

— Comment s'est passé votre dernier contact avec « Fox » ?

— Rapidement. Au téléphone, fit Burton avec un sourire crispé. Ce salaud m'a donné rendez-vous. Ce soir.

— Je viens avec vous, annonça Malko.

Burton lui jeta un regard surpris, et inquiet.

— Ah bon ! C'est Hammond qui le demande ?

— Oui, dit Malko, afin de vous épauler dans votre négociation...

Philip Burton eut un ricanement ironique.

— Ouais, c'est plutôt qu'il me considère comme une planche pourrie... Enfin...

Il se versa du Gaston de Lagrange, et, cette fois, le dégusta plus lentement, poussant la bouteille vers Malko.

— Vous n'en voulez pas ? C'est excellent pour l'angoisse.

— Merci, dit Malko qui ne buvait jamais d'alcool avant le déjeuner.

Burton regarda sa montre.

— J'ai un rendez-vous. Vous êtes sûr que vous venez ce soir, hein ?

— Oui. Où est-ce ?

— Pas très loin, dans le Brabant. Une petite demi-heure.

— Pourquoi pas ici ?

L'Américain eut un sourire ironique.

— Vous plaisantez ou quoi ? « Fox » mérite bien son pseudo<sup>(10)</sup>. C'est un mec vachement prudent. On s'est toujours vu dans des coins impossibles. Sauf la première fois. Quand il m'a reçu dans sa Centrale.

— Comment cela s'est-il passé ?

Philip Burton but un peu de cognac avant de répondre et essuya ses mains moites. On pouvait presque entendre les battements de son cœur.

— C'est Gustav Meyer, le gars de la FN, qui m'en avait parlé. Un jour, il m'a dit que « Fox » voulait me voir. J'étais pas chaud, mais c'était une offre qu'on ne pouvait pas refuser, n'est-ce pas... Il m'a donné rendez-vous square de Meeus. Je devais demander M. Fox à l'interphone. « Fox » m'attendait à la porte de l'ascenseur, au quatrième étage. Il m'a emmené dans un bureau anonyme. Je lui ai dit qu'il ressemblait au général Jaruzelski, mais ça l'a pas vraiment fait marrer. D'ailleurs, il doit pas se marrer souvent.

« Il n'y avait pas un papier dans son bureau, sauf le dossier des fournitures d'armes aux Contrats. Il savait tout. Il m'a expliqué qu'il était chargé, au sein de la Sûreté de l'État, de la surveillance des groupes terroristes et des trafics d'armes. Donc qu'il suivait depuis longtemps nos opérations. Avec bienveillance.

— Et c'est là qu'il vous a parlé des terroristes anti-OTAN ?

Philip Burton approuva vigoureusement.

— Moi, j'étais content. D'ailleurs on s'est rencontré une douzaine de fois. Un jour, il m'a même invité dans un restaurant chinois. J'ai pas réalisé qu'il faisait monter la pression. Jusqu'au jour où il m'a annoncé la couleur...

— Vous l'avez revu depuis les meurtres ?

— Oui, une fois. À la gare du Midi de Bruxelles. Cinq minutes pour une terrible engueulade. Il m'a fait peur.

— Vous n'avez aucune idée de son nom véritable et de ses fonctions réelles ?

— C'est un type élevé dans la hiérarchie, je pense, à cause de son âge. Intelligent. Il a des yeux étonnants. Très mobiles, acérés, vachement froids. Il parle très bien anglais.

— Et votre ami Gustav Meyer ? Il n'en sait pas plus sur lui ?

Philip Burton fit la moue.

— Très probablement. Il est belge et connaît « Fox » depuis longtemps. Mais il me jure le contraire. Il a les jetons, lui aussi. Ce mec fait peur. J'ai hâte de régler cette histoire.

Il se tortilla sur son siège et finit par poser sur la table le gros Browning qu'il avait dans sa ceinture.



Il semblait désabusé et las. Le regard sans cesse en mouvement. Traqué. Malko se sentait de plus en plus mal à l'aise, persuadé que Philip Burton ne lui disait pas tout...

— Vous pensez vraiment que nous pouvons récupérer les armes ? demanda-t-il.

L'Américain inclina la tête affirmativement avant de boire sa dernière gorgée de Gaston de Lagrange.

— Ouais, j'ai eu une idée. Je vais proposer à « Fox » un échange. Il nous rend celles-là et je lui en donne un lot identique.

— Où les prenez-vous ? fit Malko, étonné.

— À la FN. Gustav Meyer est d'accord. On s'est démerdé pour les « end-users » avec un de mes copains. Officiellement, elles sont destinées à l'armée libanaise. Comme ça, tout le monde sera content. S'ils veulent, « Fox » et ses copains pourront continuer leurs conneries. On n'y sera pour rien...

Admirable cynisme. Les « conneries » consistaient à assassiner des gens.

— Où sont ces armes ?

— Meyer a commencé à les sortir de la FN. Elles sont enterrées dans son jardin, derrière sa maison.

— Vous avez parlé de cette idée à Hammond ? demanda Malko.

Philip Burton ne se troubla même pas.

— Non, laissa-t-il tomber. Il est trop con. Mais c'est le seul moyen de sortir de cette merde. Comme ça, personne ne perd la face. D'ailleurs, le copain qui m'a aidé à monter cette astuce devait venir avec moi, ce soir.

— Qui est-ce ?

— Un réfugié politique. Un phalangiste libanais. Il a eu des problèmes là-bas et il a été obligé de partir. Maintenant, il fait un peu de business avec ses anciens copains pour survivre. C'est un gars OK.

Malko pensa à la tête de George Hammond lorsqu'il apprendrait cette nouvelle entorse aux règles de sécurité. Philip Burton était décidément un homme difficile à manœuvrer... Celui-ci lui lança un regard aigu.

— N'allez pas lui raconter tout ça, hein ? Ça reste entre nous... On lui dira après.

Il ne semblait pas très convaincu de la volonté de Malko à devenir son complice.

Après une dernière lampée de Gaston de Lagrange, il remit son Browning dans sa ceinture, enfila une veste sans forme qui dissimulait l'arme, examina le palier à travers le judas avant de sortir et précéda Malko dehors.

— J'ai rendez-vous avec mon copain, le Libanais, annonça-t-il. Je vais vous le présenter. Ensuite, je vous expliquerai comment on fait

pour ce soir.

Dehors, il se dirigea vers une BMW grise garée au bord du trottoir, déclenchant à distance l'ouverture des portières grâce à un « bip ».

Avant d'y monter, il remarqua avec un sourire entendu :

— Avec toutes ces salades, je me méfie des parkings. On y trouve parfois des malfaisants.

Voilà un homme qui voulait vivre vieux.

Trente secondes plus tard, la BMW filait dans le boulevard de Woluwe à tombeau ouvert.

\*\*\*

Le jeune homme en jeans et polo jaune citron grignotait des chocolats achetés chez Wittamer, le chocolatier voisin, en lisant le *Herald Tribune*. Une fine moustache noire coupait son visage régulier, auréolé d'opulents cheveux frisés. Avec son corps mince, presque maigre, son allure timide, il évoquait un étudiant sage. Ses dents se découvrirent en un sourire éclatant quand il vit Philip Burton.

Les deux hommes s'étreignirent.

— Mon copain, Amin Habbache, présenta l'Américain. Malko, un ami, compléta-t-il sobrement.

La terrasse du *Grain de sable*, le café en vogue de la place des Sablons, regorgeait de monde. La place en pente bordée d'antiquaires et dominée par l'église du Sablon était un des endroits les plus gais de Bruxelles, un peu le Saint-Germain-des-Prés local. Les terrasses des cafés étaient remplies de jolies filles et d'une faune qui s'efforçait à l'anticonformisme.

Malko remarqua la grande croix en or qui s'étalait sur le polo du Libanais. Comme tous les phalangistes chrétiens, il était plus intégriste que Mgr Lefevre lui-même. Au Liban, on ne plaisantait pas avec la religion. On s'étripait même en son nom...

— Amin, annonça Philip Burton, après avoir commandé un Gaston de Lagrange, je n'ai plus besoin de toi ce soir...

Le Libanais eut un geste fataliste.

— *Inch Allah ! C'est comme tu veux.*

Il versa une cuillerée supplémentaire de sucre dans son express, le transformant en un délicieux café turc.

— Mon ami Malko m'accompagne, précisa le marchand d'armes.

— Et pour la suite ? demanda Amin. Ça tient ?

— Ça marche, affirma Burton. Tiens, voilà ta copine.

Malko tourna la tête et aperçut une fille blonde au visage rond en train de traverser, venant vers eux. Une vraie pousse-au-viol. On ne voyait d'abord que deux seins en poire jaillissant d'une robe hypercourte en jersey blanc qui paraissait coulée sur elle. Ses yeux bleu

porcelaine avaient le regard flou des myopes et la moue de sa bouche trop rouge semblait sortir d'un dessin animé de Betty Boop.

— Cristel, présenta Amin. Malko, un copain.

Cristel embrassa le Libanais sur la bouche, Philip Burton sur la joue, serra mollement la main de Malko et s'assit en face de lui. Ce qui eut pour effet de faire remonter le jersey blanc, permettant à Malko d'admirer la dentelle de sa culotte...

Son étonnant regard bleu se posa un instant sur lui, resta glué à ses yeux d'or et s'anima brièvement d'une lueur trouble. Puis, se détournant, elle glissa une main sous le polo du Libanais et ses doigts s'affairèrent sur sa poitrine ; un travail peu catholique. Elle semblait se moquer éperdument de la présence des deux autres. Amin commença à donner des signes de nervosité quand elle entreprit de lui masser discrètement l'entrejambes. Sans cesser son manège, elle envoyait de temps à autre une œillade allumée à Malko, comme pour le défier. Une vraie bombe sexuelle. Philip Burton en était muet de saisissement.

— Si tu n'as plus besoin de moi, fit gentiment Amin, on va vous laisser.

Il était à un cheveu de l'outrage public à la pudeur.

— Vas-y, fit Burton, grand seigneur. Je t'appelle demain.

Le couple se leva et traversa la place des Sablons. Malko se demandait comment Amin Habbache arrivait à marcher, Cristel enroulée autour de lui... Le couple disparut dans un couloir, dans l'immeuble de la salle des ventes. Philip Burton soupira.

— Elle a encore plus le feu au cul que d'habitude.

— Qui est-ce ?

— Une Flamande. Sa famille vit à côté d'Anvers, à Brasschaat, une propriété sublime, où elle se fait chier. C'est une dingue d'aventures, une passionnée de tir. Amin l'a rencontrée au « Pratical shooting club de Belgique ».

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Malko.

Cristel devait être en train de violer Amin Habbache dans l'escalier...

— Un club d'Etterbeek qui pratique le tir instinctif. Ils appellent ça le tir « anti-terroriste ». On est censé apprendre aux citoyens à se défendre eux-mêmes. Des conneries, quoi. Cette Cristel qui étudie la sociologie, ça la fait bander. Elle y va presque tous les jours. Amin s'y est fait embaucher comme instructeur. Forcément, lui il connaît... Quand elle a su qu'il arrivait de Beyrouth et qu'il avait pas seulement tiré sur des cibles en carton, elle est devenue dingue de lui. Il en profite, comme il a pas un rond, il s'est installé chez elle. Aux dernières nouvelles, elle voulait l'épouser et repartir au Liban faire des cartons sur les méchants Hezbollah. Elle est complètement allumée, folle du cul, mais sympa.

Effectivement, elle dégageait quelque chose. Malko effaça la pulpeuse image de sa rétine et revint aux choses sérieuses.

— Nous nous retrouvons où ?

— Je passe vous prendre au *Métropole*, fit l'Américain. C'est plus simple. À propos, vous avez un calibre ?

— Non. Vous craignez quelque chose ?

Philip Burton haussa les épaules.

— Pas vraiment, mais je deviens parano, avec toutes ces histoires. Je ne pensais pas que « Fox » serait capable de faire flinguer des gens aussi féroce. C'est vrai que c'étaient des dangereux.

— Vous en êtes certain ?

— Il le dit et il s'y connaît. C'est son boulot. Vous savez, tous ces intellos sont dingues. Regardez la bande à Baader en Allemagne ou les Brigades Rouges. De gentils petits gauchos qui passent un jour de la ronéo au PM. Faut pas se fier aux apparences. Allez, je vous quitte. J'ai rendez-vous avec mon copain Meyer.

— Je rentrerai en taxi, fit Malko.

Il termina tranquillement son café pas assez sucré, réfléchissant à cette curieuse affaire. Philip Burton était visiblement aux abois. Quelle manip les Belges avaient-ils montée ? Il avait hâte de se trouver face au mystérieux « Fox », le deus ex machina de cette opération tordue.

\*\*\*

Un museau carré et baveux, hérissé de crocs, pointa par la glace ouverte quand la BMW grise stoppa devant le *Métropole*. Malko aperçut, étalé sur le siège arrière, un chien gros comme un veau, langue pendante sur des babines roses. Forcément féroce...

Philip Burton ricana.

— Il est chouette, hein ? C'est un Pitbull, il n'y a rien de plus méchant. Je l'avais quand je vivais à la campagne. Ce bestiau-là, il vous bouffe un malfaisant en trois minutes...

Malko prit place à côté de lui. Le Pitbull lui renifla la nuque. Méfiant.

Ils continuèrent le boulevard Anspach, puis filèrent vers l'ouest jusqu'au périphérique, gagnant l'autoroute de Mons en direction du sud. Pas de circulation, la BMW roulait à 180 sans peine, traversant le Brabant. Il était dix heures et demie.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— À Nivelles. On a rendez-vous au *Colruyt* de la Chaussée de Bruxelles.

Malko savait que les *Colruyt* sont une chaîne de supermarchés très connus en Belgique.

La BMW jaillit de la bretelle de l'autoroute, s'immobilisa une

seconde au stop et tourna à droite, dans une route de campagne, bordée de quelques maisons. Le *Colruyt* était juste en face d'eux. Un bâtiment marron, bas et rectangulaire, au milieu d'un parking. En face et autour, la campagne. Philip Burton s'engagea dans le parking et vint se ranger à côté de pompes à essence orange automatisées. On s'y servait avec des cartes de crédit.

Tout était désert, éteint. Le magasin fermait à neuf heures. Malko regarda autour de lui. À gauche il y avait un cimetière de voitures attendant à une station Esso où pourrissait une superbe Manhattan bleue au milieu d'autres épaves. Un grillage isolait le parking de la campagne. Un endroit paisible à souhait...

Tapi sur la banquette arrière, le Pitbull tirait la langue sur ses crocs impressionnants.

— À quelle heure avons-nous rendez-vous ? demanda Malko.

— Maintenant.

Philip Burton regardait de tous les côtés. Une voiture passa sur la route 27 sans ralentir. Puis une autre, et le silence retomba. Malko croisa le regard de Burton et y lut une panique absolue. Toute son assurance apparente s'était brusquement évanouie.

— Vous pensez qu'il va venir ? demanda-t-il.

— Ouais, croassa l'autre. Il peut pas me faire ça.

La transpiration coulait sur son front, pourtant il ne faisait pas vraiment chaud... Soudain le Pitbull gronda, les oreilles dressées et un brutal flot d'adrénaline se rua dans les artères de Malko. Il tâta machinalement la crosse du Herstal automatique prêté par Burton. Ce dernier avait posé sur le plancher de la voiture son gros Browning. Le chien, la tête tournée vers l'arrière, fixait le fond du parking.

— Il y a quelqu'un là-bas, dit Malko.

Le Pitbull jaillit soudain du siège arrière par la glace ouverte et atterrit sur le ciment. Il se ramassa, gronda et bondit sur une silhouette qui venait d'apparaître, à l'arrière du magasin.

Un homme de très haute taille. Malko éprouva un picotement désagréable au creux de l'estomac en réalisant que son visage était dissimulé par une cagoule.

Le chien fonçait sur lui. Sans se troubler, alors que n'importe qui aurait paniqué, il allongea le bras droit, le soutenant de sa main gauche, bien campé sur ses deux jambes.

« Craac » « craac » « craac » « craac ». Les détonations se succédaient avec une fraction de seconde d'intervalle, pour permettre au tireur de réajuster son tir. Au quatrième projectile, le chien s'effondra, roulant sur le ciment, parvenant encore à se traîner quelques mètres, hurlant à la mort. Ses crocs se refermèrent sur le bas du pantalon du tueur, ce qui ne troubla pas ce dernier. Calmement, il se pencha et reprit son tir, cette fois à une cadence plus rapide.

Onze détonations claquèrent en un staccato terrifiant. Le Pitbull ne bougeait plus depuis longtemps, quinze projectiles dans le corps... À côté de Malko, Philip Burton poussa un juron étouffé.

— *My God !*

Le géant en cagoule venait de se redresser, comme si de rien n'était. D'un coup de pied, il écrasa la tête du chien. Tant de sauvagerie donna la nausée à Malko.

Puis, le tueur du chien avança, sortant de l'ombre relative et Malko s'aperçut qu'il avait dans la main droite un riot-gun, et qu'il boitait légèrement.

Philip Burton poussa une exclamation et Malko se retourna. Deux autres silhouettes venaient d'apparaître, coupant l'accès à la route. Moins grands, encagoulés eux aussi, fusils d'assaut au poing.

Ils étaient tombés dans une superbe embuscade.

## CHAPITRE IV

Philip Burton poussa un cri étranglé. Avant que Malko ne puisse l'en empêcher, il passa une vitesse et démarra vers la route, zigzaguant sur le parking. Droit sur les deux tueurs.

Une chance sur mille de s'en sortir !

Malko eut le temps de voir se lever le canon d'un riot-gun avant de plonger sur le plancher de la voiture. Il n'y avait rien d'autre à faire. La fusillade éclata avec une violence inouïe, le pare-brise de la BMW se volatilisa ainsi que les glaces latérales, sous la volée de projectiles. Malko, par-dessus le bruit du riot-gun, identifia le claquement sec d'un fusil d'assaut... Accroupi, Herstal au poing, il attendait le moment de tenter une sortie. La BMW tanguait dans tous les sens. Philip Burton émit un gargouillement affreux et, aussitôt, Malko fut arrosé d'une pluie de sang et de débris humains... Il n'eut pas le temps de reprendre le volant. Un choc sourd le projeta en avant. La voiture folle venait de s'écraser contre la façade du *Colruyt*. Le corps de Philip Burton s'effondra sur lui, l'inondant encore plus de sang. Coincé entre le siège et la masse de l'Américain, il ne pouvait plus bouger.

Le silence était brutalement retombé. Son horizon se limitait à la portière ouverte sous le choc et à un carré de ciment. Il s'apprêtait à ramper hors de la voiture lorsqu'il entendit un raclement de chaussures sur le bitume. Une voix traînante, toute proche, lança :

— On les a bien crevés, ces salauds...

Comprenant qu'il ne pourrait échapper aux trois tueurs, il s'arrêta. Une seule solution : faire le mort. Laissant pendre son bras armé du Herstal, il glissa en avant, la tête et le torse hors de la voiture, le visage appuyé au sol. Totalement couvert du sang de Philip Burton, ce qui faisait de lui un mort très présentable... Il était temps : une voix plus sèche lança :

— Tu les finis et on y va !

Une paire de « rangers » s'approcha. La respiration bloquée, le cœur cognant dans sa poitrine, Malko attendit. Si le tueur lui tirait une balle dans la nuque, c'était fini. Sinon, il avait une petite chance. Il sentit qu'on lui arrachait le Herstal des doigts et parvint à laisser retomber son bras comme un objet inerte. Contrôlant son souffle, il comptait les secondes. Pensant à Alexandra, à son château, à toutes les fois où il avait frôlé la mort.

La première détonation le prit par surprise. Il sentit une violente douleur dans le dos, près de la colonne vertébrale, puis deux autres coups de feu l'assourdirent et il eut l'impression de recevoir deux violents coups de poing dans les côtes. Trois détonations claquèrent de l'autre côté de la voiture : le tueur s'occupait aussi de Philip Burton. Puis les pas s'éloignèrent et il entendit le bruit d'un moteur. Il se redressa un peu, ce qui lui envoya une brutale onde de douleur dans les côtes et aperçut l'arrière d'une Golf de couleur sombre qui accélérât en direction de Nivelles.

Il rampa hors de la voiture et se remit debout. L'odeur écœurante du sang imprégnait ses vêtements. Il en était couvert, ainsi que de débris peu ragoûtants. Quand son regard tomba sur Philip Burton, il faillit vomir. Toute la partie supérieure de la boîte crânienne de l'Américain avait disparu. La cervelle et le sang avaient giclé partout. Son visage s'arrêtait en haut du nez. Plus d'yeux. Une vision d'épouvante.

Il était encore sous le choc quand la lueur bleue d'un gyrophare illumina le parking. Un combi de la gendarmerie d'où jaillirent plusieurs hommes en tenue, arme au poing. Malko devait avoir un aspect effrayant car ils s'arrêtèrent, médusés, à trois mètres de lui.

— Mon dieu, tu as vu le gaillard ! lança une voix altérée.

Malko fit un pas vers eux et ils l'entourèrent aussitôt.

— Où êtes-vous blessé ? demanda l'un d'eux. Étendez-vous, on va chercher une ambulance.

— Non, ça va, fit Malko. Je crois que je n'ai rien.

— Qu'est-il arrivé ? firent-ils en chœur.

— Mon ami et moi nous étions arrêtés pour faire de l'essence, expliqua Malko, nous avons été attaqués par des inconnus masqués qui viennent de s'enfuir.

— Par où ?

— Vers l'autoroute.

Avec leur combi, ils avaient autant de chance de rattraper une Golf GTI turbo que d'aller dans la lune. Malko se laissa transporter dans le véhicule tandis qu'on étendait une bâche sur ce qui restait de Philip Burton...

Cahoté dans la voiture de la gendarmerie, il se dit que le marchand d'armes de la CIA avait payé cher sa naïveté.

« Fox » avait tout simplement décidé de liquider un témoin gênant. À part Gustav Meyer, la seule personne qui le connaisse physiquement était Philip Burton.

Malko en était sûr : ceux qui avaient commis le massacre étaient aussi les assassins du couple gauchiste. Il revoyait le géant vidant son chargeur sur le chien. Un psychopathe. Lâché dans la nature avec de hautes protections. Car, c'était évidemment sur l'ordre du mystérieux « Fox » qu'ils avaient liquidé Burton. La présence de Malko ne leur



avait posé aucun problème de conscience. Visiblement ces gens tuaient comme ils respiraient... Il se demanda comment George Hammond allait prendre la chose. Récupérer les armes devenait carrément une mission impossible doublée d'une opération suicide...

\*\*\*

— Les salopards ! C'est dégueulasse ! Immonde !

George Hammond était livide. Il reposa les photos du massacre prises par la gendarmerie, but une rasade de Johnny Walker, et leva les yeux sur Malko. Ce dernier ne réalisait bien à quoi il avait échappé qu'en regardant les documents. Sans le gilet pare-balles en kevlar, il aurait reçu trois balles de 9 mm dans le dos. D'énormes hématomes bleuisaient sa colonne vertébrale et deux de ses côtes lui faisaient mal à hurler.

— C'étaient des tueurs professionnels, dit Malko, pas des amateurs. J'ai entendu la voix du chef, un homme de très haute taille. Très calme. Et, en même temps, un fou. La façon dont il a tué le Pitbull... Quinze balles dans le corps !

— Et tout ça à cause de ce con de... fit amèrement l'Américain.

Il s'arrêta brusquement, réalisant qu'il parlait d'un mort encore tout frais et Malko compléta.

— C'est « Fox » le vrai coupable. Il tire toutes les ficelles. Les autres ne sont que des hommes de main. Des bêtes féroces, mais pas des cerveaux. Ils ont quelque chose de discipliné, de militaire. En moins de quatre minutes, tout était terminé. Bien entendu, on n'a pas retrouvé leur voiture ?

George Hammond, tassé à son bureau, semblait encore plus petit que d'habitude...

— Non, avoua-t-il. Et l'appartement de Burton a été cambriolé une heure plus tard. Ils s'y sont rendu tout de suite après le guet-apens. Ils sont passés par le parking souterrain. Personne n'a rien vu.

— Qu'ont-ils pris ?

— Difficile à dire. Je pense que Burton n'était pas assez fou pour garder des documents importants chez lui.

— Je me demande s'il n'en savait pas beaucoup plus sur cette histoire que ce qu'il vous a dit, avança Malko. Déjà, il ne vous avait pas parlé de l'échange éventuel des armes.

L'Américain sursauta.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— D'abord, sur le parking du *Colruyt*, il était très nerveux, remarqua Malko. J'avais l'impression qu'il s'attendait à quelque chose. Ensuite, si « Fox » avait seulement voulu couper la piste menant à lui, il lui suffisait de ne pas venir au rendez-vous. Puisqu'il est pratiquement

impossible de remonter jusqu'à lui. Ce n'était pas indispensable de tuer Burton. Sauf s'il savait quelque chose de précis sur les tueurs.

— Mais comment les aurait-il connus ?

— Je ne sais pas, avoua Malko, mais il était mort de peur. En tout cas, la récupération de vos armes relève maintenant du miracle... « Fox » est inaccessible, nous ignorons son identité. Quant aux autres, c'est encore pire. Mais c'est bizarre, qu'un membre des Services belges sponsorise une équipe de tueurs de cet acabit.

George Hammond essuya ses lunettes, le front plissé. Visiblement, l'analyse de la situation ne le préoccupait pas outre mesure... Il revint à son idée fixe.

— Il faut retrouver ces armes, fit-il. Et si possible, mettre ces types hors d'état de nuire.

Malko eut un sourire ironique.

— Je ne suis pas Zorro. Il y a une police dans ce pays. Ils sont payés pour.

— Ils sont nuls, contra l'Américain. Désorganisés et presque sans moyens. De toute façon, je ne veux pas les mettre dans le coup.

— Alors, procurez-vous une boule de cristal, conclut Malko.

George Hammond redressa sa petite taille.

— Non. Un homme connaît « Fox ». C'est Gustav Meyer. Il faut le faire parler.

— Comment ?

— En le menaçant. Si je fais sortir l'histoire des armes livrées à la Contra, il perd son job à la FN.

— Et s'il parle, il perd la vie, objecta Malko. Mais il y a peut-être une astuce. D'après Philip Burton, un certain Amin Habbache le connaît assez bien.

Il crut que le chef de station allait lui sauter à la gorge. George Hammond avait viré au violet.

— Vous le connaissez ?

— Je l'ai vu une fois, expliqua Malko. En compagnie de Burton.

Il raconta les circonstances de leur rencontre. George Hammond continuait à flirter avec l'apoplexie.

— J'ignorais que ce connard de Burton l'avait engagé comme garde du corps et mis au courant ! vociféra-t-il. Et on s'étonne d'avoir des merdes ! Vous savez qui est ce type ?

— Non, avoua Malko.

— Un psychopathe, une ordure, un tueur de la pire espèce. Il faisait partie des Forces Libanaises, comme « sniper » sur la Ligne Verte. C'est-à-dire que pour deux cents dollars par mois, sans compter les primes de rendement, il s'amusait à flinguer de pauvres gens qui tentaient de passer de Beyrouth-Ouest à Beyrouth-Est. Le soir, il rentrait tranquillement chez lui et il baisait sa femme. Tout ça, à vingt-

deux ans... Et puis, ils l'ont viré parce qu'il a flingué par erreur un chauffeur de taxi de leur bord. Il a été récupéré par les gens de la Company pour des petits boulots. Un jour, un connard a eu la brillante idée de lui faire déposer une voiture piégée pour régler un compte avec des Arméniens de l'Asala.

« Ce salaud d'Amin a été pris en chasse par des Arméniens et a abandonné la Range-Rover avec deux cents kilos d'explosifs dans un quartier populaire de Beyrouth-Ouest. Ça s'est terminé par cinquante morts et la fin de sa carrière. Il est parti de Beyrouth avec au cul des mecs qui voulaient le découper vivant. Ils ont dû se contenter d'égorger sa copine et son fils. Depuis, il traîne à Bruxelles...

— Comment Philip Burton le connaissait-il ?

— Des petits trafics d'armes. Amin a remonté une petite filière sur Beyrouth. Du matériel un peu sophistiqué. Il fait venir un peu de haschich aussi. Il survit...

Malko revit le visage enfantin du Libanais...

— On peut peut-être l'utiliser, proposa-t-il. Si je me pointe seul chez Gustav Meyer, il va se méfier et se fermer comme une huître.

George Hammond eut une moue peu enthousiaste.

— Habbache est un enculé. Dangereux et peu fiable.

— Nous n'avons pas le choix. Meyer sait que Burton a été liquidé. Pour lui, me rencontrer, c'est du suicide.

— Bon, si vous voulez, prenez Amin. Mais allez-y avec des pincettes et ne lui proposez pas trop d'argent. Vous savez où le trouver ?

— Je crois.

L'Américain fit le tour du bureau et lui serra la main.

— On va essayer de ne pas faire de vagues. Si vous voulez me contacter, appelez ma secrétaire de la part de Fred. Cela voudra dire que nous nous retrouvons le soir même à sept heures dans la Galerie du Roi. Il y a une cafétaria. OK ?

— OK, dit Malko.

Il avait laissé sa Mercedes 190 de location dans la cour de l'ambassade. Dès qu'il déboucha dans le boulevard du Régent, il aperçut une vieille Ford blanche avec une très longue antenne qui se collait derrière lui... Une voiture banalisée de la gendarmerie royale... Il leva le pied pour réfléchir, n'ayant pas envie de les mener à Amin.

Après l'embuscade de Nivelles, les gendarmes avaient posé quelques questions en découvrant la personnalité de Philip Burton. Le fait que Malko porte un gilet pare-balles ne leur avait pas non plus paru complètement normal. Il avait fallu une intervention de George Hammond auprès du ministère de la Justice, prétextant une fumeuse explication de contrôleur venu de Washington pour une histoire de contrebande d'armes. Les Belges n'en avaient rien cru et se demandaient maintenant ce que Malko faisait vraiment à Bruxelles. Il

était certain que son téléphone du *Métropole* était écouté. Plus il y réfléchissait, plus il était persuadé que Burton connaissait les tueurs. La visite à son domicile après l'embuscade du *Colruyt* était bizarre. L'Américain pouvait avoir chez lui des papiers établissant un lien avec ses meurtriers.

Il était arrivé à la hauteur du boulevard du Jardin botanique. En face de lui s'ouvrait un interminable tunnel menant au nord de la ville, vers Heysel. Bifurquant brutalement, il s'y engouffra et accéléra à fond. La Mercedes 190 bondit en avant et il commença à slalomer entre les deux files, surveillant la Ford blanche du coin de l'œil. Son conducteur faisait de son mieux... Mais Malko gagna quand même plusieurs centaines de mètres. L'autre posa alors un gyrophare sur son toit, mais c'était trop tard. Quand Malko émergea en face de la Basilique du Sacré-Cœur, le gyrophare clignotait bien loin derrière lui. Il fit le tour du Parc Elisabeth à tombeau ouvert et replongea dans le tunnel en sens inverse.

Quand il se gara place des Sablons, il était sûr d'avoir rompu la filature.

Pourvu qu'Amin Habbache soit chez sa pulpeuse maîtresse aux yeux de porcelaine.

\*\*\*

Au troisième étage du vieux petit immeuble rénové, deux noms étaient calligraphiés sur un bout de papier cloué à une porte : Cristel Tilmant – Amin Habbache.

Malko frappa. Une fois, deux fois. Pas de réponse. Il allait s'en aller quand une voix stridente hurla à travers la porte :

— Tu vas foutre le camp, petit salaud !

Étonné, il frappa de nouveau. Cette fois le battant s'ouvrit à toute volée sur une furie.

Cristel Tilmant, juchée sur des talons aiguilles de douze centimètres, la poitrine aussi agressive que la voix, la mini au ras des fesses, les yeux rouges, décoiffée, ravagée, des larmes sur le visage... Elle resta la bouche ouverte en voyant Malko, puis balbutia :

— Oh, pardon, je croyais que c'était Amin qui revenait...

Apparemment, Amin n'aurait pas été le bienvenu.

Malko profita de la surprise de la jeune femme pour entrer. On aurait dit qu'il y avait eu une bataille de chars dans le living. Tout était sens dessus dessous, les tiroirs jetés par terre, des verres cassés, une table renversée. Un lourd cendrier avait pulvérisé une glace et gisait au milieu de ses débris.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Malko. Je cherchais Amin.

Cristel Tilmant braqua sur lui un regard bleu minéral, fixe, gluant

de haine.

— C'est votre copain ?

— Non, pas vraiment, assura Malko. Pourquoi ?

— Vous savez ce qu'il m'a fait, ce fumier ? glapit-elle. Il m'a piqué dix mille francs<sup>(11)</sup>. Pour aller s'acheter un flingue.

— Ce n'est pas gentil, dit Malko. Vous croyez qu'il va revenir ?

La jeune Flamande s'étrangla.

— Revenir ! Mais je l'égorge, ce salaud ! Et vous, vous pouvez foutre le camp !

Elle brandit un énorme couteau de cuisine raflé sur la table.

— Je vais lui couper les couilles ! Comme ça !

La lame trancha net un malheureux cactus qui n'en pouvait plus...

Malko recula devant cette furie. Où aller récupérer Amin Habbache ?

— Attendez, fit soudain Cristel. Je suis bien conne, après tout. Restez.

## CHAPITRE V

L'expression de ses yeux bleu porcelaine avait brusquement changé. Cristel fixait Malko, déhanchée, appuyée au chambranle de la porte, le buste en avant. Comme pour offrir ses seins lourds.

— Vous voulez le retrouver ? demanda-t-elle.

— Oui, dit Malko. Vous savez où il est ?

Elle émit une sorte de roucoulement.

— Il y a peut-être des chances... On va y aller tous les deux. Mais avant, il y a une petite formalité.

— Laquelle ? interrogea Malko. Vous voulez vos dix mille francs ?

Cristel haussa les épaules.

— Non, je taperai mes parents. Venez.

Elle virevolta, se dirigeant vers le fond de la pièce, ondulant avec langueur. Parvenue au mur, elle fit demi-tour et s'approcha de Malko. Avec ses immenses talons, elle était presque aussi grande que lui.

— Je veux simplement que vous me baisiez ! dit-elle avec simplicité. Après j'irai raconter à ce salaud d'Amin comment je me suis envoyée en l'air...

Devant l'expression mi-figue mi-raisin de Malko, elle se hâta de dire :

— N'ayez pas peur. Ce n'est pas une corvée. Vous avez des yeux à rendre folle n'importe quelle bonne femme... Laissez-moi vous faire la bise d'abord.

Sa « bise » aurait embrasé un évêque. C'était l'étreinte de la femme-araignée, des genoux à la bouche épaisse écrasée contre la sienne, avec une langue en folie qui s'enroulait autour de ses amygdales. Cristel poussait impérieusement son ventre contre le sien. Déchaînée. Elle arracha sa bouche de Malko pour lancer d'une voix rauque :

— Touchez-moi partout.

Il suffisait de cueillir ses seins par l'échancrure du décolleté. Ils étaient tièdes, blancs, incroyablement fermes. Les pointes érigées, dures comme des crayons. Cristel ferma les yeux et gémit.

— Dieu que c'est bon ! Ce que je suis contente de tromper ce salaud !

Elle s'agitait contre Malko, faisant onduler ses hanches, les bras noués à son cou. Une bonne petite salope. Peu à peu, ce manège portait ses fruits... Cristel s'en rendit compte et glissa une main entre eux, le massant avec une habileté qui prouvait sa détermination. Appuyée au

mur, le bassin en avant, elle se mit à respirer très vite, tandis qu'elle libérait Malko. Les doigts refermés autour de sa hampe, elle le fixa avec un sourire provocant. Ses yeux bleu porcelaine avaient perdu toute leur candeur.

— Vas-y, dit-elle. Ce salaud d'Amin me dit de ne pas mettre de culotte. Ça l'excite. Ça doit t'exciter aussi, non ?

Les jambes ouvertes en compas, elle attendait.

Dès que Malko l'effleura, elle se mit à râler, secouant frénétiquement le sexe qu'elle tenait à pleines mains, puis le tirant vers elle. Il n'eut qu'à plier un peu les jambes et remonter d'un coup de rein pour l'embrocher jusqu'à la garde.

Clouée au mur comme un papillon, Cristel poussa un soupir rauque. Son pied gauche quitta le sol et sa jambe se replia autour des reins de Malko, le pressant contre elle.

— C'est bon, râla-t-elle. Tu vas loin. Défonce-moi !

Malgré la position inconfortable, Malko la pilonna de plus en plus fort jusqu'à ce qu'elle se mette à couiner avec des halètements rapprochés. Ses yeux bleus étaient vitreux. Sa jambe retomba au moment où Malko explosait à son tour au fond de son ventre. Elle lui enfonça ses ongles dans la nuque tandis qu'il se vidait, puis soupira :

— Ah, ce que c'est bon !

La vengeance se mange parfois brûlante. Cristel recula, se pencha pour déposer un chaste baiser sur le sexe qui venait de la pénétrer, lissa sa mini, remit ses seins dans son décolleté et lança joyeusement :

— Viens ! On va annoncer à ce salaud d'Amin qu'il est cocu...

— Où ?

— À cette heure-ci, il donne une leçon de tir au pistolet à son stand de Pratical shooting, à Etterbeek.

\*\*\*

Une demi-douzaine d'hommes, casques de tir sur les oreilles, tiraient au pistolet sur des cibles qui apparaissaient et disparaissaient à des endroits imprévus. Le stand se trouvait à l'extrémité d'un terrain de sports, adossé à un talus haut de plusieurs mètres. De l'autre côté, passait une voie de chemin de fer. Malko repéra immédiatement le jeune Libanais en train d'expliquer à un gros boutonneux comment on tenait une arme.

Cristel, sa rage revenue, gronda.

— Voilà ce petit salaud. Viens, on va lui apprendre la bonne nouvelle...

Elle marcha sur Amin Habbache qui les aperçut à ce moment. Cristel se planta en face de son amant en titre et lui lança, devant son élève éberlué :

— Je viens de me faire baiser ! Par lui.

Elle désignait Malko.

Celui-ci vit le regard du Libanais vaciller : il esquaissa un sourire gêné, puis dit de sa voix douce :

— Je finis ma leçon, je vous rejoins.

Cristel tapa du pied, enfonçant son talon aiguille dans l'herbe.

— Cocu ! Je te dis que tu es cocu ! À partir de maintenant, je vais me faire tous les mecs qui passeront.

Amin Habbache l'écoutait, impassible. Le boutonneux ne fixait plus la cible, mais les seins de Cristel, se disant qu'il avait peut-être une chance.

Brutalement, mais calmement, Amin lui expédia une gifle d'une violence inouïe, à lui dévisser la tête. L'empreinte de sa main s'imprima en rouge en une fraction de seconde sur le visage de la jeune Flamande qui hurla :

— Ordure ! Je vais te tuer !

Amin se tourna vers Malko médusé et fit, avec son sourire innocent :

— Allez m'attendre au bar, je vous rejoins dans cinq minutes.

Il revint à son élève, lui pliant le bras, expliquant la façon dont on devait tenir une arme, culasse ouverte. Au passage, Malko remarqua qu'il s'agissait d'un automatique Sieg, probablement l'arme achetée avec l'argent de Cristel.

Celle-ci sanglotait silencieusement, son menton tremblait. Malko la prit par le bras et l'entraîna. Le petit bar était désert à part un vieux tireur en train de remplir des chargeurs. Il commanda une vodka pour lui et un Cointreau pour Cristel. L'alcool la regonfla. Après s'être mouchée un bon coup, elle lança, pleine de défi :

— Ce salaud ne me croit pas. La prochaine fois, on le fera devant lui.

Malko n'eut pas à répondre. Amin Habbache les rejoignait, d'un calme olympien.

— Une « Trappiste », lança-t-il au barman.

Faisant comme si Cristel n'existait pas, il sourit à Malko d'un air entendu et dit posément :

— Vous m'avez peut-être sauvé la vie. J'ai lu les journaux. Vous portez un gilet pare-balles ?

Il s'informait en professionnel, d'une voix calme.

— Oui, dit Malko. Vous savez pourquoi Philip Burton a été abattu ?

Le Libanais tirailla un peu sa fine moustache d'un air dubitatif.

— Il voulait récupérer les armes, non ? C'était une connerie.

— Oui, admit Malko. Mais je me demande s'il ne connaissait pas ceux qui l'ont tué... Il ne vous a jamais parlé de « Fox » ?

— Un peu, dit Amin Habbache. C'est le type des Services belges, non ?



— Oui. L’avez-vous déjà rencontré ?

— Non.

— Et Gustav Meyer ?

Une lueur inquiète passa dans les yeux noirs du Libanais. Il tripotait sa grosse croix en or de la main gauche.

— Pourquoi ?

— Il sait qui est « Fox », fit Malko. Or, c’est « Fox » qui a donné l’ordre de faire liquider Burton. Je veux découvrir son identité.

Le Libanais aspira délicatement la mousse de sa « Trappiste ». Cristel avait terminé son Cointreau et son expression s’était adoucie. Malko surprit un regard humide posé sur Amin. Souvent femme varie...

— Ce n’est pas facile, objecta le Libanais. Meyer va se méfier. Ce sont des types dangereux qui ont tout compris. Pas de témoins, pas de problèmes.

En vieil habitué de la survie, il admirait. Malko chercha son regard innocent.

— Vous pourriez m’aider ?

— Ici, je suis tranquille, dit le Libanais. Pour l’instant, je ne peux pas retourner à Beyrouth. Je ne veux pas de problèmes. Je préfère que vous agissiez seul...

Malko planta ses yeux dorés dans les yeux sombres du Libanais.

— Écoutez, si on dit aux Belges qui vous êtes, vous ne resterez pas cinq minutes dans ce pays.

Le Libanais demeura silencieux quelques instants, le regard dans le vide. Il but un peu de sa « Trappiste » puis hocha la tête.

— Évidemment, si vous le prenez comme ça. Mais ça va être difficile de faire parler Meyer. Il a peur, lui aussi.

Bel exemple de souplesse orientale. Pas de reproches, pas de jérémiades. La reconnaissance pragmatique d’une situation. Ce qui ne l’empêcherait pas, le cas échéant, de vider un chargeur dans le dos de Malko. Avec le même détachement. Afin de faire passer la pilule, il ajouta aussitôt :

— Nous disposons d’un budget important dans cette affaire. Si j’ai ce renseignement, vous gagnez cent mille francs...<sup>(12)</sup>

Amin apprécia cette problématique largesse d’un signe de tête ému.

— Je vais essayer, promit-il, mais après ce qui s’est passé...

— Vous savez comment voir Meyer ?

— S’il est en Belgique, oui, fit Amin. Il habite à Overijse, dans le Brabant, à une cinquantaine de kilomètres de la FN. Où puis-je vous joindre ?

— Au *Métropole*, dit Malko, mais ne dites rien au téléphone.

Amin sourit devant cette bonne plaisanterie. Cristel s’était rapprochée et attendait comme un petit animal bien soumis.

Timidement, les yeux baissés, elle dit au Libanais :

— Tu sais, ce que je t'ai dit tout à l'heure, c'était pas vrai...

Anxieusement, elle quêta la complicité de Malko. Celui-ci renchérit à l'adresse d'Amin.

— Je crois que Cristel était un peu fâchée contre vous.

Amin, grand seigneur et qui devait connaître sa Flamande, balaya la « fâcherie » d'une mimique désabusée. Il prit le coffret contenant son Sieg et se leva. Malko paya l'addition. Aussitôt, Cristel prit le bras de son amant et s'accrocha à lui. Malko, qui marchait derrière eux, observa avec nostalgie le balancement languissant et sexuel de sa croupe.

Décidément, avec Amin, elle faisait un beau couple.

\*\*\*

Étalées sur le lit, il y avait toutes les possessions terrestres de Philip Burton. Malko s'était attaqué à la tâche fastidieuse de trouver un indice. Rien ! Des papiers d'affaires, des lettres, des photos sans intérêt. L'Américain semblait avoir été un maniaque du tir. On le voyait sur presque tous les clichés, une arme à la main, paradant devant des cibles, dans différents stands de tir. Malko piétinait. Trois jours déjà et la police n'avait pas le moindre indice sur les tueurs du *Colruyt* de Nivelles...

La presse commençait déjà à moins en parler. Le corps de Philip Burton avait été rapatrié aux USA et le mystérieux « Fox » se trouvait bien au chaud dans son terrier. Tous les efforts du chef de station de la CIA avaient été vains.

« Fox » demeurait un fantôme.

Las de son tri, Malko alluma la télé Akai de la chambre. Juste à temps pour apercevoir une scène d'horreur. Des corps étendus, dont un enfant, du sang sur les murs, des uniformes, des policiers, des gyrophares. Il monta le son.

— Nouveau massacre, annonça le speaker d'une voix troublée par l'émotion. Un couple de libraires a été assassiné ce matin par trois hommes armés de riot-guns et de pistolets. La femme a d'abord reçu trois balles dans le corps puis trois dans la tête. Le mari a été foudroyé derrière son comptoir par une rafale de fusil d'assaut et ensuite achevé par deux charges de riot-gun.

Suivait un gros plan d'un gendarme visiblement bouleversé.

— Nous ne comprenons pas, expliqua-t-il, il n'y avait rien à voler dans cette librairie de gauche, dont le propriétaire avait été vaguement mêlé à l'affaire des CCC, car il était lié avec leur imprimeur.

Fin du journal.

Le téléphone sonna trente secondes plus tard. La voix altérée de

George Hammond.

— Vous avez vu la télé ?

— Oui, dit Malko. Ça continue. « Fox » est au travail.

L'Américain souffla bruyamment dans le téléphone. Malko le sentait au bord de l'explosion.

— Bon sang, d'après les armes, ce sont les mêmes. C'est une horreur. Il faut absolument que...

— Je fais ce que je peux, dit Malko.

Les bleus dans son dos avaient à peine diminué. Lui aussi avait hâte de se retrouver en face des trois tueurs masqués qui l'avaient raté de peu... À peine eut-il raccroché que la sonnerie se déclencha à nouveau. Cette fois, c'était la voix timide d'Amin :

— Je suis en bas, au café.

Malko se rua dans le vieil ascenseur poussif et bruyant. Le *Métropole* avait un siècle et ça se voyait. Quelques rats enjoués se poursuivaient parfois dans les couloirs et le bruit de la place de Brouckère rendait les boules Quiès indispensables. Il trouva le Libanais sous les lambris de la salle 1900, en train de verser le sucrier dans son café.

— Meyer se méfie ! lança Amin, tout de go.

— Vous l'avez vu ?

— Oui. Trente secondes. Je lui avais téléphoné à plusieurs reprises, mais il ne me prenait jamais. J'ai essayé d'aller à la FN, mais on ne m'a pas laissé entrer. La secrétaire a prétendu qu'il était en voyage. Mais sa voiture était dans la cour. Alors, je l'ai attendu pour l'accrocher quand il est sorti.

— Vous lui avez parlé de « Fox » ?

— Non, je n'ai pas eu le temps. Il avait peur. Il m'a demandé si Burton m'avait dit quelque chose avant sa mort, plusieurs fois. Cela semblait beaucoup le tracasser.

— Il était très lié avec Burton ?

— Très. Philip m'avait dit qu'ils faisaient beaucoup d'affaires ensemble.

— Vous croyez qu'il est mêlé à cette histoire ?

Amin se gratta le front.

— C'est lui qui a fourni les armes. Maintenant, il a peur. Je lui ai dit que je voulais le voir pour ma commande et il a prétendu qu'il ne vendait plus rien au noir. Seulement de l'officiel. Je crois qu'on ne peut rien faire de plus. Si vous allez le voir, il ne vous recevra même pas.

— Vous savez ce qui est arrivé aujourd'hui ?

— Non.

Malko le lui raconta. Le Libanais, accoutumé aux horreurs de Beyrouth, ne sembla pas bouleversé.

— Ce sont des gens qui nettoient pour une raison qu'on ignore,

observait-il. Une fois, au Liban, on a commencé à tuer tous les membres du PC libanais, parfois avec leur famille. On n'a jamais su qui avait commandité. Mais il y avait une raison. Il y a toujours une raison, ajouta-t-il avec son sourire.

Malko se demandait s'il n'était pas totalement fou. Il semblait si lointain, si détaché, après avoir vu et commis tant d'abominations.

— Et votre amie ? demanda-t-il. Elle est plus calme ?

— Cristel ? Oh, elle va bien, elle est un peu folle, mais très amoureuse. Je vais peut-être l'épouser.

Devant la surprise visible de Malko, Amin eut un sourire angélique.

— J'ai besoin d'un passeport belge, vous comprenez. Ensuite, j'irai m'installer en Afrique ou en Amérique du sud. Et puis Cristel n'est pas désagréable. Un peu maso... Quelquefois, je l'attache à une baignoire, je la bats et je fais semblant de l'égorger. Elle jouit sans même que je la touche...

Cela semblait beaucoup l'amuser.

— Vous avez une autre idée pour retrouver ces tueurs ? reprit Malko.

Amin fit la moue.

— Pas facile. Ici, à Bruxelles, je ne connais personne. Ils ont sûrement des amis, des femmes. Si vous voulez, on peut faire quelque chose.

— Quoi ?

— On va chez Meyer et on l'attend quand il rentre de la FN. Il habite une maison isolée. C'est facile. Il n'y a que sa femme. Si vous lui faites peur, il parlera. Je le connais, il ne sait pas ce qu'est la vraie violence.

Malko hésita. Il s'embarquait dans une drôle de galère. Le Libanais eut son sourire innocent.

— Si vous ne les trouvez pas, ils vont continuer. Mais je ne comprends pas M. Hammond. Il n'est pas responsable. Ce ne sont pas les armes qui tuent, ce sont les gens.

Distingué casuiste.

— Bonne idée, approuva Malko, nous irons chez lui.

Sans le vouloir, Gustav Meyer risquait de laisser échapper quelque chose.

— J'ai besoin de dix mille francs, dit Amin. Vous pourrez me les avancer ?

— Je vous les donnerai ce soir, promit Malko.

Il fallait motiver le Libanais.

\*\*\*

Bien qu'il soit près de 9 heures du soir, il faisait encore presque jour. La villa de Gustav Meyer se trouvait dans un chemin de campagne

juste à la sortie d'Overijse, petit village du Brabant. Une maison carrée, isolée au milieu d'un grand jardin, avec des champs tout autour. Malko, au volant de sa Mercedes, commençait à s'impatienter.

— Vous croyez qu'il va venir ? demanda-t-il à Amin, installé à côté de lui.

Le Libanais consulta sa montre et hocha la tête.

— J'ai téléphoné à sa femme, sans me présenter. Elle m'a dit qu'il rentrait dîner. C'est bizarre, il quitte l'usine vers 8 heures et il lui faut tout juste un quart d'heure. Il devait avoir rendez-vous.

Malko éprouvait une curieuse impression. Soudain, il fut certain que Gustav Meyer était en danger.

— Il a le téléphone dans sa voiture ?

— Oui, je crois.

Malko ouvrit la portière.

— Allons voir sa femme. Je voudrais le joindre. Il y a quelque chose d'anormal.

## CHAPITRE VI

Une Saab orange décapotable était garée dans le jardin, et il y avait de la lumière au rez-de-chaussée. Les deux hommes montèrent le perron. Malko sonna. Au bout d'un long moment, la porte s'ouvrit.

Mme Meyer ressemblait à une Inca avec ses cheveux noirs tirés en arrière, son visage osseux adouci par une bouche qui devait probablement sa sensualité à un ancêtre espagnol et d'étonnants yeux vert pâle, étirés par un maquillage charbonneux... Son regard aurait gelé l'Etna...

— Que voulez-vous ?

Sa robe de jersey imprimé moulait des formes pleines, aux courbes provocantes.

Amin Habbache lui adressa son irrésistible sourire timide.

— Bonsoir, madame Meyer, c'est moi qui vous ai appelée, Amin Habbache. Nous avons rendez-vous avec votre mari.

Le regard vert pâle ne se réchauffa pas.

— Il n'est pas rentré.

— Il ne devrait pas tarder, affirma Amin. J'ai appelé la FN. Il est parti depuis plus d'une demi-heure. Il sait que nous venons.

Amin mentait avec un aplomb parfait.

Visiblement, Mme Meyer avait autant envie de les recevoir que d'aller se pendre. Mais le sourire insistant du Libanais vint à bout de ses réticences.

— Entrez, dit-elle. Je vais l'appeler dans sa voiture.

Elle les précéda dans un luxueux petit living. Un grand meuble en laque noire de Claude Dalle abritait un bar et une télé. Sur une table basse du même décorateur – une dalle de verre supportée par des défenses d'éléphant – étaient disposées plusieurs photos d'elle et de son mari. L'une représentait Meyer dans un stand de tir, un pistolet à la main.

La maîtresse de maison se dirigea vers un téléphone posé sur une console, et Malko put admirer sa silhouette. La quarantaine sexy, avec des hanches en amphore et une chute de reins marquée, au balancement tropical et plein de sensualité. Elle composa un numéro et attendit. C'était un appareil avec un haut-parleur incorporé, aussi Malko et Amin entendirent-ils distinctement la sonnerie.

On décrocha, et une voix d'homme dit « allô ». Il y avait une telle

tension dans sa voix que Malko sentit immédiatement que quelque chose ne tournait pas rond... La communication n'était pas très bonne.

— C'est Sandra. Tu rentres ?

— Oui, oui. Pourquoi ?

Gustav Meyer semblait excédé.

— Il y a des gens qui t'attendent.

Un long blanc, troublé seulement par le bruit de fond.

— Gustav ! Tu m'entends ? Où es-tu ?

— Sur l'autoroute, je vais sortir.

Il se tut brusquement et on perçut des mots indistincts. Il s'adressait à quelqu'un à côté de lui.

— Qu'est-ce que je leur dis ? insista Sandra Meyer. C'est...

Gustav Meyer la coupa. Affolé.

— Je ne veux pas les voir ! Je ne veux voir personne !

Malko bondit et arracha l'appareil de la main de Sandra Meyer.

— Monsieur Meyer. Je suis un ami de Philip Burton, il faut absolument que je vous parle.

— Non ! Je...

La phrase fut interrompue par un claquement sec. Malko mit une fraction de seconde à réaliser qu'il s'agissait d'un coup de feu... Sandra Meyer avait entendu aussi et hurla :

— Gustav ! Gustav !

Cinq autres claquements rapprochés furent la seule réponse à son appel. Malko était tétanisé. Le « bip-bip-bip » du téléphone raccroché leur succéda. Le visage de Sandra Meyer était devenu crayeux. Ses lèvres tremblaient, son regard était brouillé. Soudain elle se rua hors de la pièce, vers le jardin. Ils la virent monter dans la Saab décapotable orange.

À leur tour, ils dégringolèrent le perron. La Saab franchissait déjà le portail. Malko se rua au volant de la Mercedes 190. Il dut écraser l'accélérateur pour recoller à la voiture orange. Les deux véhicules fondaient à 120 à l'heure dans les paisibles chemins de campagne du Brabant. Ils franchirent un pont enjambant l'autoroute Bruxelles-Namur et redescendirent de l'autre côté. Mme Meyer tourna dans une route étroite parallèle à l'autoroute et menant à une bretelle d'accès. Amin Habbache annonça soudain :

— C'est la voiture de Meyer, là-bas !

Une Mercedes grise était garée sur le bas-côté, face à une pelouse circulaire semée de tumulus d'où émergeaient des drapeaux verts arborant une tête de chien : un cimetière pour animaux.

Sandra Meyer jaillit de la Saab et se précipita vers la Mercedes dont la portière avant gauche était entrouverte. Là, elle se figea. Elle se trouvait encore dans la même position quand Malko la rejoignit. Gustav Meyer était affalé sur le volant, des filets de sang coulant le long

de son cou et jusque sur le plancher. La moitié de son nez avait été arrachée par un projectile. Il avait reçu plusieurs balles dans la tête, tirées par-derrrière.

Sandra Meyer se mit soudain à hurler, d'une façon insupportable, les deux mains serrant ses tempes, tournant sur elle-même comme une toupie. Malko en avait la chair de poule. Il essaya de l'éloigner de la Mercedes, mais elle refusa de bouger, se contentant de crier.

— Ils l'ont tué ! Ils l'ont tué !

Et de nouveau le hurlement. Insoutenable. Amin Habbache regarda autour de lui, inquiet. Des voitures passaient sur la route, les passagers devaient croire à une scène de ménage, mais les flics allaient bien finir par venir. Malko ouvrit la portière droite, à la recherche d'un indice. De la boîte à gants il sortit un Herstal automatique. Il fit reculer la culasse et aperçut le laiton d'une cartouche engagée dans le canon. Gustav Meyer connaissait ses assassins, il ne s'était pas méfié. Un attaché-case Vuitton était posé sur le siège voisin. Il l'ouvrit, le fouilla rapidement. Pas de carnet d'adresses ou d'agenda. Il tâta les poches de Gustav Meyer. Rien. Il avait été fouillé. Les tueurs ne laissaient rien au hasard.

Amin Habbache le tira par la manche.

— Venez !

Sandra Meyer ne criait plus. Appuyée à la portière, le regard halluciné, elle semblait à des années-lumière. Malko essaya quand même de la faire parler.

— Madame Meyer, vous connaissez ceux qui viennent de tuer votre mari. Ils ont déjà commis une série de meurtres. Aidez-nous à les retrouver.

Elle secoua la tête et dit d'une voix brisée :

— Partez. Ne revenez jamais.

Malko n'insista pas. Trente secondes plus tard, la Mercedes enfilait la bretelle de l'autoroute, fonçant sur Bruxelles. Amin Habbache mâchonnait une allumette, indifférent. Malko tourna la tête vers lui.

— Il savait qui est « Fox ». Ils ont pensé qu'il risquait de parler.

Le Libanais brisa l'allumette d'un petit geste sec.

— Vous devriez laisser tomber. Ces gens-là sont comme chez nous. Ils savent « fermer les portes ». Ils sont protégés, sinon, ils ne pourraient pas agir ainsi. Ils vous auront aussi.

Malko ne répondit pas. La CIA, involontairement, avait créé un monstre. Il fallait le rattraper. Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'au centre de Bruxelles. Malko déposa le Libanais place du Sablon. Ce dernier lui adressa son sourire enjôleur et froid.

— Je vois que vous n'avez pas l'intention de suivre mes conseils. Alors quand vous les aurez trouvés, si vous avez besoin de moi, je vous donnerai un coup de main, dit-il, mais pour le boulot de flic, débrouillez-vous tout seul. Ça ne m'amuse pas.



George Hammond jouait distraitement avec ses lunettes. Le chef de station de la CIA avait retardé un meeting avec des responsables de l'OTAN pour recevoir Malko. Les journaux du matin ne parlaient que du meurtre de Gustav Meyer. Cette nouvelle affaire avait plongé dans un abîme de réflexions le chef de station de la CIA.

— Il y a autre chose que ce que nous pensons, dit-il. Je connais les Services belges. Ce ne sont pas des fous furieux. Ils ne se lanceraient pas dans une série de meurtres comme ça. « Fox » agit pour son compte.

— Dans ce cas, il devrait être possible de l'identifier, conclut Malko.

— En théorie, oui, dit l'Américain. Mais la Sûreté de l'État dépend d'un seul responsable, en place depuis vingt ans. Même si quelqu'un chez lui a monté un service parallèle, il n'acceptera jamais d'intervenir. Rien n'est clair dans cette histoire. Il y a ce matin un nouvel élément que la PJ vient de me communiquer. Ils n'ont rien trouvé de sérieux contre les quatre « gauchistes » assassinés, sinon qu'ils appartenaient très probablement à la mouvance des CCC. Mais aucun indice d'attentat en préparation.

« Sauf des explosifs chez les libraires, mais là encore, c'est bizarre. Ils n'étaient même pas déballés. Et ils venaient d'un lot destiné à des Contrás, fourni par Meyer.

— Décidément, fit Malko, Meyer semblait très proche de ces tueurs. Ces explosifs ont dû être apportés par les assassins... Pour compromettre ceux qu'ils liquidaient. Meyer a été abattu parce qu'il pouvait mener à « Fox », lui aussi. Lui disparu, la seule piste, c'est Sandra, sa veuve. Je suis certain qu'elle connaît les assassins de son mari.

— Elle n'a aucun intérêt à nous parler, remarqua l'Américain. Surtout maintenant. Mais j'ai un « stringer » qui pourrait peut-être vous aider. Un journaliste du *Soir*, le grand quotidien d'ici. Il a de bons contacts chez les flics. Je vais vous donner ses coordonnées. Il s'appelle Éric Bontemps.

Il griffonna un numéro de téléphone sur un papier et le tendit à Malko.

— Il suit pour le *Soir* l'affaire des meurtres. Appelez-le de la part de Fred, à son journal ; il y a trop de lignes pour qu'elles soient écoutées.

— Merci, dit Malko. Mais Mme Meyer c'est plus urgent. Si ce Bontemps savait quelque chose, il vous l'aurait déjà appris.

Un soleil radieux illuminait le paysage paisible du Brabant.

Malko avait refait par curiosité le trajet entre l'usine de la FN à Herstal et l'endroit où était mort Gustav Meyer. Des routes peu fréquentées où l'ex-marchand d'armes avait pu rencontrer ses assassins, sans que personne ne les remarque. Il ralentit à la sortie d'Overijse. La Saab orange décapotable était là. Il entra dans le jardin et gara la Mercedes à côté.

Il n'avait pas achevé de grimper le perron que la porte s'ouvrit violemment sur Sandra Meyer, plus que jamais l'air d'une Inca, avec les yeux rouges, les traits tirés et le regard vitreux de fureur. Elle l'interpella d'une voix glaciale :

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Vous parler, dit Malko. Je sais que c'est très dur pour vous, mais...

— Qui êtes-vous ? coupa-t-elle.

— Un ami de Philip Burton, qui a été assassiné pour les mêmes raisons que votre mari.

Le regard de Sandra Meyer se troubla.

— Que voulez-vous dire ?

— Parce qu'il connaissait la véritable identité d'un homme dont je ne sais que le pseudonyme, fit Malko. « Fox. »

Sandra Meyer le fixa, l'air absent.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Laissez-moi.

Un bruit de voiture fit se retourner Malko. Une Saab grise venait d'entrer dans le parking. Il en sortit un homme corpulent, vêtu d'un blouson de cuir, le regard dissimulé derrière des lunettes noires. Une grosse moustache noire retombait de chaque côté de sa bouche. Il ressemblait à un policier. La réaction de Sandra Meyer l'étonna. La jeune femme semblait frappée par la foudre, le sang s'était retiré de son visage, elle était devenue muette.

Mais, à la grande surprise de Malko, l'inconnu s'approcha d'elle et l'embrassa tendrement sur les deux joues, lui murmurant quelques mots à l'oreille.

Elle sembla revenir à la vie et se tourna vers Malko.

— Je n'ai rien à vous dire. Partez. Si vous voulez en savoir plus, allez voir la police.

L'inconnu renchérit à son tour :

— Laissez Mme Meyer tranquille. J'étais un bon copain de Gustav. Ce qui arrive est terrible. Elle a besoin de repos. Vous autres, journalistes, vous ne respectez rien.

Malko le dévisagea. Il avait retiré ses lunettes. Le visage sanguin, les yeux froids, les épaules larges, l'assurance, tout indiquait un homme familier avec l'action.

— Je suis désolé, répliqua Malko. Je ne suis pas journaliste et l'un

de mes amis lui aussi a été tué. Or, je crois que les assassins sont les mêmes dans les deux cas.

L'inconnu eut un hochement de tête compatissant.

— Je comprends, monsieur, mais Mme Meyer ne peut pas vous aider. Elle est très choquée. Il faut laisser faire la police. Ils finiront bien par attraper ces gaillards-là. Au revoir.

Il rentra dans la maison, entraînant Sandra Meyer et referma la porte aussitôt. À moins d'un esclandre, Malko n'avait plus beaucoup de possibilités. Il se replia, relevant au passage le numéro de la Saab de l'inconnu : HRG738. Sa dernière piste s'effondrait.

Il avait encore mal dans les côtes, ce qui lui rappelait qu'il était toujours en danger. Les tueurs savaient maintenant qu'il n'était pas mort, mais ignoraient s'il pouvait les identifier. Il s'était bien gardé de parler à la gendarmerie de leur description physique. Il ne lui restait plus que le « stringer » de la CIA.

\*\*\*

— Je voudrais parler à Éric Bontemps, annonça Malko.

— C'est moi. Qui est à l'appareil ? fit une voix pressée.

— Un ami de Fred.

Un temps, puis le journaliste fit, plus chaleureusement :

— Ah oui. Il m'a parlé de vous. On peut boire un verre dans un apéro-café derrière le journal. À la *Danish Tavern*, rue du Congrès. Dans une demi-heure.

— Parfait, dit Malko avant de raccrocher.

Le journaliste ami de la CIA serait probablement en mesure de lui trouver le nom du propriétaire de la Saab grise. Il ne pouvait rien négliger et tout l'entourage du marchand d'armes assassin était a priori suspect.

Malko repensa à la troublante Cristel. Elle avait dû aussi se faire sauter par l'Américain. Peut-être pourrait-elle le renseigner.

Il reprit la Mercedes, se dirigeant difficilement dans le dédale des sens uniques du centre de Bruxelles.

Il finit par trouver la *Danish Tavern*, avec une ravissante façade bleue. À l'intérieur un juke-box, une salle enfumée, un comptoir où officiait une plantureuse Flamande et des tables en bois.

— Je cherche Éric Bontemps, dit-il.

— Je suis là, fit une voix derrière lui.

Le « stringer » de la CIA ressemblait à un hippie avec ses cheveux dans le cou, ses lunettes tordues et ses vêtements sans forme. Il tenait un énorme paquet de journaux et de manuscrits. Son visage était constellé de boutons et il fumait un mégot de Gauloises. Il se laissa tomber sur la banquette de bois et appela la patronne.

— Un steak américain et une « Trappiste ».

Malko se contenta d'un café très sucré, le sucre lui donnait du tonus. Le journaliste lui demanda à voix basse :

— Alors, vous travaillez sur l'histoire Meyer ? Et sur les meurtres des gauchistes ?

— Oui. Vous avez des tuyaux ?

Le journaliste secoua sa tignasse qui lui tombait dans les yeux.

— Pas vraiment... Les flics et les magistrats nagent. Un procureur du roi m'a dit qu'il reniflait quelque chose de pas clair. Ils y vont sur la pointe des pieds. En Belgique, nous ne sommes pas habitués à des meurtres sauvages. Sans raison. Ces gauchos assassinés étaient des petits, des minables, des intellos. Jamais ils n'auraient pu poser des bombes. Les flics le savent et ne comprennent pas pourquoi on les a tués.

— Et vous, qu'en pensez-vous alors ?

On apporta du steak tartare sur des tartines. Le journaliste se jeta goulûment sur sa viande.

— Je ne sais pas, avoua-t-il. Le procès des CCC arrive bientôt. Ces types savaient peut-être des choses, et on les a liquidés pour les faire taire.

— Et leurs assassins ? Ce seraient des rescapés des CCC ?

— Ça, c'est le mystère complet ! Mais une chose est sûre. Ils sont peut-être fous, mais pas idiots. Leurs deux opérations ont été très bien montées. Et ils semblent prendre plaisir à tuer.

— Dans mon cas aussi, je les ai vus, dit Malko. On aurait dit des militaires.

— Ouais, fit pensivement le journaliste. Cela me fait penser aux types du WNP. C'étaient des dingues de ce genre.

Malko dressa l'oreille.

— Qu'est-ce que le WNP ?

— Westland New Post. Un groupuscule d'extrême droite qui a été dissous et dont le fondateur s'est suicidé. Des excités. Mais en Belgique, à cause de Léon Degrelle<sup>(13)</sup>, il y a beaucoup de néo-nazis. Ceux-là aussi voulaient commettre des attentats, mais ne sont pas passés aux actes. Ils avaient des sympathisants dans la police, la Sûreté de l'État et la gendarmerie. Alors, les enquêtes n'ont jamais été très loin...

— Vous n'avez pas entendu parler d'un agent de la Sûreté de l'État, dont le pseudo serait « Fox » ?

L'autre secoua la tête.

— Non, pourquoi ?

— Il pourrait être le manipulateur des tueurs.

George Hammond ne l'avait pas autorisé à mentionner le détournement des armes destinées aux Contrats. Éric Bontemps resta la

fourchette en l'air.

— Non, ça ne me dit rien. Mais est-ce que cela ne serait pas le type de la Sûreté de l'État qui avait infiltré le WNP, il y a quatre ans ? Sur ordre.

— On sait son nom ?

— Non. Son pseudo seulement. Le « Colonel ».

Malko nota mentalement. Les choses commençaient à s'ordonner dans sa tête, mais il y avait des trous énormes dans le puzzle. « Fox » était le centre de tout. Mais ses motivations étaient loin d'être claires. Comment un « traitant » hiérarchisé avait-il basculé dans le terrorisme et le meurtre ?

— Vous pourriez trouver le propriétaire d'une voiture dont je vous donne le numéro ? demanda Malko.

Éric Bontemps eut un sourire entendu.

— Ça va me coûter une bière ou deux. Pour ce soir, ça vous va ? Vers 8 heures ici ?

— Parfait, accepta Malko.

\*\*\*

L'homme que certains appelaient « Fox » fumait pensivement en regardant les arbres du square de Meeus, à travers la baie vitrée à l'épreuve des balles de son bureau. Depuis longtemps, il n'éprouvait plus aucune émotion, jouant avec les hommes comme on déplace des pièces d'échecs. Il avait anticipé la réaction de la CIA et prévu une solution.

Maintenant, il se sentait à peu près tranquille. Dans quelques heures, le dernier lien qui pourrait mener à lui aurait disparu. Ensuite, encore une action et son opération serait terminée. Il avait assez d'ascendant sur ceux qui le suivaient pour qu'ils ne parlent jamais. Et s'ils se mettaient à leur compte, ce n'était plus son problème.

Le téléphone sonna. Ce qui arrivait rarement. Toutes les communications étaient enregistrées, bien entendu.

— Oui ? fit-il après avoir décroché.

Une voix qu'il connaissait bien annonça calmement :

— Tout est en ordre. Demain matin à 6 heures.

— Parfait, approuva « Fox ».

Il raccrocha. Comme toujours, ses plans se déroulaient sans anicroche. Paisiblement, il prit quelques papiers qu'il enferma dans son attaché-case à serrure chiffrée et se dirigea vers l'ascenseur, afin de récupérer sa voiture au parking souterrain. Il allait au concert le soir à 8 heures et devait se changer.

\*\*\*

Éric Bontemps corrigeait un article sur épreuves quand Malko entra dans la *Danish Tavern*.

— J'ai votre renseignement, annonça-t-il. Seulement, il y a quelque chose de bizarre. Votre Saab appartient à un commerçant de Nivelles, mais vous avez dû vous tromper de numéro.

— Pourquoi ? demanda Malko, étonné.

— Parce qu'elle a eu un grave accident et qu'elle se trouve au garage depuis quinze jours. J'ai téléphoné à son propriétaire sous un prétexte bidon, pour vérifier qu'il ne l'avait pas vendue... Il est tombé des nues.

— Je ne me suis pas trompé, affirma Malko.

Le journaliste hocha la tête.

— Dans ce cas, il y a autre chose. Une Saab de même couleur a été volée il y a un mois, chez le concessionnaire de Waterloo. On aurait pu mettre des plaques avec les numéros de l'autre... Il regarda sa montre. Il faut que je remonte, nous bouclons... Ça vous suffit ?

— Merci, dit Malko, je vais continuer mon enquête. Ce que vous me dites est précieux.

Ils sortirent ensemble. Malko reprit la « 190 », perplexe. Ainsi le visiteur de Sandra Meyer conduisait une voiture avec une fausse plaque. Bizarre. George Hammond allait être heureux de savoir cela.

\*\*\*

Il n'avait pas eu à joindre le chef de station de la CIA. Un message l'attendait au *Métropole*. Urgent. Rejoindre George Hammond au café de l'hôtel.

Pianotant le marbre devant une bière vide, l'Américain arborait une mine catastrophée.

— Deux nouvelles, annonça-t-il. D'abord, les gens de Langley sont fous furieux. Des bruits courent dans les couloirs de l'OTAN selon lesquels la Company serait derrière les tueries, à cause d'obscur règlements de comptes. Impossible de savoir d'où ça vient.

— Et ensuite ?

— Sandra Meyer se tire demain matin. Elle prend le premier vol Air France à 7 h 15 et ensuite le Concorde de Paris à New York avec correspondance sur Mexico. Sans même attendre l'enterrement de son mari. J'ai eu le tuyau par notre correspondant à l'aéroport de Zaventem. Il faut vraiment qu'elle ait les jetons.

— Je crois savoir pourquoi, dit Malko. Moi aussi, j'ai des nouvelles...

Il mit le chef de station au courant de l'histoire de la Saab. George Hammond écouta pensivement.

— Encore un truc bizarre ! dit-il. Et Sandra Meyer partie, on n'est pas près de comprendre. J'ai l'impression qu'on n'arrêtera jamais les

teurs. Le milieu d'extrême-droite est totalement fermé et la Sûreté de l'État encore plus.

— Je vais tenter une ultime démarche auprès de Sandra Meyer, proposa Malko.

— Comment ?

— Je vais aller la voir maintenant. Puisqu'elle part demain elle osera peut-être parler.

— Faites attention. Vous avez une arme, au moins ?

— Une arme, non, mais un garde du corps, oui.

— Cet enfoiré de Libanais ?

— J'ai le choix ?

L'Américain eut un soupir désabusé.

— OK. OK. Cette histoire devient un cauchemar. Si vous apprenez quelque chose, appelez-moi quelle que soit l'heure.

\*\*\*

Amin Habbache sortit son Sieg tout neuf de sa boîte et le posa sur ses genoux.

— Allez-y, dit-il calmement.

La Mercedes était garée dans un terrain vague à côté de la maison de feu Gustav Meyer. L'endroit était sombre et désert. On se serait cru à des centaines de kilomètres de Bruxelles. Une chose était certaine : ils n'avaient été suivis ni par la Gendarmerie ni par leurs mystérieux adversaires. Malko ouvrit la portière et s'approcha de la villa en empruntant le bas-côté herbu de la chaussée de Rosière. Il s'arrêta pour examiner la maison. La Saab orange se trouvait dans le parking. Il y avait de la lumière au rez-de-chaussée. Il ouvrit le portail, traversa le jardin, monta le perron et sonna.

Il appuya trois fois sur le bouton de la sonnette. Pas de réponse. Soudain, il entendit une voix de femme derrière lui.

— Ne bougez pas !

Se retournant, il aperçut une silhouette braquant sur lui un riot-gun qui lui parut énorme. La femme fit un pas de côté, entrant dans le champ lumineux de la lanterne du perron, et il reconnut Sandra Meyer. Les traits durcis, les yeux enfoncés dans leurs orbites. Elle l'identifia à son tour et sa bouche se tordit en un sourire venimeux.

— Salaud, siffla-t-elle. C'est à cause de vous que Gustav est mort !

Elle appuya sur la détente du riot-gun, le canon à quelques centimètres de sa tête.

## CHAPITRE VII

Au moment où Sandra Meyer appuyait sur la détente, Malko plongeait comme un joueur de rugby, les bras tendus, tous les muscles bandés. La détonation assourdissante du riot-gun lui ébranla les tympans et un souffle brûlant lui balaya la nuque et le dos. Il heurta brutalement le sol et ses mains se refermèrent sur les chevilles de la jeune femme. Elle rua violemment et réussit à dégager sa jambe droite, mais il tint bon la gauche.

Au moment où Sandra Meyer pressait de nouveau la détente du riot-gun, il tira vers lui de toutes ses forces. Déséquilibrée, la veuve du marchand d'armes tomba en arrière et la décharge qui aurait dû faire exploser la tête de Malko fracassa une partie de la porte. Les deux détonations avaient retenti dans le silence de la nuit comme deux coups de tonnerre. Malko lâcha la cheville de Sandra Meyer et se jeta sur elle avant qu'elle se relève. Il y eut une lutte confuse et il parvint à lui arracher le riot-gun.

Sandra Meyer criait et se débattait. Malko entendit des pas dans le gravier et soudain, elle se tut, après un cri effrayé. Malko tourna la tête.

Amin Habbache appuyait le canon de son Sieg contre la nuque de la jeune femme. Il fixa Malko, très calme.

— Je le lui donne ?

— Non !

Malko n'avait pu s'empêcher de crier, sentant le Libanais prêt à tuer. Celui-ci détourna le pistolet et Malko prit Sandra par le bras pour l'écarter du Libanais. Il l'entraîna ensuite vers la maison. Passant la main à travers le battant déchiqueté par la décharge du riot-gun, il ouvrit et poussa la jeune femme à l'intérieur. Sandra Meyer sanglotait convulsivement. Malko se retourna vers Amin.

— Vous faites le guet dehors.

Dans le couloir, une grosse valise Vuitton attendait à côté d'un sac. Sandra Meyer s'effondra sur une chaise, la tête dans les mains. Malko se planta en face d'elle.

— Maintenant, vous allez me dire la vérité !

— Partez, fit-elle d'une voix lasse, vous avez brisé ma vie. Je regrette de ne pas vous avoir tué. Partez.

Elle se dressa soudain, ses yeux verts étincelants de rage. Ils s'affrontèrent du regard d'interminables secondes. Elle le faisait penser



à une panthère prête à déchirer une proie. Les tendons de son cou saillaient comme des fils d'acier.

— Je veux la vérité, répéta Malko.

Il crut qu'elle allait lui sauter à la gorge. Puis son expression changea, s'adoucit, ses épaules s'affaissèrent. Son menton tremblait.

— Pardon d'avoir tiré sur vous, balbutia-t-elle. Je ne me sens pas bien. Ce qui arrive est si horrible.

Elle éclata brutalement en sanglots et s'effondra dans les bras de Malko. Celui-ci, comme toujours après avoir échappé à la mort, éprouvait une violente envie de faire l'amour. Le contact du corps épanoui de Sandra Meyer l'embrasa instantanément.

— Je voudrais m'allonger, murmura-t-elle comme si elle ne s'apercevait de rien.

Il passa un bras autour de sa taille et c'est elle qui l'entraîna vers une chambre. Malko ne sut pas comment cela s'était fait, mais ils se retrouvèrent enlacés sur un grand lit Tiffany, recouvert de soie immaculée, création de Claude Dalle. Une bouche brûlante s'écrasa sur la sienne ; le bassin collé à lui, Sandra Meyer s'offrait sans ambages. Il lui prit les seins à pleines mains, à travers le jersey de la robe et elle gémit, sans qu'il sache si c'était de plaisir ou de douleur. Il éprouvait une satisfaction un peu sadique à se conduire comme un hussard avec cette femelle qui venait d'essayer de le tuer.

Elle ondulait contre lui avec un mélange de violence et de soumission, la robe remontée sur les longs bas noirs. Il lui arracha le triangle de nylon qui protégeait son ventre, puis la repoussa sur le lit, la robe sur les hanches. Les yeux vert d'eau semblaient ne pas le voir. Les bras en croix, elle se laissa soudain faire. Il s'enfonça d'une longue poussée, sans même la caresser. Elle se tordit sous lui et son bras droit se détendit, balayant une lampe sur la table de chevet. Sa main disparut dans le tiroir ouvert et en ressortit comme un ressort, tenant un gros Browning !

Malko n'eut que le temps de saisir son poignet. Fou de rage, il le cogna contre le rebord de la table et Sandra Meyer lâcha l'arme avec un cri.

Essoufflé, il chercha son regard.

— Vous êtes enragée ! gronda-t-il.

Sa bouche épaisse se tordit en un rictus haineux. Il était encore enfoui au fond de son ventre, mais elle ne semblait pas s'en apercevoir. Soudain, elle ne se débattit plus.

— Baisez-moi ! lança-t-elle d'une voix contenue. Profitez-en bien ! Parce qu'ils vous tueront.

Il hésita quelques secondes puis se mit à la pilonner, très lentement, d'un mouvement tournant comme pour l'ouvrir encore plus. Elle se laissait faire, en apparence indifférente. Pourtant, à sa respiration qui

s'accélérait, Malko sentit qu'elle n'était pas vraiment insensible à ce demi-viol.

Il se dit qu'au point où il en était, autant profiter pleinement de cette femme qui avait tenté de le tuer deux fois en une demi-heure. Il se retira d'elle et la retourna sur le ventre. Sandra Meyer n'eut pas le temps de réagir. Elle se débattit brièvement, cria « salaud » mais ne put l'empêcher de forcer l'ouverture de ses reins. Son corps s'arqua sous lui comme pour le rejeter, mais il la viola lentement, savoureusement, jusqu'à ce que la vague de plaisir lui arrache un cri et qu'il se répande en elle.

Un peu plus tard, sa fureur retombée et un peu honteux, il la laissa s'échapper. Debout près du lit, elle lui adressa un regard émeraude glacial.

— Vous avez eu ce que vous vouliez, fit-elle. Partez !

Malko se releva à son tour. La rencontre avait pris un tour qu'il était loin de prévoir. Elle ne l'avait entraîné dans la chambre que pour tenter de le tuer...

— Vous savez qui a tué votre mari, dit-il. Pourquoi ne dites-vous rien ?

Sandra Meyer ne répondit même pas, essuyant avec un Kleenex son maquillage qui avait coulé.

— Vous avez peur, insista Malko. De l'homme que j'ai vu avec vous ?

Il remarqua la crispation imperceptible de ses traits et elle dit enfin :

— Vous êtes idiot. C'était un des meilleurs amis de mon mari. Il était venu me réconforter.

Malko sauta sur l'occasion.

— C'est bizarre, il conduisait une voiture volée, remarqua-t-il. Avec une fausse plaque minéralogique.

Cette fois, la veuve de Gustav Meyer marqua le coup :

— Sûrement pas, se reprit-elle aussitôt. Il...

Elle s'interrompit brusquement, puis continua d'une voix lasse.

— Vous êtes responsable de la mort de mon mari, vous m'avez violée, que voulez-vous de plus ? Que je prenne aussi une balle dans la tête ?

C'était presque un aveu. Ils se défièrent du regard quelques instants et Malko corrigea.

— Je ne vous ai pas vraiment violée... Vous avez fait semblant au départ d'en avoir envie.

Elle haussa les épaules.

— Peu importe, je ne sais plus ce que je fais... Je suis sous calmants. Maintenant, cessez de me torturer. Je ne vous dirai rien.

— Écoutez, insista Malko. Dans quelques heures, vous serez à des milliers de kilomètres d'ici. Si vous me parlez, personne n'en saura rien et vous serez à l'abri d'une vengeance. À ce jour, sept personnes ont été

tuées sans motif apparent et j'ai moi-même échappé à la mort de justesse. Vous ne voulez pas que cesse ce massacre ?

Sandra Meyer essuya ses yeux verts, désabusée.

— Ce n'est pas mon problème... Laissez tomber cette histoire. Quittez la Belgique, sinon on vous tuera aussi. Vous ne pouvez rien contre ceux qui sont responsables de cette affaire.

— Donc, vous les connaissez ? répéta Malko.

Elle se détourna sans répondre.

Au moment où Malko allait renoncer, il aperçut une photo dans un cadre posé sur une coiffeuse. Il s'en approcha et la prit pour la regarder. Aussitôt, Sandra Meyer bondit comme une tigresse et la lui arracha des mains.

Malko avait eu le temps de voir qu'elle représentait l'homme qu'il avait vu et le couple Meyer photographiés devant une auberge de campagne à l'enseigne de l'*Auberge des Templiers*.

Sandra Meyer le toisait, folle de haine.

— Partez !

Pourquoi cette rage à lui arracher cette photo en apparence anodine ?

Malko sentait qu'il ne lui tirerait pas un mot de plus. Elle était terrifiée. Ceux qu'il défiait étaient puissants et bien organisés. Elle le poussa hors de la chambre, étincelante de fureur. Il battit en retraite et elle le suivit dans le couloir, fermant à double tour la porte derrière lui. Il scruta l'obscurité du jardin. Amin Habbache surgit aussitôt.

— Vous avez fini ? demanda le Libanais.

— Oui, dit Malko, on rentre.

Le Libanais ne fit aucun commentaire.

— Vous connaissez un endroit qui s'appelle l'*Auberge des Templiers* ? demanda Malko un peu plus tard sur l'autoroute.

Amin Habbache secoua la tête.

— Non, pourquoi ?

— Pour rien.

C'était maintenant la seule piste qui lui restait. Avec le mystérieux conducteur de la Saab grise volée.

\*\*\*

Une brume triste flottait sur Bruxelles. Malko se gara rue Royale et gagna à pied la *Danish Tavern*. Une heure plus tôt il avait appelé à tout hasard la villa de Sandra Meyer et le téléphone avait sonné dans le vide. La veuve avait pris le vol Air France pour le Mexique, emportant son secret... Il ne lui restait que quelques éléments disparates pour remonter la piste des tueurs et retrouver les armes de la CIA : le « géant » légèrement boiteux qui avait voulu le tuer. Mais la Belgique

était un pays de dix millions d'habitants. Comment mettre la main dessus ? L'homme aperçu chez Sandra Meyer, le conducteur de la Saab grise au faux numéro. Là, c'était un peu plus facile, mais la jeune femme disparue, il faudrait une longue enquête, difficile pour Malko.

La voiture elle-même, mais comment la retrouver sans l'aide de la police belge ?

« Fox » protégé par son Service, un homme dont il ignorait même le vrai nom. Tous ceux qui avaient été en contact avec lui étaient morts.

L'affaire était méticuleusement et sauvagement verrouillée. Par un professionnel sans états d'âme qui n'avait pas hésité à liquider tous les témoins. Ce qui compliquait encore la tâche de Malko, c'était l'absence de mobile à ces tueries. Visiblement, les victimes n'étaient pas de « grands » terroristes. Alors, pourquoi avoir monté cette « manip » pour les tuer avec cette férocité ?

La fuite de Sandra Meyer indiquait que la jeune veuve mourait de peur. Dans un cas semblable, elle aurait pu demander la protection de la police. Pourquoi ne l'avait-elle pas fait ?

Il restait la photo qu'elle avait voulu lui arracher. Quelle signification avait-elle ?

Il poussa la porte de l'apéro-café sans avoir répondu à cette question.

Éric Bontemps, le journaliste du *Soir*, lisait, les cheveux dans les yeux. Malko se glissa à côté de lui sur la banquette de bois usé.

— Sandra Meyer a pris l'avion ce matin, annonça-t-il.

— Je sais, confirma le journaliste. Elle a embarqué sur Air France. Elle a même failli ne pas avoir de place. Les vols sont bourrés à cause des tarifs « jeunes » qui valent à peine plus cher que le train et couvrent toute l'Europe. Bizarre, non ? Son mari est presque encore chaud.

— Elle connaissait ses assassins, fit Malko. Elle me l'a pratiquement avoué.

Le journaliste hocha la tête.

— Tout se passe dans un milieu très fermé, celui des gens qui s'occupent d'armes, de trafics. J'ai parlé aux flics, ils en sont persuadés. À propos, il y a du nouveau au sujet de la Saab grise, volée au concessionnaire de Waterloo.

— Quoi ?

— Elle a été retrouvée à l'aube par une patrouille de gendarmerie, dans la forêt de Soignes, au sud de Bruxelles. Elle a entièrement brûlé. Aucune empreinte. Drôle de coïncidence, non ?

Ça continuait à bétonner...

Malko décrivit son conducteur présumé au journaliste qui lui promit de rechercher les amis de Gustav Meyer, par les flics. Sans trop d'espoir. Il n'avait qu'un signalement assez passe-partout... Il restait un

minuscule indice.

— L'*Auberge des Templiers*, cela vous dit quelque chose ?

— Oui, fit Éric Bontemps, c'est un endroit très agréable, derrière le château de Beersel. Beaucoup de Bruxellois y vont pendant le week-end. Pourquoi ?

Malko lui raconta l'histoire de la photo. Éric Bontemps parut surpris.

— C'est étonnant qu'elle ait réagi comme ça, il n'y a rien de spécial là-bas. Les couples illégitimes s'y rendent souvent avant d'aller faire la sieste dans un motel tranquille.

Malko regarda sa montre.

— On pourrait aller y déjeuner ?

\*\*\*

On se serait cru dans une auberge anglaise, avec les fenêtres à petits carreaux sertis de plomb, l'armure près de l'escalier, les poutres apparentes et le mobilier haute époque. Il y avait pas mal de monde, surtout des couples engagés dans des flirts plus ou moins poussés. Un endroit parfaitement paisible et Malko se demandait pourquoi la veuve de Gustav Meyer lui avait arraché cette innocente photo.

Éric Bontemps avait bâfré comme un malade, profitant de la bouteille de Moët offerte par Malko. Il était près de 3 heures de l'après-midi et ils étaient les derniers clients.

Visiblement, on attendait qu'ils paient pour fermer. Les garçons nettoyaient déjà les tables. Un homme corpulent sortit de la cuisine et commença à remettre des couverts sur les tables. Éric Bontemps le regardait avec attention.

— Tiens, fit-il à voix basse, je me demandais ce qu'il était devenu celui-là...

— Le chauve ? interrogea Malko.

— Oui, il s'appelle Walter Peeters. Je l'avais interviewé il y a longtemps, au moment du WNP. Il en faisait partie et c'est lui qui avait découvert le corps de leur chef, pendu dans sa cave. C'est un ancien de la Division SS de Léon Degrelle. À l'époque, il était très jeune, mais il a continué à fréquenter les milieux d'extrême-droite. À cause de son passé, ils le respectaient et lui trouvaient des petits boulots... Depuis deux ans, il avait disparu.

Le chauve s'approchait d'eux. Éric Bontemps lui adressa un sourire et l'interpella.

— Alors, Walter, on est dans la restauration ?

Walter Peeters s'immobilisa, puis, reconnaissant le journaliste, se fendit aussitôt d'un large sourire.

— Ah monsieur Bontemps ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Rien de particulier, je déjeune avec mon ami. Et toi ?

Walter Peeters montra des chicots peu ragoûtants en un sourire contraint.

— Je donne un coup de main et je sers de gardien. On m'a passé une chambre en haut. Je suis peinard.

— Plus de tir ?

L'autre eut un geste évasif.

— Non, non, c'est fini tout ça...

Il se dandinait d'un pied sur l'autre, indécis, son regard revenant tout le temps à Malko que Éric Bontemps n'avait pas présenté. Il se hâta de le faire.

— Malko Linge, c'est un confrère et un ami, venu d'Allemagne. Un pays que tu aimes bien, non ? Tu parles encore allemand ?

— *Ja wohl*, affirma fièrement Walter Peeters.

Malko sauta sur l'occasion.

— Où avez-vous appris notre langue ? demanda-t-il en allemand.

Le gardien eut un sourire embarrassé.

— Oh, c'est vieux. M. Bontemps vous racontera mon histoire. Bon, il faut que je finisse.

— Viens boire un verre, proposa le journaliste.

— Pas ici, refusa l'ancien SS, l'air effrayé.

— Où alors ? Tu vas toujours au *Bacchus* ?

— Dites donc, vous avez une sacrée mémoire ! Oh, de temps en temps. Mais il n'y a plus beaucoup de copains...

— Tu ne veux pas venir à l'apéro, ce soir ? Je t'offre une « Mort subite ».

— Je vais essayer. Si ma voiture démarre.

Ils payèrent et sortirent après lui avoir chaleureusement serré la main.

— Vous croyez qu'il sait quelque chose ? demanda Malko.

— Il connaît beaucoup de gens dans le monde des amateurs de Practical shooting dont Gustav Meyer faisait partie. C'était infesté de membres du WNP, expliqua Éric Bontemps. Et quand il a bu assez de bière, il parle. Il m'avait donné des tuyaux précieux, du temps du WNP... De toute façon, cela ne nous coûtera pas cher.

\*\*\*

Un jeune garçon athlétique, les cheveux en brosse, jouait avec la croix gammée qu'il portait en sautoir, bavardant avec une accorte serveuse blonde comme les blés.

Le *Bacchus* tout au fond de la rue Saint Michel, était enfumé et bruyant, avec autant de gens agglutinés autour du bar qu'aux tables. Malko et Éric Bontemps eurent du mal à trouver de la place. Le bistrot

se trouvait à l'est de Bruxelles, à côté du rond-point Schuman et des bâtiments de la communauté européenne. Il n'y avait que des hommes, plutôt jeunes, agités, lancés dans des conversations animées. Malko se pencha à l'oreille d'Éric Bontemps.

— Curieux endroit.

— Oh, ça a toujours été fréquenté par les gens de l'extrême-droite, ceux du WNP et les nazis flamands du VMO. Regardez ceux-là.

À une table voisine, plongés dans une mystérieuse conversation à voix basse, deux jeunes gens arboraient ouvertement un insigne nazi au revers de leur veste. Les murs disparaissaient sous les posters militaires et les photos de guerre. Derrière le bar, une grande photo représentait le patron, un costaud à la chair blanche et molle et à la moustache tombante, un pistolet à la main, devant un stand de tir.

— Vous croyez qu'il va venir ?

Éric Bontemps sourit.

— Oh, Walter n'a jamais refusé une bière... Mais ce qu'il dira, c'est autre chose...

Quelques minutes plus tard, l'ancien SS poussait la porte du *Bacchus*. Il serra quelques mains, accepta un verre au bar, se fit congratuler par des jeunes qui n'étaient pas nés en 45, puis gagna enfin la table de Malko et de Bontemps.

— Et une « Mort subite », une ! lança la serveuse qui semblait connaître ses goûts.

Le gros homme lissa son crâne dégarni. Il semblait mal à l'aise, inquiet, guignant souvent vers la porte.

— Parle-moi de ta vie, demanda Bontemps. Tu vois toujours tes anciens copains...

— Oh, presque pas, affirma Walter Peeters.

On apporta sa « Mort subite » et il la vida d'un coup. D'un geste discret, Éric Bontemps la fit renouveler. La conversation s'engagea sur des banalités. Malko se demandait quel lien il pouvait y avoir entre ce minable et l'affaire des tueurs. Ce n'était pas dans un bistrot de nostalgiques du Troisième Reich qu'on trouvait des vrais tueurs comme le « géant ». Éric Bontemps continuait son interrogatoire avec tact.

— Le type de la FN qui a été flingué, Gustav Meyer, tu le connaissais ? demanda-t-il.

— Meyer ? Je l'ai vu à l'auberge, quelquefois, oui.

— Et l'Américain, celui du *Colruyt* ?

Walter Peeters hésita quelques secondes :

— Oui, je ne saurais trop dire, mais je crois que je l'ai vu aussi à Etterbeek. Il tirait beaucoup et il avait toujours de belles armes. Un type friqué.

— Il connaissait tes anciens copains ?

L'ancien SS se ferma aussitôt.

— Oh non, je ne crois pas.

Sournoisement, sur l'ordre de Bontemps, les « Mort subite » se succédaient et Walter Peeters les absorbait comme une éponge. Son teint se colorait et ses yeux étaient injectés de sang.

La conversation s'enlisait entre de longs silences et d'interminables digressions. Malko était de plus en plus persuadé qu'il perdait son temps.

Éric Bontemps demanda tout à coup :

— Et les tueries de gauchistes, qu'est-ce que tu en penses ?

Walter Peeters fit comme s'il n'avait pas entendu. Le journaliste répéta sa question. L'autre eut un geste évasif.

— Je sais pas, moi, c'est des dingues...

Quelque chose alerta Malko. Il semblait de plus en plus perturbé, le regard fuyant, nerveux, surveillant la porte comme s'il s'attendait à voir surgir un fantôme. Malko aurait bien aussi changé de place, mais il était coincé sur la banquette. En bougeant il risquait de rompre le charme. La « Mort subite » continua à couler. L'élocution de l'ancien SS devenait de plus en plus pâteuse. Malko eut une idée de génie : il se mit à parler allemand ! D'abord Walter Peeters eut du mal à suivre, puis la mémoire lui revint. Encouragé par Malko il commença à raconter ses souvenirs de guerre, de Smolensk à la bataille de Berlin pour en venir à ses malheurs subséquents, là où justement Malko voulait l'amener.

Le vieux SS était totalement en confiance. Après un moment de silence, il donna un coup de coude affectueux à Malko, désignant Éric Bontemps.

— Si je voulais parler, je connais une histoire qui lui ferait drôlement plaisir...

— Quoi donc ? demanda Malko.

— Un truc dégueulasse. Il faudrait...

Il se tut brutalement, le regard braqué sur la porte qui se trouvait dans le dos de Malko. Ce dernier se retourna juste à temps pour voir le battant vitré se refermer sur quelqu'un. Il reporta son attention sur Walter Peeters. Ce dernier fixait sa « Mort subite », l'air déboussolé. Il s'ébroua, regarda sa montre et lança :

— Faut que je rentre. Demain, je me lève tôt...

— J'aimerais vous revoir, proposa Malko. Vous connaissez des histoires passionnantes.

— Et encore, vous savez pas tout ! répondit en allemand l'ancien SS. Mais faut pas lui parler à lui.

— Bien sûr, approuva Malko. Quand est-ce qu'on se revoit ?

— Je bouge pas beaucoup. C'est exceptionnel que je vienne à Bruxelles et je travaille tard. Si vous voulez, passez prendre une bière



demain dans la soirée à l'auberge. C'est jour de fermeture, je suis plus tranquille. Vers les 10 heures.

Il se leva lourdement et gagna la porte d'une démarche mal assurée.

— Vous avez appris quelque chose ? demanda Éric Bontemps.

— Pas encore, dit Malko, mais je veux le revoir. Il a eu peur tout à l'heure, quand la porte s'est ouverte. Vous n'avez pas vu qui entrait ?

— Non. Mais c'est un vieux fou, un peu mytho. Faut se méfier. Vous le retrouvez quand ?

— Demain soir.

Éric Bontemps hocha la tête.

— Ça m'étonnerait qu'il sache vraiment des trucs. Il est fini.

Le *Bacchus* se vidait. Apparemment tous les clients se connaissaient et jetaient des regards intrigués aux deux hommes dans leur box. Intrigués, et pas vraiment gentils. Éric Bontemps se pencha vers Malko.

— Ils nous prennent pour des flics.

Ils sortirent à leur tour. La rue se terminait en impasse par un grand escalier donnant sur l'avenue de Cortenberg. Pas un chat. Malko réalisa soudain qu'il était le seul à pouvoir identifier l'ami moustachu de Gustav Meyer. On avait liquidé des gens pour moins que cela dans cette affaire. Éric Bontemps demanda :

— Vous voulez que je vienne avec vous demain ?

— Non. Ce n'est pas la peine. C'est juste une visite de routine.

Son instinct lui disait le contraire...

## CHAPITRE VIII

Amin Habbache jeta un coup d'œil inquisiteur à Malko, faisant tourner son verre vide, observé avec amour par Cristel, plus sexy que jamais dans une robe mauve serrée comme un gant, avec des trous partout. Elle dégustait un Cointreau comme un chat lape du lait. Les autres clients du café de la place des Sablons semblaient fascinés par la jeune femme.

— C'est un boulot sérieux cette fois ? demanda le Libanais.

— Oui, dit Malko. Et peut-être même dangereux. Je pense être sur une piste.

Habbache posa son verre.

— OK, je viens avec vous. Je vous retrouve au *Métropole*. On laissera Cristel dans votre chambre, elle regardera la télé, la sienne est cassée.

Cristel s'étira et adressa à Malko un coup d'œil langoureux. Malko avait achevé de dépouiller les archives de Philip Burton sans rien trouver.

\*\*\*

La route du château de Beersel était pleine de virages, mal éclairée, et le coin carrément sinistre dès qu'on sortait de l'autoroute. Amin Habbache inspecta le restaurant avec méfiance quand Malko stoppa sur le parking. Un rideau d'arbres, au fond, dissimulait le vieux château fort.

Malko frappa à la porte du restaurant. Une vague lumière éclairait la salle où il avait déjeuné la veille avec Éric Bontemps. Walter Peeters ne devait pas être loin... Amin était en train de faire le tour du bâtiment, comme un chien de chasse qui flaire le gibier. Son Sieg était passé dans sa ceinture et il avait trois chargeurs dans sa poche. Seulement, contre des riot-guns, c'était un peu léger. À tout hasard, Malko avait prévenu George Hammond de sa visite nocturne à l'ancien SS.

Peeters ne se décidant toujours pas à répondre, Malko essaya de tourner la poignée de la porte, qui, à sa grande surprise, s'ouvrit.

Laissant Amin dehors dans l'ombre, il entra et appela.

— Walter ? Vous êtes là ?

Silence. Il récidiva en allemand sans plus de succès.

Contournant le bar, il pénétra dans la cuisine. Aussi vide que la salle. Le vieux avait dû s'endormir dans sa chambre. Malko passa devant la superbe armure au pied de l'escalier et, après avoir allumé, s'y engagea. Il déboucha sur un petit palier. De la lumière filtrait sous une porte. Il frappa sans obtenir de réponse et tourna la poignée. Là aussi, cela s'ouvrit facilement.

Il entra dans une petite chambre éclairée par une ampoule nue et s'immobilisa.

Horrié.

Walter Peeters, l'ancien SS de la Division Wallonie, était étendu sur un étroit lit de fer. Ses pieds étaient liés aux montants inférieurs et ses bras ramenés derrière lui, attachés à la tête du lit. Il était torse nu et sa tête était recouverte d'une cagoule d'où suintaient des filets de sang.

Dominant son dégoût, Malko arracha la cagoule de toile noire et réprima un haut-le-cœur. Le visage de Walter Peeters n'était plus qu'une bouillie sanglante. On lui avait tiré plusieurs projectiles en pleine tête, dont deux dans les yeux, qui avaient soudé les morceaux de la boîte crânienne à l'oreiller. Malko tâta la peau, elle était encore tiède. Le meurtre remontait à peine à une heure. Bouleversé, il regarda ce qui restait du vieil homme, pensant au Pitbull de Philip Burton. Assassiné avec la même sauvagerie.

Donc, la photo trouvée chez Sandra Meyer voulait bien dire quelque chose et l'*Auberge des Templiers* avait un lien avec les tueries. Mais lequel ? L'homme qui aurait pu le lui dire était devant lui...

Une mouche entra par la fenêtre et se mit à tourner autour du visage massacré pour, finalement, se poser sur une grosse coulée de sang à demi séché et commencer à se goinfrer... Répugnant.

Malko allait entreprendre la fouille de la chambre, sans grand espoir, quand un coup de feu claqua en bas. Un pistolet... L'adrénaline se ruant dans ses artères, il dévala l'escalier pour se heurter à Amin Habbache qui montait, quatre à quatre, Sieg au poing.

— Ils sont trois, annonça sobrement le Libanais. Avec des riot-guns et des fusils d'assaut. Ils viennent de débarquer d'une Golf. J'en ai allumé un et ils se sont planqués sur le parking. Mais ils ne sont pas loin. Il y a une autre sortie ?

— Pas par ici, dit Malko. Redescendons.

Rester en haut, c'était se faire coincer. Ils dégringolèrent l'escalier et regagnèrent la salle du restaurant plongée dans l'obscurité. Malko passa derrière le bar et souleva le combiné du téléphone.

Mort.

C'était bien un guet-apens. Amin regardait autour de lui. Il n'y avait qu'une porte d'entrée et les petites fenêtres à encadrement de plomb, comme des vitraux.

— J'en ai touché un, fit Amin, j'espère qu'il est mort, ce salaud.

Au même moment, une violente détonation les fit sursauter et une des fenêtres vola en éclats. Malko scruta l'obscurité. Il eut le temps de voir trois silhouettes qui convergeaient sur l'auberge. L'une d'elles semblait gigantesque : le géant qui avait abattu le chien au *Colruyt* de Nivelles. Amin avait loupé son coup ou ils portaient des gilets pare-balles.

Une rafale crépita brusquement, faisant sauter des éclats de plâtre et pulvérisant la moitié des bouteilles du bar.

Amin Habbache murmura une injure en arabe entre ses dents, tapi derrière le bar.

— Il faut filer, conseillait-il à voix basse. C'est du sérieux.

Au même moment, une décharge de riot-gun explosa, assourdissante, suivie d'un fracas encore plus violent. Malko mit quelques secondes à réaliser qu'ils venaient de faire sauter la porte du restaurant et qu'elle avait claqué contre le mur. Amin poussa une exclamation, tendit le bras et tira trois fois sur une silhouette qui venait de franchir l'ouverture d'un bond, terminant par un roulé-boulé impeccable.

Malko eut un flash. Déjà, il avait remarqué que les nœuds qui attachaient l'ancien SS étaient des nœuds de commando. Et cette attaque sentait le militaire à plein nez... Il n'eut guère le temps de réfléchir : le nouveau venu, accroupi derrière une table renversée, ouvrait le feu au riot-gun, arrosant méthodiquement la partie de la salle où ils se trouvaient.

Aplatis derrière le bar, Malko et Amin ne bougeaient plus. Les projectiles sifflaient dans tous les coins. Une deuxième arme se mit de la partie et Malko reconnut le staccato d'un fusil d'assaut dont les balles blindées traversaient même les murs... En face du bar, la fenêtre vola brutalement en éclats, brisée par un coup de crosse... Aussitôt, une troisième arme se mit à cracher : un riot-gun à répétition. Ses projectiles déchiraient le plancher, les meubles, assourdissant Malko et son compagnon. Le Sieg semblait ridicule contre ce déluge de plomb...

Impossible de gagner même la cuisine. Ils seraient réduits en chair à pâté avant d'y arriver. Ils risquaient d'être fusillés à bout portant sous le bar. Et cela n'allait pas tarder. Les autres tiraient comme des fous...

Malko aperçut à un mètre de lui une porte entrebâillée. Levant les yeux, il vit un signe indiquant les toilettes. Une impasse peut-être, mais dans le bar, ils n'avaient aucune chance.

— On va essayer par là !

Sans attendre la réponse d'Amin, il se lança d'une détente de tout son corps, poussant la porte d'un coup de tête. Surprenant les tireurs embusqués. Le bois de la porte fut déchiqueté quelques secondes après. Malko roula sur un carrelage et Amin, passant entre deux

rafales, le rejoignit, refermant ce qui restait de la porte d'un coup de pied.

Ce qui leur donnait environ dix secondes d'avance.

Le réduit comportait trois portes. Malko les poussa. L'une d'elles s'ouvrit sur des toilettes comportant une fenêtre minuscule donnant sur un jardin. Malko se précipita : ils avaient peu de temps. Un des agresseurs risquait de faire le tour. Pour le moment, ils étaient tous les trois dans la salle. Il escalada le rebord, aperçut dans la pénombre à l'extérieur un amas de caisses et plongea dessus, les faisant s'effondrer sous son poids. Amin le rejoignit aussitôt et ils détalèrent vers le sous-bois entourant le château de Beersel.

Ils l'avaient presque atteint quand un des tueurs surgit à l'angle de l'*Auberge des Templiers* et commença à tirer de la hanche... balayant l'espace devant lui.

Malko et Amin roulaient déjà dans un fossé, sans même riposter. Ils filèrent vers le grand château fort, plongé dans l'obscurité, poursuivis par des balles qui sifflaient autour d'eux. Soudain, ils entendirent le hurlement d'une sirène qui se rapprochait. Ils stoppèrent : quelqu'un avait prévenu la police. Avec un peu de chance, les tueurs allaient se faire coincer.

Demi-tour. Avec précautions, ils revinrent sur leurs pas.

\*\*\*

Le combi de la gendarmerie royale s'engagea dans le dernier virage avant l'*Auberge des Templiers* à une allure plus que raisonnable. Les crédits d'entretien de la brigade de Nivelles étaient épuisés depuis longtemps et le véhicule freinait mal. Le gendarme Marcel Van Luit qui conduisait se retourna vers le maréchal des logis Lacroix.

— Tu as pris les riot-guns ?

— Oh merde, j'ai oublié !

— Ça fait rien. On a sûrement encore brûlé de l'essence pour rien...

Un coup de fil anonyme les avait prévenus qu'on avait entendu des coups de feu du côté de l'*Auberge des Templiers*. Impossible de ne pas y aller, mais ils étaient persuadés qu'il s'agissait d'un plaisantin ou d'une erreur. D'autant que c'était le soir de la fermeture. Ils se dirent que le vieux Walter leur offrirait bien une bière pour leur dérangement...

Les phares du combi éclairèrent deux véhicules sur le parking de l'auberge. Une Mercedes et une Golf sombre. Le combi, gyrophare tournant, se gara à côté de la GTI. Le maréchal des logis Lacroix ouvrit la portière. Il n'eut pas le temps de descendre. Un homme en passe-montagne surgit de derrière la Golf, un riot-gun à la hanche. Il tira et la charge atteignit Lacroix en plein ventre, le coupant pratiquement en

deux... Affolé, le gendarme Van Luit saisit le combiné radio et hurla dans l'appareil.

— Lacroix est mort, envoyez du renfort.

Puis il se laissa glisser à l'extérieur. Un autre homme, un pistolet au poing, se dressa derrière lui et tira. La première balle effleura sa main. Sans même chercher à dégainer, il tenta de s'enfuir vers la route. Un second projectile lui fit éclater les chevilles et il tomba à terre, hurlant de douleur. Il essayait encore de ramper quand l'assassin de Lacroix, un géant encagoulé, s'approcha et, à bout touchant, l'acheva de trois décharges de riot-gun dans la tête.

Un troisième homme était en train de récupérer les armes de service des gendarmes. Le « géant » lâcha un ordre.

— On y va, tant pis pour les autres.

Sa prudence l'avait préservé de tous les problèmes, jusqu'ici. Les gendarmes avaient eu le temps d'appeler au secours... Les trois hommes s'entassèrent dans la Golf qui démarra en direction de l'autoroute. À tout hasard, le géant s'était installé sur un siège spécialement aménagé regardant l'arrière, un riot-gun et un Fal à portée de la main, au cas improbable d'une poursuite. Précaution habituelle.

Le turbo ronfla et la voiture disparut dans le virage.

\*\*\*

Malko courut jusqu'aux corps étendus. Jamais il n'aurait cru que ses adversaires attaqueraient les gendarmes ! Ils se comportaient en hommes de commando en pays ennemi, tuant tout ce qui les gênait. Un regard rapide lui apprit qu'il n'y avait rien à faire pour les deux gendarmes. La radio du combi marchait toujours et une voix affolée en sortait.

— Marcel, Marcel, qu'est-ce qui se passe ?

Marcel Van Luit gisait à trois mètres de là, baignant dans son sang.

Amin Habbache était déjà remonté dans la Mercedes... Malko le rejoignit. Inutile de se heurter aux gendarmes. Il partit vers le haut du village, passant sous le pont du chemin du fer et grimpa les lacets déserts qui menaient à Beersel. Pendant vingt minutes, ils roulèrent sur des routes de campagne désertes avant de rattraper une autre bretelle de l'autoroute de Mons. Jusqu'à Bruxelles, ils ne virent pas une voiture de police ou de gendarmerie.

— On a eu chaud ! fit Amin calmement. La prochaine fois, il faudra s'équiper de quelque chose de plus lourd.

On sentait que ça commençait à l'amuser.

Malko se demandait s'il y aurait une prochaine fois... La dernière piste venait de se perdre dans le sang... Il ne restait que l'ami

mystérieux de Sandra et Gustav Meyer et le lien de l'*Auberge des Templiers* avec les tueries. Maintenant, il était tout seul pour mettre fin aux exploits d'une bande de fous sanguinaires, mais remarquablement lucides et audacieux.

Amin Habbache bâilla.

— J'ai faim. On va bouffer quelque chose ?

— D'accord, dit Malko.

Ils passèrent au *Métropole* récupérer la fiancée du Libanais.

— J'y vais, fit Habbache.

Malko le laissa monter. Dix minutes plus tard, il n'était pas redescendu. Il prit l'ascenseur à son tour. La clef était sur la porte. Il entra et s'immobilisa, entendant des gémissements.

Cristel était allongée sur une grande table ronde, les jambes repliées en équerre de part et d'autre de son « fiancé ». Celui-ci, debout au bord de la table, l'embrochait consciencieusement dans un concert de grincements.

Discret, Malko referma et redescendit.

Ils réapparurent un quart d'heure plus tard.

— Où va-t-on ? demanda Malko.

— Je connais un restau, place Sainte-Catherine, fit le Libanais.

— Oh oui, fit Cristel, j'adore le poisson.

\*\*\*

Le restaurant avait la propreté et la gaieté d'un hôpital. Un éclairage de spots, des murs blancs, un personnel compassé et une carte d'une complication distinguée. On y parlait à voix basse et il n'y avait guère d'ambiance... Cristel regarda le menu et soupira.

— Il faut avoir du pognon pour venir ici !

Avant, la place Sainte-Catherine était le centre d'un quartier populaire. Il ne restait guère que l'église chantée par Brel et de vieux immeubles en démolition.

Quand le maître d'hôtel s'approcha, Cristel demanda immédiatement :

— Vous avez des maatjes ?

L'autre eut une grimace dédaigneuse.

— Non, mademoiselle, nous ne faisons pas cela ici.

Un mépris sidéral. Plat trop populaire. Cristel dut se contenter d'une langouste et d'une friture de scampis tout juste dégelés... Arrosés quand même de Dom Perignon. Après les émotions de la soirée Malko broyait du noir devant son bar au thym. Une fois de plus les créatures de « Fox » l'avaient pris de vitesse. Abattant en prime deux gendarmes. Ce qui était quand même énorme, la Belgique étant, jusqu'à preuve du contraire, un pays civilisé. Comment ces tueurs étaient-ils aussi sûrs de

l'impunité ?

Il ne pouvait arriver à croire que « Fox », homme des Services Spéciaux, laisse tuer des gendarmes. Ou alors c'était un fou. Ce dernier massacre mettait le score à dix morts.

— Tu as vu la *zwette*<sup>(14)</sup> ?

L'exclamation de Cristel lui fit tourner la tête. Un couple venait d'entrer et s'installait en face d'eux. Un Flamand grand et rose, avec les cheveux gris et une carrure athlétique et une Noire très mince, peu de poitrine, mais une croupe où on aurait pu poser une assiette, le tout moulé dans du Chanel... C'était la première fois que Malko voyait une Noire en tailleur Chanel... Et fendu, en plus. Elle avait un visage aux traits assez fins, un nez retroussé, de grands yeux de biche et une bouche comme on n'en faisait qu'en Afrique, qui semblait s'apprêter à avaler tous les sexes du monde.

— Ça doit être une Zaïroise, remarqua Amin, il y en a plein. Des étudiantes.

— Elle ressemble un peu à la copine de Philip...

Le Flamand avait commencé à faire du travelling sur la cuisse de sa voisine qui contemplait la salle, hiératique, avec un regard flou de myope. Pour Malko, elle eut une esquisse de sourire : ses yeux d'or faisaient toujours beaucoup d'effet dans le Tiers Monde. Le Flamand intercepta ce regard et s'activa encore plus sur la cuisse d'ébène, l'air furibond.

— La copine de Philip, elle, avait des seins, remarqua Cristel, celle-là, elle est plate comme une limande...

— Qu'est-ce qu'elle est devenue, cette fille ? demanda Malko, intéressé.

Amin engouffra un peu de langouste, avant de répondre.

— Elle a disparu. C'était une grande baiseuse, elle a dû trouver un mec qui la tirait mieux. Philip en a fait une maladie, il était dingue d'elle, faut dire qu'elle était superbe. Il avait foutu dans son appartement des photos d'elle partout, habillée, à poil, en maillot. Il s'amusait à lui mettre des tenues « panthère » pour lui donner l'air sauvage et ça la rendait folle. Elle était snob comme un pot de chambre et aurait voulu avoir la peau blanc clair.

— C'était une fille de bonne famille, coupa Cristel. Son père était ministre ou quelque chose comme ça et elle se payait ses fringues elle-même. Alors, forcément, quand Philip la mettait à quatre pattes sur une couverture en zèbre pour la baiser pendant qu'il la filmait ou qu'il la déguisait en panthère, elle râlait.

Malko s'était arrêté de manger.

Il avait toujours dans les tympanes le bruit des coups de feu et se trouvait encore en état de choc, mais les remarques du Libanais venaient de faire tilt.



— Vous êtes sûr qu'il avait ces photos chez lui ? demanda-t-il.

— Et comment ! fit Amin. Des cartons pleins. Pourquoi ?

Malko se mit à mâcher lentement son bar. Dans les affaires de Philip Burton, il n'avait pas trouvé une seule photo de jeune femme noire. Était-ce cela que les tueurs étaient venus voler ?

## CHAPITRE IX

— Pourquoi cette Noire vous intéresse-t-elle ? demanda Amin, intrigué. Elle n'a rien à voir dans tout cela.

— Toutes ses photos ont disparu dans le cambriolage qui a suivi le meurtre de Philip Burton, fit Malko. Je me demandais ce qu'on avait voulu voler. Voilà peut-être la réponse...

Amin tirailla sa fine moustache. Perplexe.

— Cela m'étonnerait que vous ayez raison. Cette fille a du fric, ne fait pas de politique et aime bien se faire baiser. En plus, elle est allumée. Toujours habillée en mauve, jusqu'au bout des ongles. Philip ne la mettait pas dans son business, il ne pensait qu'à la tirer...

— C'est possible, dit Malko, mais le fait est là. Toutes ses photos ont disparu. Il faudrait retrouver cette Zaïroise. Vous savez son nom ?

— Son prénom, fit le Libanais. Mandala. Elle fait des études à Bruxelles.

— Vous savez où elle habite ?

— Non. Probablement dans le quartier « Matangé », près de la porte de Namur, les Zaïrois sont presque tous là. C'est elle qui venait toujours chez Philip et j'ignore où il l'avait rencontrée... Ça ne va pas être facile de la retrouver. Elle n'est peut-être même plus à Bruxelles...

Cristel se mêla brusquement à la conversation.

— Il y en a un qui pourrait peut-être nous aider, c'est Kamina. Il...

Elle ne put pas terminer sa phrase. D'un revers sec, Amin venait de la gifler. Ses yeux s'étaient vitrifiés ; les traits tirés, blanc comme un linge, il semblait au bord de l'infarctus. Médusée, Cristel ne pleura même pas. Les garçons détournèrent pudiquement la tête, le grand Flamand et sa Zaïroise jetèrent un regard gêné vers leur table, avant de plonger dans leur assiette. Malko ne savait plus où se mettre.

— Tu ne vas pas encore me parler de ton singe, grinça Amin Habbache entre ses dents. (Tourné vers Malko, il ajouta :) C'est un négro qu'elle s'est tapé. Un musico qui lui piquait son pognon, en plus.

— Calmez-vous, dit Malko. Ce n'est pas une raison pour vous conduire de cette façon.

Amin haussa les épaules et ne desserra plus les dents, ignorant ostensiblement Cristel. Ils expédièrent la fin du repas dans une ambiance tendue. Lorsqu'ils sortirent de la *Sirène d'Or*, Amin dit aimablement à Malko :

— Je crois que vous avez des choses à faire avec Cristel. Moi, je vais rentrer.

Sans attendre sa réponse, il s'éloigna à grandes enjambées, traversant la place Sainte-Catherine. Cristel ne semblait pas bouleversée.

— Amin est fou de jalousie, fit-elle. Je me le suis juste fait deux fois, Kamina. Il est super, il a la peau incroyablement douce et une queue énorme. En plus, quand il est « chargé », il baise comme un dieu. Et ses fesses ! Si j'étais un mec j'aurais envie de l'enculer.

Malko interrompit cette description lyrico-obscène.

— Il connaît Mandala ?

— Tous les Zaïrois se fréquentent, assura-t-elle. On va voir ?

— Où ?

— Mon copain Kamina travaille au *Makutanu*, un restaurant Chaussée de Wavre. Il dirige l'orchestre. Tous les Zaïrois viennent y danser. Il connaît sûrement la copine de Philip, mais elle est pas si belle que ça.

Avec un rire joyeux, elle ajouta :

— Elle a un cul énorme. Forcément, avec ces nègres et leurs gros machins, il faut de la place.

Encore une poète...

— Je vous croyais très amoureuse d'Amin, dit-il.

Cristel soupira en s'installant dans la 190.

— Oui. Mais vous êtes pas mal non plus. Il paraît que vous avez fait des tas de trucs déments. Mieux que lui. Moi c'est ça qui m'excite. Parce que des cloportes qui bandent bien, je peux en avoir à la pelle.

Il n'y avait plus qu'à remonter à la porte de Namur.

\*\*\*

En fait de quartier africain, seuls quelques Noirs se promenaient sagement sur les trottoirs où on voyait surtout des Blancs. Matangé, le quartier de la porte de Namur n'avait rien de folklorique, à part quelques boutiques tenues par des Africains parlant avec l'accent belge. Malko se gara en face du *Makutanu*. La musique de l'intérieur jaillissait sur le trottoir et Cristel frétillait déjà.

Décidément, elle aimait l'exotisme...

À peine eut-elle poussé la porte du restaurant qu'un grand gaillard barbu affublé d'un T-shirt à l'effigie de la Panthère Rose quitta son estrade et se précipita vers elle. D'après ses yeux, il n'en était pas à sa première bonbonne de haschich. Cristel se pendit à son cou tandis qu'il s'assurait d'une main exploratrice que ses fesses étaient toujours aussi rondes et ses seins aussi fermes. Rassuré, il se tourna vers Malko avec un sourire éclatant.

— Citoyen, tu es le bienvenu au *Makutanu* !

Il rejoignit son orchestre et la musique reprit de plus belle. Cristel semblait plus à l'aise qu'à la *Sirène d'Or*. On les installa dans un box sombre, en retrait de la piste. Malko commanda un Cointreau pour elle et une vodka pour lui. À côté d'eux, on dégustait du poulet de course au pilli-pilli, des patates douces, du tapir farci et quelques « spécialités » zaïroises d'origine incertaine.

— C'est sympa, non ? demanda Cristel.

Malko s'en moquait. Ce qu'il voulait c'était Mandala, la maîtresse de Philip Burton. Celle dont les photos avaient été volées. Il regarda les Noires autour de lui : aucune ne correspondait à la description d'Amin.

— Il faudrait se renseigner au sujet de cette Mandala, demanda-t-il.

Cristel n'attendait que cela. Elle bondit aussitôt sur la piste de danse.

— Attends, je m'en occupe !

Trente secondes plus tard, encastrée dans le musicien de ses amours, elle se balançait au rythme d'une mélodie lente et sensuelle de Toure Kunda.

Le dénommé Kamina semblait avoir des mains partout. Immobiles dans un coin de la piste, en pleine pénombre, elle et lui s'en donnaient à cœur joie sous l'œil rigolard des autres musiciens qui devaient prendre Malko pour le dernier pigeon de l'année.

Le musicien était penché sur les seins de Cristel, toutes dents dehors, comme s'il se préparait à y mordre. Malko se demanda si tout cela était vraiment utile. Une Noire attachée à l'établissement vint s'installer dans le box, l'interrogeant de ses grands yeux de velours, ses seins pointus braqués sur lui et il reconduisit. C'était con d'attraper le Sida en Belgique. Docile, la fille s'éclipsa. Cristel revint, au bord de l'orgasme, les yeux brillants et le souffle court.

— Il la connaît, annonça-t-elle, en se glissant à côté de Malko.

Le cœur de Malko battit plus vite.

— Il sait où la trouver ?

— Pas vraiment, avoua la jeune femme. Elle vient ici de temps en temps, presque toujours avec des Blancs. C'est une fille qui a de l'argent, mais elle aime se faire sauter par les Blancs. Alors les Noirs ne l'aiment pas beaucoup. Mais il paraît qu'elle traîne toujours dans un endroit sympa, le *Jonathan*, pas loin de l'avenue Louise. Mais ça ne va pas être facile d'y aller.

— Pourquoi ?

— C'est un club privé. On dit qu'il s'y passe des trucs. Si t'es pas connu, ils ne te laissent pas entrer.

Malko fit rapidement le tour de la question. Une seule personne pouvait l'aider.

— Attends-moi, je vais téléphoner, fit-il.

La cabine était au sous-sol. Par chance, Éric Bontemps était chez lui. Malko lui expliqua le problème.

— Je vais essayer de vous arranger ça, promit le journaliste. Je vous téléphone au *Makutanu*.

Il rejoignit Cristel qui attaquait son second Cointreau. La nuit risquant d'être longue, il prit un café très fort avec beaucoup de sucre. Éric Bontemps rappela vingt minutes plus tard.

— Allez au *Jonathan*, dit-il et demandez Josse de ma part.

\*\*\*

L'avenue Louise était sinistre, avec ses vitrines sombres. Sur les indications de Cristel, Malko tourna dans une rue transversale. Au milieu des immeubles bourgeois, il aperçut un portier galonné devant une enseigne de néon rose qui annonçait : *Jonathan*.

L'employé s'avança vers eux.

— C'est un club privé, monsieur.

— Je voudrais voir Jos, dit Malko.

Un large sourire éclaira le visage du portier qui se cassa en deux.

— Entrez, je vais le prévenir, dit-il.

Ils franchirent la porte et longèrent un couloir tendu de velours rouge qui débouchait sur une salle aux lumières tamisées avec des banquettes profondes, un long bar noir et une discrète musique d'ambiance.

Malko commanda une coupe de Moët et pour Cristel un Cointreau, et regarda autour de lui. Aucune Noire en vue. À côté d'eux, un couple BCBG. Elle rousse, plutôt sexy avec de longues jambes, un tailleur vert. Lui, grisonnant, l'air d'un industriel un peu empâté. Un peu plus loin un homme seul, trapu, avec des yeux très bleus et des sourcils très noirs. À leur gauche, une fille très jeune, mince, avec des bas à résille et de longs cheveux blonds. Un couple était installé sur les tabourets du bar. Une brune au profil aristocratique, ses cheveux réunis en chignon, vêtue d'un strict tailleur noir et un homme bedonnant, l'air intelligent, très bien habillé d'un costume rayé.

Tous ces gens parlaient peu et semblaient s'ennuyer.

Un garçon vint se pencher à l'oreille du compagnon de la rousse. Le couple se leva et disparut par une porte au fond de la salle.

Presque aussitôt un maître d'hôtel rondouillard se présenta à Malko avec un sourire bien commercial.

— Bonjour, monsieur. Je crois que vous souhaitez devenir membre du *Jonathan*.

— Absolument.

— C'est très facile. On m'a prévenu. La cotisation est de cinq mille francs. Par personne.

Il détourna pudiquement la tête tandis que Malko comptait les billets, les fit disparaître et annonça :

— Nous passons des films dans une petite salle de projection ce soir. Dès qu'il y aura de la place, je viens vous chercher.

Il s'éloigna. Les couples autour de Malko franchissaient un par un la porte du fond. Ils restèrent pratiquement seuls. Enfin, le maître d'hôtel vint les chercher.

Un petit couloir sombre, puis le choc d'un grand écran presque entièrement occupé par le sexe d'un Noir subissant la fellation d'une langue rose.

— Bonne soirée, murmura le maître d'hôtel, vous vous placez où vous voulez...

La salle était petite, en pente, comportant une demi-douzaine de rangs. Pas de sièges, mais des canapés à deux places très profonds. Cristel et Malko s'installèrent au dernier rang. Sur l'écran, maintenant, une jeune Blanche se faisait prendre par deux Noirs qui la balançaient entre leurs corps d'ébène. Les yeux de Malko s'habituant peu à peu, il distingua plusieurs couples vautrés sur les canapés, incroyablement emmêlés, s'agitant dans la pénombre. Quand la musique du film s'estompa, il entendit un concert de gémissements, d'exclamations, de halètements, de bruits humides. Non loin de lui, une femme lança d'une voix contenue et effrayée :

— Non, pas là, s'il vous plaît !

Immédiatement après, elle cria. Malko la vit. C'était la rousse sexy ! Elle était appuyée sur le dossier de la rangée devant la sienne, échevelée, sa robe retroussée : un homme tentait de la sodomiser sauvagement, la tenant aux hanches. Il s'appuya encore plus et elle cria de nouveau. Malko voyait ses mains crispées sur le dossier, ses seins jaillissant du soutien-gorge et son visage partagé entre l'extase et la douleur.

Une silhouette passa devant lui. Un homme habillé, tenant d'une main un sexe épais qui émergeait de son pantalon. Il s'approcha de la femme en train de se faire sodomiser et lui enfourna brutalement son membre dans la bouche. Il sembla à Malko reconnaître l'homme du bar.

— C'est dégoûtant ! souffla Cristel, d'une voix altérée. Allons-nous-en !

Elle ne bougea pourtant pas. Sur l'écran, un Pakistanais ou un Indien était étendu sur une natte, masturbant lentement un membre qui devait mesurer près de trente centimètres, épais à la base comme le poignet ! Une très jeune fille, presque une enfant, entra dans le champ, vêtue uniquement de ses longs cheveux noirs. Elle s'agenouilla avec componction et reprit la masturbation à son compte, agaçant le gland énorme d'une bouche habile et minuscule. Dans la salle, la vue de ce

phallus gigantesque avait décuplé l'ardeur des différents partenaires. La femme du monde qui se faisait sodomiser ne hurlait plus de douleur, mais suppliait son partenaire, d'une voix bien née, de la défoncer encore plus. La blonde aux bas résilles lança un cri aigu, allongée sur un siège du premier rang. Ses jambes nouées dans le dos d'un homme qui la pilonnait à toute vitesse.

Avec une lenteur hiératique, la fillette de l'écran enjamba son partenaire et commença lentement à enfoncer le monstrueux sexe dans son corps fragile, s'empalant sur lui. Cristel poussa une exclamation.

— Mais il va la tuer !

Il ne la tua pas. La fillette absorbait le membre centimètre par centimètre, un sourire figé aux lèvres. L'homme, impassible, ne bronchait pas. Les ébats dans la salle avaient cessé. Il y eut quelques « ho » quand les fesses de la fillette touchèrent le ventre de l'homme : tout le sexe avait été englouti. S'appuyant sur ses chevilles, la fillette remonta, le faisant apparaître de nouveau. Saisissant ! Malko croisa le regard de Cristel.

— C'est ignoble ! dit-elle.

Sa main était pourtant crispée sur le sexe gonflé de Malko. Il aurait fallu être de bois pour rester indifférent. À son tour, il l'effleura, découvrant une inondation.

— menteuse ! murmura-t-il.

Sans répondre, elle se laissa glisser à genoux devant lui et il sentit sa bouche se refermer autour de lui.

L'orgie avait repris. Malko entreprit d'examiner une à une toutes les participantes. La mystérieuse Mandala se trouvait-elle là ?

Il aperçut au troisième rang une Noire, mais elle lui tournait le dos, occupée à se faire prendre par un homme qui la courbait devant lui.

Cristel, toute honte bue, cherchait à le faire exploser dans sa bouche. Puis elle changea d'avis, se redressa, et sans autre forme de procès, s'installa dans la même position que la fillette, s'enfonçant le sexe de Malko jusqu'au fond du ventre. Les yeux rivés sur l'écran.

Une femme vint se laisser tomber dans le fauteuil voisin. Malko reconnut le profil aristocratique, le chignon et le tailleur de celle du bar. Elle le guignait du coin de l'œil, puis, devant son absence de réaction, prit sa main et l'amena sur le bouton de son tailleur. Il le fit sauter et la veste s'écarta, découvrant une poitrine nue et pleine.

Cristel gémit, en plein orgasme, se secouant sur lui comme un chien mouillé. Il n'eut pas le temps de s'intéresser à la belle inconnue. Deux mains venaient de s'abattre sur ses seins. Un homme, debout derrière elle, les lui palpa, pinçant les pointes, les agaçant, avec une audace tranquille. Le grand industriel aux cheveux gris, qui n'avait gardé que sa chemise.

Il fit le tour et vint s'asseoir à côté de la femme. Abandonnant ses

seins, il posa une main sur son genou droit et remonta inexorablement la jupe, faisant apparaître d'abord le haut des bas gris, puis les jarrettières, la peau nue et enfin un triangle sombre. Il lui murmurait quelque chose à l'oreille et doucement écartait les genoux gainés de nylon. Cristel qui avait joui, affalée sur Malko comme une poupée disjointe, regardait la scène.

— Caresse-la aussi ! souffla-t-elle, ça m'excite.

Il lui effleura les seins. L'homme lui palpait le sexe. Soudain, il la tourna sur le côté. Malko entendit le crissement d'un zip et au sursaut de la femme, il comprit que l'inconnu venait de la prendre. Il allait et venait en elle, sans un mot. Extasiée, elle serrait très fort la main de Malko.

Brutalement, ce fut le noir et le silence. Le film s'était interrompu. Dans l'obscurité, Malko entendit les halètements de sa voisine.

— Oui, oui, baise-moi ! Baise-moi !

Une litanie égrenée d'une voix rauque. L'autre s'en donnait à cœur joie. Malko en avait assez. La lumière revint soudain. Il aperçut alors, tout à côté de lui, une splendide Noire allongée dans l'allée, appuyée sur ses coudes, en train de se faire embrocher par un homme trapu. Son visage fin était crispé par le plaisir. Il remarqua qu'elle portait une robe mauve.

Cristel était en train de repousser mollement les assauts d'un homme aux cheveux très sombres, en blouson de cuir, qui entreprenait de se masturber entre ses seins.

— Regardez la fille dans l'allée, demanda-t-il. C'est Mandala ?

Cristel réussit à échapper à son agresseur, se pencha vers l'allée et murmura :

— C'est possible.

Elle ne put pas continuer, l'homme au blouson lui avait enfourné son membre dans la bouche, tandis qu'un autre lui fourrait son sexe dans la main. Une femme s'approcha alors d'elle et commença à jouer doucement avec ses seins.

Malko s'extirpa de son siège. Au passage, l'inconnue au profil aristocratique qui venait de recevoir au fond de son ventre la semence de son partenaire lui murmura :

— Méchant ! Vous partez déjà !

Le maître d'hôtel accueillit Malko avec un sourire salace.

— Monsieur a aimé le spectacle ?

— C'est vivant, fit Malko. Il n'y a qu'une sortie, ici ?

Se méprenant sur le sens de ses paroles, le loufiat se fendit jusqu'aux oreilles :

— Oui, mais il n'y a rien à craindre, monsieur. Nous n'avons jamais été dérangés.

Rassuré, Malko regagna la Mercedes, le ventre encore en feu.



Pauvre Cristel, elle risquait de se faire sauter jusqu'à l'aube. Il mit la radio et s'installa.

Trois quarts d'heure plus tard, un taxi radio s'arrêta devant le *Jonathan*. Plusieurs couples étaient déjà sortis. La Noire qu'il avait vue pendant l'orgie émergea du club vêtue d'une superbe robe mauve et s'engouffra dans le taxi. Malko démarra derrière lui. Si c'était bien Mandala, il était décidé cette fois à ne pas laisser assassiner son dernier témoin.

## CHAPITRE X

Le taxi filait dans l'avenue Louise, vers le sud. Il tourna ensuite à gauche dans le boulevard Louis Schmidt remontant vers le nord. Malko aperçut une pancarte annonçant « Etterbeek », une banlieue bruxelloise. Encore quelques petites rues et le véhicule qu'il suivait s'arrêta devant une maison modeste dans une rue tranquille, la rue des Érables.

La Zaïroise en émergea, paya et Malko la vit s'engouffrer dans l'immeuble. Une fenêtre s'alluma presque aussitôt au second.

Il stoppa un peu plus loin, descendit de voiture et revint à pied inspecter les sonnettes. Son nom était bien là. MANDALA CABINDO. Regagnant sa voiture, il prit la direction du centre. Enfin satisfait. Il avait retrouvé la maîtresse de Philip Burton. Était-elle mêlée à l'affaire ou seulement un témoin inconscient ? Il fallait absolument en savoir plus. Pour cela une seule méthode : la filature discrète. Amin Habbache allait s'en acquitter à merveille... À condition de le motiver. Quand il se gara devant le *Métropole*, il se demandait toujours s'il existait un lien entre la Zaïroise et les meurtres.

\*\*\*

— Elle n'a toujours pas bougé, annonça dans la radio la voix posée d'Amin Habbache. Ou elle est morte, ou elle dort...

Étant donné ses activités de la veille au soir, cela n'avait rien d'étonnant. Malko avait réussi à convaincre Amin en lui louant une BMW, son rêve. Mais, quelques sandwiches plus tard, l'aventure avait paru moins drôle au Libanais. Il ruminait encore sa rage envers Cristel, rentrée à l'aube, ravagée, prétendant avoir passé la nuit à danser. Malko s'était bien gardé de parler de l'orgie où il l'avait entraînée. Quand Malko avait été voir Amin, elle lui avait glissé :

— Après que tu sois parti, il y en a cinq ou six qui ont voulu me sodomiser.

— Et alors ? demanda Malko.

— J'ai tenu le coup.

Tandis qu'elle récupérait, Amin tenait aussi le coup, planqué rue des Érables à Etterbeek.

— Ne bougez pas, supplia Malko, elle va sortir. Je passerai vous voir dans deux heures...

Il gardait le contact grâce à deux Motorolas empruntés à George Hammond.

Il ne tenait pas à se montrer, ignorant qui la Zaïroise pouvait rencontrer. Les tueurs le connaissaient et ne mettraient pas longtemps à réagir. Certes, ils avaient vu Amin, la veille à Beersel, mais avec ses lunettes noires, il était méconnaissable. Maugréant, Amin alla reprendre sa planque... Malko fila à un rendez-vous avec le chef de station de la CIA. Les journaux étaient pleins du massacre de l'*Auberge des Templiers* et de l'assassinat des deux gendarmes. Les premières constatations indiquaient qu'il s'agissait toujours des mêmes armes et des mêmes munitions. Malko retrouva l'Américain au bar de l'hôtel Amigo, à côté de la Grand Place. Plongé dans la lecture d'un épais rapport. Une bouteille de Johnny Walker en face de lui. Il n'avait pas l'air vraiment gai.

— Comment vous en êtes-vous tiré hier soir ? demanda-t-il.

— Par miracle, fit sobrement Malko.

Il lui raconta leur odyssée. Et la suite avec la Zaïroise.

— J'avais entendu parler de cette fille, s'exclama le chef de station. Par Burton.

— Vous ne pouvez rien savoir sur elle ?

— Je vais essayer par la police, mais ce sera dur.

— Et sur le *Jonathan* ?

— Ça doit être plus facile. Il y a plusieurs boîtes de ce genre à Bruxelles. Les flics sont toujours au courant et ont des indicateurs partout, mais ne les ferment pas. Cependant, je ne vois pas le lien avec notre affaire.

— Il y en a un en tout cas avec Mandala, affirma Malko, sinon on n'aurait pas volé ses photos. Elle peut peut-être nous mener aux tueurs.

— Ou à « Fox »...

— Qui sait...

\*\*\*

— Elle a ouvert ses rideaux, annonça triomphalement Amin.

Il était deux heures de l'après-midi, c'était un progrès... Amin n'en pouvait plus. La planque, ce n'était pas son trip... Ils attendirent encore presque une heure. Enfin, au moment où ils commençaient à désespérer, une voiture s'arrêta en face de l'immeuble, une Santana avec un seul homme à bord. Il donna un léger coup de klaxon. Trente secondes plus tard, Mandala apparaissait, drapée dans un boubou mauve et se glissait à côté du conducteur qui démarra sur les chapeaux

de roues :

— *Inch'Allah* ! murmura Amin en passant la première de la BMW.

Le Libanais savait conduire. Il arriva à ne pas se faire semer dans les rues encombrées des banlieues sud de Bruxelles. Malko releva le numéro de la Santana : CUV 165. Ils se retrouvèrent à Ixelles et la Santana s'engagea dans la rue Souveraine pour entrer dans le parking du numéro 5, un petit immeuble de trois étages. Amin continua jusqu'à la chaussée d'Ixelles et stoppa au coin, en face d'un café à l'étrange façade rose, le *Flora*.

Malko, abandonnant la BMW, remonta la rue à pied jusqu'à l'immeuble où avait disparu la Santana. Sur les six occupants, il n'y avait que deux plaques avec des noms qu'il releva. Ne voulant pas traîner trop dans le coin, il repartit et regagna la BMW. Stationnés chaussée d'Ixelles, ils attendirent. La rue Souveraine étant à sens unique, ils ne risquaient rien. Une heure plus tard, la Santana réapparut et gagna la chaussée d'Ixelles.

Nouveau « stop ». Cette fois, porte de Namur. Mandala descendit et s'éloigna à pied, entrant chez un coiffeur.

La Santana repartit, revenant vers Ixelles. Elle remonta la rue du Beau Site et pénétra au numéro 7. Amin alla un peu plus loin et attendit. Un quart d'heure plus tard, la Santana reparut et descendit vers l'avenue Louise, puis tourna à droite vers le centre ville. Elle enfila la rue de Louvain et ralentit devant un grand immeuble gris de huit étages en face duquel étaient garées des Golf blanches barrées d'une bande orange dans le sens de la longueur. Le conducteur de la Santana tendit au factionnaire en uniforme une carte et s'engouffra dans le parking souterrain de l'immeuble. Amin Habbache eut un sifflement surpris.

— Merde, c'est un gendarme ! Ici, c'est le siège de la BSR<sup>(15)</sup> de Bruxelles. Mandala doit être son informatrice...

Évidemment, après la partouze de la veille, elle avait des choses intéressantes à raconter... Malko réfléchit rapidement. Avec le numéro de la Santana, il retrouverait le « traitant » de la Zaïroise. Mais il fallait engager un contact direct avec elle. D'urgence.

— On va chercher Cristel, dit Malko.

— Pourquoi ?

— Il faut l'envoyer chez ce coiffeur, qu'elle « tamponne » la Zaïroise.

Amin mettait déjà le cap sur la place du Sablon. Tandis qu'il fonçait rue Royale, Malko lui demanda :

— Les gendarmes ont un réseau de renseignements ?

— Bien sûr. C'est un état dans l'État. Ils détestent les flics et c'est la force la plus puissante du royaume. Intouchables. Ils ont des dossiers sur tout le monde...

Malko en profita pour passer un coup de fil d'une cabine de la place

du Sablon à George Hammond, tandis qu'Amin Habbache montait chercher Cristel. Celle-ci avait l'air d'être passée dans une essoreuse. Le coiffeur n'allait pas être du superflu...

Amin l'avait déjà mise au courant. Malko compléta ses instructions.

— Surtout, soyez prudente... Aucune mention de moi, ni même d'Amin. Vous essayez de vous lier avec elle. Pour connaître le nom de l'homme avec qui elle est.

Cristel ramena ses cheveux hirsutes en arrière.

— Des mecs, elle doit en avoir pas mal.

— Ça ne fait rien, fit Malko. On procédera par élimination.

Il la regarda franchir la porte de la boutique.

— Amin, restez là, demanda-t-il et récupérez Cristel à la sortie. Je vais chercher ma voiture à Etterbeek pour aller à l'ambassade. Ensuite, je serai au *Métropole* où j'attends de vos nouvelles...

\*\*\*

George Hammond prenait des notes d'une petite écriture fine, en écoutant le récit de Malko. La Santana l'intéressait prodigieusement. Il posa son stylo.

— Plus j'y pense, plus je crois que nous sommes sur une manip incluant des gens des forces de l'ordre. Ces types semblent trop sûrs de l'impunité.

— J'ai l'impression que « Fox » règle un compte personnel qui ne nous concerne pas et qu'il a liquidé Philip Burton uniquement parce que nous le gênions, répliqua Malko.

— Il a quand même utilisé les armes de la Company...

— Pour détourner les soupçons, c'est tout. Je suis presque certain que c'est une histoire intérieure entre Belges.

— Et les CCC ?

— Là aussi, c'est foireux. Les personnes abattues n'avaient pas le profil de tueurs dangereux. Certes, ils faisaient partie de la mouvance des CCC, mais à l'échelon logistique seulement. Ce n'étaient pas poseurs de bombes... Pourtant on les a sauvagement assassinés... Il y a un autre motif. Qui nous échappe.

George Hammond eut un soupir résigné.

— Je ne vous suis pas tout à fait, mais si vous trouvez la piste de ces dingues grâce à la Zaïroise, alors bravo ! Je vais m'occuper de la Santana, en y allant sur des œufs.

\*\*\*

Malko attendait au *Métropole* depuis vingt minutes quand le téléphone sonna. C'était la voix excédée d'Amin Habbache.

— J'en ai ras le bol ! dit le Libanais. Je suis à un café en face de la Bourse, pas loin du *Métropole*.

— Et Cristel ?

— Elle est à dix mètres, avec sa nouvelle copine, fit amèrement le Libanais. Elles jacassent comme des pies. Elles sont sorties ensemble du coiffeur. C'est sa nouvelle amie d'enfance. Il faut dire que deux salopes de cette espèce, elles ont de quoi se raconter...

Malko était déjà dans l'ascenseur... Il n'eut aucun mal à trouver le café, juste en face du commissariat de police. Amin sirotait un Johnny Walker à la terrasse et il aperçut les deux femmes à l'intérieur, en train de bavarder. Le Libanais tira sur sa fine moustache.

— Vous me faites vraiment faire un sale boulot, se plaignit-il. Chez nous à Beyrouth, c'est les gosses de dix ans qui font ça. Et encore...

— Je vais vous tenir compagnie, affirma Malko.

Il commanda une Stolychnaya, surveillant les deux femmes. Jamais il n'aurait pensé que la prise de contact soit si facile. Près d'une heure s'écoula. Écœuré, Amin regarda sa montre.

— J'ai une séance de tir, fit-il. Un type à qui je donne des leçons. Je peux pas le louper. Je vous laisse. Salut.

Il s'éloigna de sa démarche souple vers la place de Brouckère. Malko s'en moquait. Maintenant, il n'était plus obligé de suivre Mandala. Il savait où elle habitait, et Cristel avait le contact. Perdu dans la lecture du *Soir*, il attendit paisiblement. Les deux femmes avaient commandé des Cointreau qu'elles dégustaient comme de vieilles copines.

Enfin, elles bougèrent. Malko, au passage, sentit le parfum de la jeune Noire qui s'éloigna, moulée dans son boubou mauve, balançant ses fesses avec langueur. Cristel la suivit jusqu'à un taxi. Elles s'embrassèrent et la Zaïroise monta dans le véhicule. Cristel fonça aussitôt vers Malko et s'assit à côté de lui, les yeux brillants.

— Ce qu'elle est sympa ! fit-elle. Le coup de pot, je me suis retrouvée à côté d'elle chez le coiffeur... Et elle m'a tout de suite reconnue. À cause d'hier soir au *Jonathan*. Elle m'a dit qu'elle m'avait repérée parce que je gueulais comme une folle et qu'elle était vachement contente qu'on se rencontre.

— Vous ne lui avez pas dit avec qui vous étiez...

Cristel rit.

— Vous êtes fou ! Je lui ai dit que j'avais rencontré un gaillard au bar de l'Amigo et qu'il m'avait draguée. Que c'était la première fois que je faisais ce truc-là. Elle m'a pas crue...

— Parlez-moi d'elle.

Cristel eut une moue amusée.

— Bof, elle est allumée ! Elle m'a dit que son père avait été trois fois ministre au Zaïre. Qu'il l'avait envoyée faire ses études ici, mais que ça l'emmerdait.

— Bien, fit Malko, mais sa vie privée ?

Cristel pouffa.

— Vous voulez dire son jules ? Ils sont plusieurs. À mon avis, elle a dû baisser la moitié de Bruxelles. Si elle sort avec un mec, elle ne sait pas dire non. Pour être polie, quoi.

Ça promettait. Tomber sur une nymphomane. Malko sentit le découragement l'envahir.

Cristel but un peu de Cointreau avant de continuer l'étalage des turpitudes de Mandala.

— Je crois quand même qu'il y a un mec qui la branche plus que les autres, fit-elle. Un type qu'elle voit toujours en tête-à-tête, elle a été assez mystérieuse sur lui. Elle l'appelle « King-Kong ».

— Pourquoi ?

— C'est un type énorme, expliqua Cristel, il mesure près de deux mètres et il a tout en proportion.

Malko sentit son estomac se contracter. Revoyant le géant encagoulé qui avait tenté à deux reprises de le tuer. Cette fois, il avait enfin touché le jackpot, mais la Zaïroise était, sans le savoir, en danger de mort. Il fallait coûte que coûte en savoir plus.

## CHAPITRE XI

Malko se dit qu'à force d'acharnement, il touchait enfin au but.

— Que vous a-t-elle dit sur cet homme ? insista-t-il.

Cristel Tilmant plissa le front, comme un écolier cherchant en vain la réponse à un problème de maths.

— Presque rien. Sauf qu'elle éprouve avec lui des sensations extras. Et pourtant, elle est blasée...

— Comment l'a-t-elle connu ?

— Par un copain commun, paraît-il, mais elle n'a pas précisé. C'est quand même pas l'unique amour de sa vie. Ils ne vivent pas ensemble. Il la voit quand il en a envie. Elle m'a dit qu'elle ne l'appelait jamais. Il le lui avait interdit. Quelquefois, il vient la récupérer au *Jonathan* avant qu'elle commence ses petites orgies...

— Elle ne vous a donné aucun signalement, à part la taille ?

— Rien, sauf que c'est un paquet de muscles...

De nouveau la silhouette du géant en cagoule passa devant les yeux de Malko. En dépit de sa masse, il se déplaçait souplement et possédait les épaules tombantes des sportifs. Il avait l'impression de « brûler ».

— Quand la revoyez-vous ?

— On doit s'appeler. Elle voudrait que je revienne au *Jonathan*. Je crois qu'elle est un peu folle du cul. Elle ne se fait même pas payer par les types qui la baisent. Elle m'a dit qu'à nous deux ce serait plus excitant. Mais elle n'y va pas tous les soirs. Vous voulez que je lui demande de me présenter son « King-Kong » ?

— Surtout pas ! sursauta Malko. Mais il faudrait essayer de savoir quand elle va le voir.

— Bon, je vais me recoucher... En principe, elle m'a dit qu'on sortait ensemble demain soir. Dans un endroit où il y a, paraît-il, des mecs superbes. Elle ne bande que pour les Blancs...

En dépit des cernes mauves sous ses yeux, Cristel avait repris du poil de la bête depuis son passage chez le coiffeur. Malko se demanda avec combien d'hommes elle avait fait l'amour la veille au soir. Comme si elle avait deviné ses pensées, elle tira sur son pull pour bien faire saillir ses seins, adressa une œillade brûlante à un mangeur de harengs et se leva, s'éloignant avec une démarche rendue encore plus incendiaire par sa mini en lastex moulant ses fesses rondes. Tous les hommes se retournaient sur son passage.



Il restait à mettre au courant George Hammond. L'hallali semblait proche.

\*\*\*

Le chef de station de la CIA à Bruxelles semblait avoir encore rapetissé.

— J'ai eu l'information concernant la Santana, annonça-t-il. Cela ne mène nulle part.

— Pourquoi ?

— C'est une voiture de service de la BSR de Bruxelles, sans affectation personnelle. Il est quasiment impossible de savoir qui l'a utilisée ce matin. Mon contact, qui est un très haut fonctionnaire, m'a expliqué qu'il faudrait une enquête intérieure demandée par le ministre de la Justice lui-même. Autant dire la lune... En plus la section de la BSR qui utilise ce véhicule est bien concernée par la collecte d'informations « chaudes » concernant certains milieux. C'est une sorte de police politique intérieure qui établit des dossiers sur des personnalités du pays. Le colonel de gendarmerie qui la dirige veille jalousement sur le secret de ses opérations.

Malko n'écoutait plus. Qu'une fille comme la Zaïroise travaille pour la police était dans l'ordre des choses. Ce qui était plus étonnant, c'est qu'elle n'ait jamais communiqué d'informations sur les tueurs, si elle les connaissait. À moins qu'elle n'ait jamais fait le rapprochement...

— Je pense avoir trouvé la preuve que Philip Burton connaissait les tueurs.

— Non ! fit George Hammond.

Il écouta les informations recueillies par Cristel, bouche bée et incrédule.

— Vous voulez dire que Burton aurait été complice ?

— Pas forcément, corrigea Malko. Il devait en connaître au moins un dans un contexte différent et lorsque les meurtres ont eu lieu, il a procédé par déduction. Avec des éléments que nous ne possédons pas. Cette hypothèse est étayée par la disparition des photos de Mandala. Sinon, pourquoi les aurait-on volées ? Ce n'est quand même pas un admirateur...

— Et « Fox » ?

— Rien de ce côté-là. Mandala ne le connaît sûrement pas. Ou alors sans savoir de qui il s'agit. Mais ça m'étonnerait, un personnage comme lui, se frotter à une fille comme elle, il est trop prudent.

Hammond parcourait distraitemment un dossier que sa secrétaire venait de lui apporter.

— On reparle des CCC, dit-il. Des membres de la RAF<sup>(16)</sup> ont fait savoir qu'ils n'avaient rien à voir avec eux et qu'ils les considéraient

comme des zozos.

— Comment interprétez-vous cela ?

— Je n'ai pas encore d'opinion, avoua l'Américain. Je vous le signale seulement puisqu'ils interviennent dans notre affaire. Et, qu'en principe, « Fox » paraît acharné à leur destruction...

— Espérons, dit Malko, que la nouvelle amitié entre cette Mandala et Cristel ne sera pas un feu de paille et que nous allons recueillir les informations que nous cherchons. Bien entendu, il est impossible de piéger le téléphone de la Zaïroise, n'est-ce pas ?

L'Américain leva les yeux au ciel.

— Vous n'y pensez pas ! Les types qui se livrent à ce genre de travail sont la plupart du temps des ex-flics ayant gardé des contacts avec leur ancienne administration et, de toute façon, d'affreux voyous. Si vous voulez que tous les secrets de la Company soient sur la place publique...

\*\*\*

Vingt-quatre heures d'angoisse. Malko regardait la circulation sur la place de Brouckère, cherchant à tuer le temps. Il s'était astreint à revoir tous les devis de réparation de son château de Liezen, mais n'arrivait pas à se concentrer. Il n'avait maintenu aucune surveillance autour de la Zaïroise, jouant la carte de sa nouvelle amitié avec Cristel.

La journée allait être décisive. Dans quelques heures, Cristel dînait avec la Noire. Qu'en sortirait-il ? Des semaines pouvaient s'écouler avant qu'elle ne les mène à « King-Kong ». Qui pouvait n'avoir rien de commun avec le tueur qu'il recherchait.

Le téléphone grelotta. C'était Cristel.

— Le dîner de ce soir est annulé, annonça-t-elle désolée. Mandala vient de m'appeler.

Malko jura entre ses dents. Avec une fille comme la Zaïroise, c'était l'horreur.

— Pourquoi a-t-elle changé d'avis ? demanda-t-il machinalement.

— Elle dîne avec un mec, expliqua Cristel.

Et si c'était le mystérieux « King-Kong » ?

— Où ? demanda-t-il.

— Ah ça, je n'en sais rien, répliqua Cristel. Elle m'a dit qu'elle me rejoindrait plus tard au *Jonathan* parce qu'il ne passerait pas toute la soirée avec elle. Vous voulez que j'y aille ?

— Bien sûr, dit Malko. Amin est avec vous ?

— Oui, fit-elle.

— Passez-le-moi.

Il avait la journée devant lui pour organiser une planque. Dès maintenant, il ne fallait pas lâcher la Zaïroise. Amin Habbache lui répondit d'une voix ensommeillée.

— Vous savez conduire une moto ? questionna Malko.  
Le Libanais fut réveillé d'un coup.  
— J'adore ! Pourquoi ?  
— Vous allez me retrouver chez Hertz et on va louer la plus belle machine qu'ils auront.  
— On va au Zoute<sup>(17)</sup> ? demanda le Libanais en riant.  
— Non, pas vraiment, dit Malko. C'est pour surveiller la Zaïroise. Cristel a bien travaillé. Je vous expliquerai...

\*\*\*

Malko regarda Amin Habbache s'éloigner sur une superbe Yamaha au « vroom-vroom » impressionnant. Sur cet engin il lui fallait moins de dix minutes pour rejoindre Etterbeek, la banlieue où demeurait la Zaïroise. Malko remonta dans sa chambre du *Métropole* et s'imposa d'attendre un quart d'heure. Ensuite il composa le numéro de Cristel.

— Appelez sous un prétexte quelconque votre copine Mandala, demanda-t-il. Je veux être certain qu'elle est encore chez elle.

Cinq minutes plus tard, Cristel se manifesta.

— Je l'ai eue, annonça-t-elle. Elle dort encore à moitié. C'est pas une lève-tôt... C'est tout ?

— Pour le moment, dit Malko.

Le Libanais devait déjà ronger son frein sur sa belle Yamaha réduite à l'immobilité. Ce n'est pas en suivant un taxi qu'il allait utiliser les capacités de son bolide. Mais une moto était plus souple qu'une voiture pour une filature. Et un casque intégral empêchait d'identifier son propriétaire. Ce qui n'était pas négligeable.

Il avait l'impression de toucher enfin au but. Il restait à porter l'estocade. Et à remonter jusqu'au mystérieux « Fox ».

Pourvu que Mandala sorte avec « King-Kong » et que l'amant de la Zaïroise soit bien le tueur...

\*\*\*

Malko regardait d'un œil distrait les informations de la RTBF. 8 heures du soir et aucune nouvelle récente d'Amin. Il en avait eu durant la journée. La Zaïroise s'était rendu chez son coiffeur habituel et avait été traîner avenue Louise faire les soldes. Pour ensuite revenir chez elle, après être restée une heure dans une boutique de bandes dessinées. Elle en avait acheté un paquet et devait les dévorer. Elle avait troqué son boubou mauve pour un tailleur de toile de même couleur sous lequel Amin avait réalisé qu'elle ne portait qu'une guêpière assortie offrant ses seins café au lait sur un plateau. C'est du moins ce qu'Amin avait raconté à Malko lors de son dernier rapport...

Le téléphone sonna enfin. La voix d'Amin tremblait d'excitation.

— Je suis au diable, annonça-t-il, du côté de Waterloo. Le gars est venu la chercher. Ils sont en train de dîner dans un restaurant qui s'appelle l'*Auberge des Trois Canards*.

— Quel gars ? Vous l'avez vu ?

— Oui. C'est le même que l'autre jour et la même bagnole. La Santana de la BSR. CUV 165.

— *Shit* ! fit Malko.

Toute son excitation tombée d'un coup. La Zaïroise avait raconté n'importe quoi à sa nouvelle copine, ne voulant pas lui dire qu'elle dînait avec le flic qui la « traitait »...

— Vous êtes là ? demanda Amin. J'ai la dalle. Qu'est-ce que je fais ?

— Où est cette auberge ?

— À Ohain. Sur une route de campagne, à côté de la plaine de Waterloo. À une vingtaine de kilomètres de Bruxelles. Il paraît que c'est vachement connu. Moi, je suis à une cabine téléphonique à deux cents mètres vers Waterloo.

— J'arrive.

\*\*\*

Malko pestait, perdu dans les chemins de campagne qui s'enchevêtraient autour de Ohain. Depuis qu'il avait quitté l'autoroute Bruxelles-Mons, c'était l'horreur... Il entra dans un café et pour la vingtième fois se fit expliquer son chemin. Il descendit, à la sortie de Ohain, une rue en pente se terminant par une fourche. À l'instinct, il prit à droite et vingt mètres plus loin aperçut une façade blanche avec l'enseigne *Aux Trois Canards*.

Le petit parking était bondé de voitures. Au passage, il repéra la Santana grise de la BSR de Bruxelles.

Amin Habbache était un peu plus loin, en pleine campagne, à côté d'une cabine téléphonique, juché sur la Yamaha.

— Ils sont là depuis quarante-cinq minutes environ, annonça-t-il. Vous voulez que j'aille voir ?

— Surtout pas ! répliqua Malko. Si par hasard cet homme est celui que nous cherchons, le moindre fait inhabituel peut éveiller sa méfiance. Il faut l'attendre. J'ai repéré un endroit d'où on surveille la sortie. Le parking est bien éclairé. Cela devrait être parfait pour l'identifier.

— On va jouer les bouseux ! soupira le Libanais résigné.

\*\*\*

11 h 10. Quatre couples étaient sortis de l'*Auberge des Trois*

*Canards* et il restait encore deux voitures sur le parking... Malko et Amin Habbache patientaient, dissimulés derrière la haie épaisse d'une cour de ferme où ils avaient garé la Mercedes et la Yamaha, juste en face du restaurant. La porte s'ouvrit encore sur une silhouette mauve : Mandala arborait son tailleur, la veste ouverte sur la guêpière assortie.

Un homme apparut derrière elle. Il mesurait presque deux mètres, avec des cheveux courts, de couleur claire, la carrure athlétique. Claudiquant légèrement. Malko l'imagina instantanément avec une cagoule ! C'était celui que la Zaïroise appelait « King-Kong ». Mais aussi le tueur qu'il avait déjà affronté à deux reprises. Et enfin un homme qui conduisait une voiture banalisée de la gendarmerie royale.

Le géant ouvrit la portière de la Zaïroise et se glissa ensuite au volant.

— C'est l'homme qui a voulu me tuer ! souffla Malko à Amin.

— Merde ! fit le Libanais, estomaqué.

« King-Kong » quitta le parking. Malko attendit qu'il ait pris un peu d'avance pour démarrer à son tour. Il remonta vers l'autoroute et accéléra, suivi de la moto d'Amin. Quelques kilomètres plus loin, il retrouva la Santana qui roulait doucement.

Les deux véhicules contournèrent Bruxelles par le Ring. Puis la Santana sortit par la rampe de l'avenue Houba de Strooper, au nord de la ville, à Heysel. À droite, on distinguait vaguement les grosses sphères de l'atomium. Il n'y avait plus de circulation et Malko dut prendre du champ, laissant la place à la moto. Le conducteur de la Santana tourna dans l'avenue Thiriar, une rue tranquille bordée de maisons modernes et s'immobilisa en face d'un petit immeuble en brique blanche à côté de la maison de repos Fabiola. Malko se gara un peu plus loin et revint à pied. Le couple avait disparu. Il leva la tête. Une fenêtre du troisième étage venait de s'allumer. Il se pencha sur les noms inscrits sous l'interphone et lut : *Robert Martens – 3<sup>e</sup> gauche*.

Il battit en retraite, rejoignant Amin qui attendait sur la Yamaha, à côté de la Mercedes. Explosant de satisfaction. Enfin, il connaissait le nom d'un des tueurs de « Fox ».

## CHAPITRE XII

— L'homme qui a voulu me tuer est un membre de la gendarmerie qui s'appelle Robert Martens, annonça Malko à Amin.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda le Libanais.

— Rien pour le moment, fit Malko. Rentrez chez vous.

Il avait hâte que Cristel « débriefe » sa copine, même si ça n'était pas pour ce soir. Avec ce qu'il savait, il fallait la prévenir de ne pas faire de gaffe mortelle.

Il traversa Heysel et Jette pour retrouver le tunnel de l'avenue Léopold II. Remontant ensuite jusqu'à l'avenue Louise.

Le portier du *Jonathan* lui adressa un sourire de connivence et le maître d'hôtel se précipita pour lui glisser à l'oreille :

— Ce soir il n'y a pas de spectacle, monsieur, mais quelques très jolies femmes.

— J'attends quelqu'un, dit Malko.

Cristel n'était pas encore là...

Le garçon l'emmena près du bar, l'installant non loin d'une rousse somptueuse aux yeux émeraude. Celle qu'il avait déjà vue la veille... D'après le regard qu'elle jeta à Malko, elle n'était pas venue seulement pour déguster sa coupe de Moët. Elle décroisa lentement les jambes, découvrant des bas trop courts qui exposaient un peu de peau blanche. Pas une pute, mais une bourgeoise avec le feu au ventre. Ses bijoux étaient vrais et sa robe sortait de chez Alaya.

Malko consulta sa montre, agacé. Que faisait Cristel ? De toute façon, Mandala risquait de passer la nuit chez son amant. Il avait hâte d'être au lendemain : avec ses contacts dans la police belge, Georges Hammond n'aurait pas de mal à situer Robert Martens. Bien sûr, Malko n'avait jamais vu son visage, mais tout le reste collait. La porte menant à la salle de projection s'ouvrit et Malko y porta machinalement son regard. Il crut que son cœur s'arrêtait. Un homme s'y encadrait. En costume sombre et chemise blanche, examinant placidement la salle.

L'ami de la veuve de Gustav Meyer. L'homme qui conduisait la Saab volée !

Il n'était pas encore revenu de sa surprise lorsque l'inconnu referma la porte et disparut.

Le maître d'hôtel passait devant lui, Malko le happa.

— Qui est le monsieur qui se trouvait là ? Vous m'avez dit qu'il n'y avait pas de spectacle, ce soir.

Le maître d'hôtel eut un sourire entendu.

— Ah oui, mais lui ce n'est pas pareil... C'est monsieur Philippe, le patron...

Malko en resta muet... Ainsi tout se recoupaît. Gustav Meyer connaissait le propriétaire du *Jonathan* que fréquentait la Zaïroise, maîtresse à la fois de Burton et de Robert Martens. Il commençait à comprendre pourquoi on avait volé les photos de Mandala Cabindo. Burton était bien lié à ses assassins. Mais « monsieur Philippe » l'avait-il reconnu ?

Il n'avait plus qu'une idée : filer avant l'arrivée de Cristel, pour ne pas la compromettre.

Il se leva et gagna la sortie, laissant la rousse frustrée.

\*\*\*

Robert Martens laissa le téléphone sonner. Il n'aimait pas qu'on le dérange en pleine nuit. Il finit par décrocher, de la main gauche, l'autre suivant la colonne vertébrale de Mandala allongée nue sur le ventre.

— Robert ? Il faut que je te voie tout de suite. C'est important.

Robert Martens ne répondit pas immédiatement. Il ne s'étendait jamais au téléphone et son interlocuteur était sérieux. Il demanda :

— Où ?

— À l'endroit habituel.

— OK. Dans une demi-heure.

Il raccrocha et se redressa. La Zaïroise le contemplait avec une admiration non dissimulée.

— Tu t'en vas ?

— Oui. J'ai un truc à faire.

N'importe quelle autre femme aurait posé des questions. Un truc à deux heures du matin... Mais Mandala avait été bien dressée par son amant. Elle lui adressa simplement un regard énamouré :

— Tu reviens ?

Il hésita. Normalement, il ne laissait jamais personne chez lui, mais il avait encore envie de profiter de sa maîtresse.

— Oui, dit-il. Dans une heure. Ne bouge pas.

Il lui flatta la croupe et se releva.

Le temps de passer un survêtement, il roulait dans les rues désertes de Heysel. Se demandant ce que Philippe lui voulait. À cette heure, ce n'était sûrement pas une plaisanterie...

Philippe le retrouva à la station de taxis déserte de la place Louise et lui adressa un appel de phares.

Robert Martens le rejoignit dans sa vieille Mercedes décapotable.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai vu quelqu'un ce soir, annonça l'autre. Ça sent très mauvais.

Robert Martens écouta son récit sans mot dire. C'était leur premier pépin. Son cerveau travaillait à toute vitesse, cherchant à remonter la filière et à trouver une parade.

— J'ai été suivi ce soir, dit-il. Maintenant, je le réalise. Un type en moto.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda son ami, sans dissimuler son inquiétude.

— Je m'en occupe, fit Robert Martens. Ne bouge pas. Ce type n'a rien de précis. Même sur toi. Il faut seulement l'empêcher d'aller plus loin. Et comprendre comment il est arrivé jusque-là...

Son ton calme était plus que rassurant. Jusqu'ici, il ne s'était jamais trompé. Son copain repartit plus serein. Se disant que leur méthode avait éliminé, avec les témoins gênants, tous les risques.

Il suffisait de continuer.

\*\*\*

Robert Martens se déshabilla lentement, perdu dans ses pensées. Puis, il s'approcha du lit et croisa le regard de Mandala. Celle-ci s'agenouilla et vint frotter son visage contre le ventre musclé de son amant.

— J'avais hâte que tu reviennes ! dit-elle. Tu m'as laissée sur ma faim...

Elle soupesa son sexe à demi en érection et entreprit de le lécher sur toute sa longueur. Passant un doigt entre les cuisses musclées elle se faufila entre ses fesses et enfonça lentement son majeur au plus intime. Robert sursauta. Il adorait ça. Il avait rarement rencontré une aussi bonne baiseuse... Interrompant sa fellation, Mandala leva sur lui un regard humide de soumission.

— J'ai rencontré quelqu'un qui te plaira, annonça-t-elle.

Robert Martens sentit son cerveau se glacer.

— Ah bon ? Qui ?

— Une fille. Elle était l'autre soir au *Jonathan*. Elle couinait comme une folle. Et le mec qui la baisait avait une queue la moitié de la tienne... Avec toi, elle va devenir cinglée.

Robert adorait faire crier les femmes de plaisir avec son membre impressionnant. Quand cela ne marchait pas, il les retournait et les sodomisait.

Là, elles criaient toujours. Mais pas forcément de plaisir. Pourtant, cette évocation le laissa aussi froid qu'un poisson mort.

— Tu lui as parlé de moi ? demanda-t-il d'un ton en apparence indifférent.



— Pas vraiment, fit-elle. J'ai dit que je connaissais un mec qu'on surnommait « King-Kong » et qui avait une queue énorme. C'est tout. Si tu veux la rencontrer...

— T'aurais dû l'amener...

— Je lui ai dit que je dînais avec toi, mais elle doit m'attendre au *Jonathan*.

— Ah bon.

Il réussit à ne rien montrer de sa fureur. Cela faisait une coïncidence de trop.

— J'aimerais bien la voir, ta copine, dit-il seulement d'une voix douce. Demain soir. Tu peux la joindre ?

— Oui.

— Elle n'a pas de jules ?

— Je ne crois pas.

— C'est pas une pute, au moins ?

— Non.

— Donne-moi son nom et son numéro, je vérifierai.

Il se laissa aller, presque certain d'avoir trouvé le fil conducteur. La jeune femme le masturbait avec habileté, regardant grossir le sexe qu'elle allait s'enfoncer dans le ventre.

Robert Martens, lui, était déjà ailleurs. Il allait contre-attaquer. D'une façon fulgurante, comme toujours. Il en allait de sa vie.

Il était sans illusions sur son sponsor. Au premier problème, celui-ci le laissait tomber. C'était la règle du jeu.

Il sentait son sexe devenir une barre de fer. Il écarta les mains de Mandala et dit simplement :

— Tourne-toi.

Docilement, Mandala s'agenouilla sur le bord du lit, ses fesses rondes tendues vers lui.

— Attention ! fit-elle. Tu es énorme ce soir.

Robert Martens ne s'en enfonça dans ses reins que plus brutalement. Pensant déjà au lendemain.

\*\*\*

À l'expression de George Hammond, Malko comprit que le problème se compliquait. Il avait communiqué deux heures plus tôt les éléments d'identification permettant de cerner mieux la personnalité de l'amant de Mandala Cabindo et de « Philippe », patron du *Jonathan*.

— Vous avez trouvé ? demanda-t-il.

— Oui, dit l'Américain, pour les deux. Et ce n'est pas triste ! Commençons par celui que vous appelez « King-Kong » : c'est un adjudant-chef de la gendarmerie extrêmement bien noté. Le fleuron de

la BSR de Bruxelles. L'homme à qui on confie les enquêtes difficiles. Champion de tir, jamais un problème, célibataire, aucun train de vie anormal. La perle rare...

Malko n'en revenait pas, et, en même temps, cela expliquait beaucoup de choses. Le côté militaire des attaques dont il avait été victime, par exemple.

— Vous êtes sûr de vous ? interrogea l'Américain. Après tout, ce n'est pas le seul amant de cette fille, ni le seul homme de haute taille à Bruxelles.

— Bien sûr, reconnut Malko, mais cela fait quand même beaucoup de coïncidences. Et, en plus, il boite légèrement, comme l'homme en cagoule qui a tué Philip Burton.

— Vous avez été le seul à le voir, commenta l'Américain. Et c'est un membre de la gendarmerie. Les policiers vont y aller sur la pointe des pieds... Il faudrait des éléments supplémentaires. En plus, quelque chose me choque : gendarmerie et Services Spéciaux se haïssent. Dans votre hypothèse, ce gendarme travaillerait pour une mission secrète de la Sûreté de l'État. C'est peu vraisemblable, non ?

— Mon enquête continue, fit Malko. Par Cristel, j'espère en savoir plus. Qu'avez-vous découvert sur le second, celui du *Jonathan* ?

George Hammond arbora un sourire ravi.

— Là, c'est plus facile ! C'est un gendarme, lui aussi, Philippe Orstall, mais plus en activité. Il a été viré pour des trucs pas clairs. Cependant, il est resté en bons termes avec ses anciens collègues. La preuve, il a monté une affaire de détective privé, à Ixelles, qui sert surtout à faire les sales boulots interdits par la loi pour la gendarmerie ou la PJ.

— À Ixelles ? Où ça ?

Malko avait dressé l'oreille. Quand la Santana était venue chercher la Zaïroise avant de la déposer chez le coiffeur, elle avait fait escale à Ixelles rue Souveraine. L'Américain consulta la fiche qu'il avait devant lui.

— 5, rue Souveraine. Pourquoi ?

Malko se sentit envahi d'une bouffée d'euphorie.

— La première fois que nous avons suivi la Santana, elle s'est arrêtée environ une heure à cette adresse. La boucle est bouclée, non ?

— Cela prouve seulement que les deux hommes se connaissent, remarqua le chef de station. C'est normal, ils travaillaient ensemble.

Malko se dit qu'il n'y a de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Il ne s'était pas attendu à rencontrer cette résistance chez le chef de station de la CIA.

Ce dernier devina son étonnement et ajouta :

— Notre but est de récupérer ces armes. Nous n'y arriverons pas officiellement et je me demande si nous ne faisons pas fausse route.

— Bon, continuez sur Philippe Orstall.

— En plus de son agence de détective, il est le gérant du *Jonathan* qui est une boîte de partouze tolérée par la police et la gendarmerie. Cela leur permet de réunir des dossiers sur des Bruxellois importants...

Malko réfléchissait. Curieusement, on tombait sur deux membres de la gendarmerie. Ce qui expliquerait l'audace des tueurs... George Hammond l'observait.

— Il faut continuer, dit-il. Tant que nous n'aurons pas identifié « Fox », nous ne comprendrons rien à cette affaire. Qu'allez-vous faire pour ce Robert Martens ?

— Essayer d'obtenir des preuves, fit Malko. Quitte à prendre des risques.

\*\*\*

— Tu es libre ce soir ? demanda la voix chaleureuse de la Zaïroise.

— Tu as des projets ? interrogea Cristel.

— Mon ami voudrait te connaître, tu sais, « King-Kong »...

Cristel sentit un petit picotement d'excitation au creux de son ventre. L'idée de cette brute l'excitait prodigieusement et en même temps, elle avait peur.

— Je vais essayer de me libérer, dit-elle.

— Viens boire un verre au *Jonathan* vers 6 heures ce soir, proposa Mandala.

Cristel raccrocha, se demandant si elle allait prévenir Malko.

Robert Martens observait la salle du *Jonathan* à travers une petite glace sans tain, Philippe Orstall à côté de lui, en train de mâchouiller un cigarillo. La Zaïroise patientait devant une menthe à l'eau et le bar était quasiment vide.

— J'espère que l'autre conne va venir, gronda Robert Martens.

Les yeux bleus du géant étaient presque transparents, signe de colère rentrée. Il n'eut pas longtemps à attendre : la porte s'ouvrit sur Cristel, tous seins dehors, qui fonça vers la table de sa copine. Les deux filles s'étreignirent. Robert Martens souffla.

— Elle a bien une gueule de salope.

— C'est la fille que j'ai vue il y a trois jours, commenta son copain. Elle était avec un type blond avec des yeux jaunes que je n'avais jamais aperçu avant. J'ai demandé à Jos. Il avait pris sa cotisation le soir même.

Robert Martens fit craquer ses jointures, menaçant.

— C'est ce mec ! C'est lui, je vais le crever !

— Il ne sait rien, remarqua son copain. C'est l'autre salope de

négresse qu'il faut éliminer. Sans elle...

— Tu as raison, fit le géant. Je crois qu'elle est trop conne pour m'avoir volontairement trahi. Elle a été manipulée. Alors, on va les faire saliver, on va bien s'amuser.

— Quoi ? Comment ?

— Tu vas voir...

Il referma le judas et ordonna :

— Va me chercher Mandala.

La Zaïroise poussa un cri de joie en découvrant son amant dans un canapé de la salle de projection.

— Tu étais là ?

— Oui, fit-il, je voulais voir la gueule de ta copine. Elle a de beaux seins...

Mandala eut un sourire canaille.

— Et un cul... Alors ça marche pour ce soir ?

— Ça marche, fit-il, mais je t'emmène tout de suite, on va s'entraîner un peu.

— Et elle ?

— Tu vas lui expliquer comment nous rejoindre, vers les 10 heures. C'est près de Waterloo, un Country Club dont j'ai l'usage le soir. Tu verras, c'est sympa. Ce n'est pas loin de l'*Auberge des Trois Canards*. Elle trouvera facilement.

Il lui dessina un plan et quand ce fut terminé, lui ordonna :

— Va lui porter ça, mais ne dis pas que je suis là. Ensuite, tu sors et tu vas m'attendre au coin de l'avenue Louise.

Docilement, la Zaïroise regagna la salle et Robert Martens son poste d'observation. Il suivit l'aparté des deux femmes, puis les vit quitter ensemble le *Jonathan*.

Il sortit par-derrière et regagna sa voiture garée plus loin. Quand il arriva au coin de l'avenue Louise, Mandala attendait sagement au bord du trottoir.

Le piège était amorcé.

## CHAPITRE XIII

— Voilà ce qu'elle m'a donné, annonça Cristel Tilmant.

Malko regarda pensivement le plan remis par Mandala, qui ne comportait que quelques mots griffonnés : Ferme de la Papelotte, Ohain. 10 heures. Il se tourna vers le Libanais.

— Qu'est-ce que c'est que cette ferme ?

— Un lieu historique, expliqua Amin Habbache, c'en est plein dans la région de Waterloo. La ferme a dû servir de bivouac à un général en 1815... Je ne sais pas ce que c'est aujourd'hui. Peut-être un musée.

Malko voyait mal ce genre de rendez-vous dans un musée. En même temps, ce choix était bizarre.

Il avait récupéré Cristel à la sortie du *Jonathan* et ils faisaient le point dans l'appartement de la jeune femme, place du Sablon.

— Comment êtes-vous censée y aller ? demanda Malko à Cristel.

— J'ai dit à Mandala que j'avais une voiture.

— Elle semblait naturelle, en vous fixant ce rendez-vous ?

— Tout à fait.

Malko ne comprenait pas. Son intuition lui disait qu'il s'agissait d'un piège dont il ne voyait pas le mécanisme. Si ses adversaires avaient découvert le rôle de Cristel, ils se doutaient bien qu'il prendrait ses précautions. Donc, que cherchaient-ils ? Tuer Cristel ? C'était facile à Bruxelles. Le tuer, lui ? Ils pouvaient également lui tendre un piège sans l'avertir. Donc, une fois de plus, il y avait un mystère. À moins qu'il ne s'agisse tout simplement d'une banale orgie. Après tout, Robert Martens, tout en étant un tueur, pouvait très bien adorer ce genre de distraction...

— J'y vais ? demanda timidement Cristel.

— Non, dit Malko. C'est trop dangereux. Nous y allons à votre place.

\*\*\*

— Je ne dispose pas du matériel dont vous avez besoin, affirma George Hammond, le chef de station de la CIA à Bruxelles, et je ne vois pas comment me le procurer, maintenant que Gustav Meyer est mort. Surtout aussi vite. La police a confisqué toutes les armes qui se trouvaient chez Philip Burton.

— C'est de la folie d'aller là-bas les mains vides, riposta Malko. Nous

avons affaire à de véritables opérations de commando.

— *Bullshit* ! explosa l'Américain. Je vous interdis d'aller à ce rendez-vous. C'est de toute évidence un piège. Il y a eu assez de morts comme ça.

— Si je n'y vais pas, objecta Malko, nous ne progresserons pas et je n'ai pas l'intention de passer ma vie à Bruxelles.

Les deux hommes s'affrontèrent du regard. Malko savait que l'Américain disait la vérité. Il devait trouver une solution pour s'armer. Amin Habbache pouvait peut-être l'aider... Il pensa soudain à ce que lui avait confié Philip Burton avant d'être assassiné.

— Je vais essayer de me débrouiller, promit-il, sans préciser comment. Si je ne trouve rien, je n'irai pas.

Amin l'attendait devant une « Trappiste », au bar du *Métropole*. Malko lui expliqua la situation. Le Libanais hocha la tête. Depuis l'affaire de l'*Auberge des Templiers*, il s'était pris au jeu.

— J'ai besoin d'armes, expliqua Malko. Votre Sieg, c'est un peu léger et la station ne peut me donner que des lance-pierres.

— Si on était à Beyrouth, fit-il, je vous trouverais ça en cinq minutes. Mais ici !

— Nous sommes à Bruxelles, lui rappela Malko. Et nous avons seulement quelques heures devant nous.

Le Libanais réfléchissait, tiraillant sa fine moustache. Agacé, Malko mit les pieds dans le plat.

— Avant sa mort, Philip Burton m'a raconté qu'il avait demandé à Gustav Meyer de sortir un lot d'armes de la FN pour, éventuellement, les échanger contre celles des tueurs. Que vous en étiez l'acheteur officiel et qu'elles étaient enterrées dans le jardin de Meyer. Elles y sont toujours ?

— Ah, bon, vous êtes au courant...

Le Libanais ne semblait pas vraiment enchanté. Malko insista :

— C'est vrai ou non ?

— C'est vrai.

— Qu'y a-t-il ?

— Quelques fusils d'assaut Fal et des pistolets. Avec un peu de munitions...

— Vous avez exactement où c'est ?

Le Libanais eut un sourire narquois.

— C'est moi qui ai aidé Meyer à les enterrer. Je pensais aller les récupérer un jour quand j'aurais un acheteur. Mais si vous en avez vraiment besoin...

Malko comprit instantanément les réticences du Libanais.

— Écoutez, Amin, fit-il, je vais vous les payer, ces armes. Et vous pourrez les revendre ensuite...

Le visage d'Amin Habbache s'éclaira.

— On achète une pelle et on y va, fit-il.

\*\*\*

La chaussée de Rosière était absolument déserte. Malko examina le cadenas qui fermait la grille de la maison des Meyer. D'un coup de marteau précis, Amin le fit sauter. La Mercedes était garée dans le champ voisin. Les deux hommes traversèrent le jardin en courant. La maison carrée avait ses volets clos. Dieu merci, il n'y avait pas de voisin ! Malko se sentit quand même plus tranquille quand ils furent hors de vue de la route. Amin Habbache lui désigna un carré d'herbe.

— C'est là !

Ils y allèrent et Amin prit la pelle et s'attaqua au gazon. Malko surveillait la chaussée de Rosière, embusqué au coin de la maison. Dix minutes plus tard, le fer de la pelle heurta un objet dur. Le Libanais termina à la main, extrayant un paquet oblong enveloppé dans du papier huilé, qu'il tendit à Malko. Continuant à creuser, il mit à jour deux autres paquets, beaucoup plus petits. Ensuite il reboucha le trou et, portant leur butin, les deux hommes regagnèrent la Mercedes. Ce n'est que beaucoup plus loin, sur un parking de l'autoroute Bruxelles-Mons, qu'ils ouvrirent les paquets. Le plus grand contenait trois Fal automatiques flambant neufs, un des petits six chargeurs de Fal et l'autre quatre pistolets Browning à 14 coups avec trois chargeurs chacun.

— On ne va pas aller loin avec ça, soupira Amin, habitué aux effarantes consommations de munitions de Beyrouth.

— Ce n'est pas pour faire la guerre, objecta Malko, seulement nous défendre, si c'est nécessaire.

Le Libanais caressait les armes du regard.

— Si j'avais su à qui les vendre, je les aurais déterrées depuis longtemps ! reconnut-il. Seulement, ici, je n'ai pas les filières qu'il faut. Pourtant, il y a des voyous qui donneraient cher pour un matériel pareil. Vous imaginez, pour un hold-up...

Il en salivait, le porc. Malko referma le coffre. Ils avaient largement de quoi dialoguer, maintenant. Il ne pouvait s'empêcher de penser à leurs adversaires. Ceux-ci n'imaginaient pas qu'ils arriveraient les mains vides.

\*\*\*

Les phares de la Mercedes éclairèrent le panneau annonçant « OHAIN ».

— Merde ! grommela Amin, on est paumés.

Ils tournaient en rond depuis une demi-heure, dans les chemins

creux du Brabant, sous un clair de lune radieux. Au loin, on distinguait la silhouette du Lion de Waterloo au sommet de sa mini-pyramide dominant la morne plaine où Napoléon s'était honteusement fait battre... Malko stoppa et revint en arrière à l'endroit où ils avaient aperçu un écriteau indiquant « Ferme de la Papelotte ».

Quand il l'eut retrouvé, il repartit beaucoup plus lentement pour ne pas rater l'embranchement. Amin se retourna, avec un regard ému pour les deux Fal enroulés dans une couverture. Lui et Malko avaient enfilé des gilets pare-balles en kevlar fournis par les « Marines » de l'ambassade, comme celui qui avait sauvé la vie de Malko. Les phares éclairèrent enfin un écriteau qu'ils n'avaient pas vu à leur précédent passage : *Poney-Club de la Ferme de la Papelotte*.

Le chemin montait sur la droite, en plein champ. Malko l'emprunta pour déboucher en face d'une grande ferme carrée, un « château » comme on disait en Belgique. À travers le large porche, on distinguait une cour pavée, des box d'écurie, mais rien n'indiquait une présence humaine. Pas la moindre voiture. Malko éteignit ses phares et descendit, prêtant l'oreille. Dans le lointain, on entendait le grondement de la circulation sur la route de Waterloo, mais aucun bruit ne filtrait du Poney-Club de la Papelotte. À tout hasard, il alla explorer un chemin creux qui se perdait dans les champs et se terminait en impasse. Puis il rejoignit Amin qui attendait près de la Mercedes, les Fal au creux du bras.

— Ils se sont foutus de nous, fit le Libanais. Il n'y a personne. Ou alors, ils ont voulu nous attirer, ici... J'espère que cette conne de Cristel n'ouvrira pas à n'importe qui...

L'angoisse étreignit Malko. L'absence de voitures était curieuse.

— Nous allons explorer les lieux rapidement, fit-il. Ensuite, nous retournons à Bruxelles, dare-dare.

À son tour, il prit son Fal et ils franchirent la voûte menant dans la grande cour pavée.

\*\*\*

De son pas souple de sportif, Robert Martens pénétra dans la pièce où se trouvait Mandala. La Zaïroise sentit aussitôt son ventre s'embraser. Le gendarme portait la tenue qu'elle trouvait la plus sexy à son goût. Une combinaison en lastex blanc, un peu comme un homme-grenouille, mais beaucoup plus fin, qui moulait ses attributs sexuels d'une façon particulièrement obscène, en augmentant encore le volume apparent. Elle sentit le miel se mettre à couler de son ventre et s'approcha de lui.

Il savait l'effet qu'il provoquait chez elle. Amoureusement, elle



descendit le zip jusqu'à la taille et commença à lui caresser la poitrine, collée à lui. Le souffle court, le géant se laissait faire. La Noire n'avait gardé que sa guêpière mauve et ses bas, comme il le lui avait demandé. Ils se trouvaient dans une chambre meublée de canapés profonds, donnant sur la cour du Poney-Club ; il s'y passait, certains samedis soir, de petites orgies où l'on offrait des petites filles aux poneys les mieux dressés, devant un parterre d'amateurs de distractions légèrement malsaines. C'était Philippe, le patron du *Jonathan* qui les recrutait. De préférence des Pakistanaïses, sans papiers. Une fillette avait même dû être enterrée derrière le club, en pleine campagne, éventrée par poney trop fougueux. Quand il n'y avait pas de poneys, il arrivait à Robert Martens de se dévouer au pied levé, la tête recouverte d'une cagoule. L'effet était presque aussi saisissant. Bien entendu, les propriétaires du Poney-Club ignoraient tout de ces activités. Seulement, le gardien était un ami proche de Martens. Un ancien gendarme révoqué pour une affaire de drogue.

Pour l'instant, la Zaïroise s'activait sur son amant, massant habilement l'énorme bosse de son entrejambes. C'était le moment le plus excitant de sentir grossir sous ses doigts ce paquet de chair brûlante. Mandala suivait avec délices les contours du sexe qui prenait des allures de matraque, attendant le dernier moment pour le libérer.

« King-Kong » guettait les bruits de l'extérieur. Son sexe, comprimé par le lastex, commençait à lui faire mal.

— Tu n'as pas fini ? demanda-t-il, de mauvaise humeur.

Elle avait poireauté deux heures, tandis que son amant s'affairait à de mystérieuses besognes. Philippe, arrivé avec lui, avait disparu aussitôt. Elle se demandait pourquoi ils étaient venus dans cet endroit perdu. Ils auraient été aussi bien à Bruxelles. Mais elle ne discutait jamais les ordres de « King-Kong ».

Ce dernier avait atteint son érection maxima. Avec délicatesse, Mandala extirpa le sexe gonflé de sève et le contempla, ravie. Lentement, elle masturbait « King-Kong ». Comme toujours quand il était excité, les yeux bleu pâle étaient presque blancs.

La porte s'ouvrit dans son dos et elle se retourna. C'était son copain, Philippe, le patron du *Jonathan*. Il échangea un simple regard avec Robert Martens et referma. La Zaïroise n'était pas troublée. Souvent, les deux hommes la prenaient ensemble ou à tour de rôle. Seul le troisième compère de la bande n'en avait jamais profité. Il n'aimait que les petites filles de treize ans au plus.

— Cristel est arrivée ? demanda-t-elle.

— Elle arrive, assura Robert Martens, et tu vas aller l'accueillir.

Il l'écarta de lui. Son sexe se dressait, immense, le long de son ventre, comme une colonne païenne se perdant dans le buisson blond.

Le « géant » saisit Mandala par les cheveux, les réunissant en une

natte improvisée, son sexe s'incrystant entre les fesses cambrées de la Zaïroise. Celle-ci se retourna et supplia, la voix rauque :

— Vas-y maintenant, avant qu'elle arrive !

Elle avait peur que son amant ne cède à l'envie de s'amuser d'abord avec sa copine. Elle en était malade d'avance.

— On y va ! fit Robert Martens.

De la main droite, il saisit sa monstrueuse colonne de chair et la pointa entre les fesses de la Zaïroise qui eut un bref sursaut.

— Qu'est-ce que tu fais...

Négligeant son ventre, « King-Kong » appuyait plus haut l'extrémité gonflée de son sexe et commençait à pousser impérieusement. Mandala, quand elle comprit ce qu'il voulait, en eut des sueurs froides.

— Attends ! supplia-t-elle, tu es trop gros ce soir !

— Mais non ! ricana-t-il. Tu vas aimer.

C'est lui qui aimait. Il avait des yeux de fou. Il donna un coup de reins puissant et la Zaïroise hurla de douleur. Elle tenta de lui échapper, mais il la maintenait par les cheveux.

Il la lâcha un court instant, pour ouvrir la porte donnant sur la cour, sans qu'elle comprenne pourquoi.

Puis, il la reprit aussitôt, maintenant son sexe enfoncé de quelques centimètres dans ses reins. Elle avait déjà l'impression d'être ouverte en deux. Brutalement, Robert Martens la poussa contre le mur, la tête toujours rejetée en arrière, le corps en arc de cercle. Mandala commençait à paniquer.

— Attends ! supplia-t-elle. Attends, tu vas me déchirer.

Pour toute réponse, il donna un coup de reins de toutes ses forces, enfonçant presque entièrement son membre énorme. La Zaïroise hurla, un cri de goret qu'on égorge, sans même voir le sourire sadique de son bourreau.

Ce dernier n'avait jamais été aussi excité.

Mandala avait l'impression que ses fesses explosaient sous l'impact, et se dit qu'elle allait être estropiée à vie. Les larmes dégoulaient sur son visage.

— Arrête ! Arrête ! cria-t-elle. Tu me fais trop mal.

Robert Martens lâcha ses cheveux et la saisit aux hanches, l'attirant jusqu'à ce que son ventre plat touche les fesses cambrées. Le géant la souleva du sol, uniquement suspendue à son sexe, et la planta devant la porte ouverte, son corps dissimulant en grande partie le sien.

En trois coups de reins, il déclencha son propre orgasme. Il n'avait jamais rien connu d'aussi fort. Il sentait le sperme jaillir au fond de la Noire par jets puissants et il en avait le tournis.

D'un brusque recul, il se retira, arrachant un hurlement à Mandala. Maintenant, venait le moment le plus amusant.

Malko vit une porte s'ouvrir au fond de la cour, sans que personne ne sorte, et les battements de son cœur s'accéléchèrent. Donc, il y avait bien quelqu'un dans la ferme de la Papelotte... Amin, le Fal braqué sur le rectangle lumineux, jeta :

— Ils nous attendent !

Le hurlement troua la nuit, leur glaçant le sang. Qui torturait-on ? Malko se bénit de ne pas avoir emmené Cristel. Les cris de douleur redoublaient – des cris de femme – et toujours cette porte ouverte sans personne devant. Amin lissa sa moustache.

— Ils veulent qu'on y aille, dit-il nerveusement.

Une fois de plus, Malko se dit qu'ils étaient incroyablement sûrs d'eux. Un hurlement encore plus affreux lui noua l'estomac. Il fallait prendre une décision.

\*\*\*

Robert Martens glissa à l'oreille de la Zaïroise :

— Ta copine est là, va au-devant d'elle !

— Comme ça ? protesta-t-elle, encore parcourue d'ondes de douleur.

Elle avait l'impression qu'elle ne pourrait pas marcher.

Son amant la poussa et elle avança d'une démarche mécanique, titubant sur ses escarpins. Dès qu'elle fut sortie, Robert Martens se pencha et saisit un fusil d'assaut, caché derrière la porte.

## CHAPITRE XIV

Mandala s'arrêta devant la porte, regardant la cour obscure, le ventre parcouru d'une atroce brûlure, avec l'impression que le membre gigantesque était encore en elle... Elle voulut reculer mais sentit la poigne de son amant la pousser vers l'avant et sa voix douce murmura de nouveau à son oreille :

— Ta copine est arrivée, va au-devant d'elle...

La Zaïroise cligna des yeux : elle ne voyait personne.

— Tu es sûr ?

— Oui, fit-il. Vas-y.

Il la poussait au creux des reins. Elle eut un sursaut, essayant de lui échapper.

— Mais je vais avoir froid ! Je ne la vois pas.

— Elle est de l'autre côté du porche, affirma Martens. Va.

Son ascendant était tel que Mandala avança sur les pavés de la cour, maladroitement sur ses escarpins, marchant difficilement sur les pierres disjointes. Robert Martens attendit qu'elle eût franchi quelques mètres, le Fal armé, calé négligemment dans le creux de son coude, il se tenait dans l'ombre, invisible de la cour. La Zaïroise avançait comme un automate vers le porche. Le gendarme eut un sourire amusé.

Tout se passait comme prévu. Il se retourna vers son complice et cria :

— Tu es prêt ?

— C'est OK, répondit la voix de Philippe Orstall.

\*\*\*

Malko vit surgir Mandala Cabindo du bâtiment, sans comprendre ce qui se passait, ignorant même si c'est elle qui avait hurlé. Il la suivit des yeux tandis qu'elle progressait dans sa direction. Amin s'était embusqué à côté de lui dans l'ombre du porche, le doigt sur la détente. Surveillant le rectangle éclairé de la porte d'où était sortie la Zaïroise. Mais personne n'apparaissait.

— On y va ? demanda-t-il.

Malko n'eut pas le temps de répondre. Une silhouette gigantesque venait de se découper brusquement dans l'encadrement de la porte. Des flammes courtes accompagnèrent les détonations de l'arme

automatique. La Zaïroise tituba, leva les bras, fit un pas en avant, puis s'effondra sur les pavés avant que l'écho des coups de feu ne se soit éteint. Malko n'avait même pas pu tirer ! Elle se trouvait entre lui et le tueur.

— Le salaud !

Il fit un pas en avant, le long du porche, et aussitôt les balles giclèrent autour de lui, faisant surgir des étincelles des pavés. L'autre vidait tranquillement son chargeur et il dut attendre.

Le silence retomba brutalement et Malko se rua en avant. Derrière lui, Amin Habbache se mit à lâcher de petites rafales, encadrant la porte où il n'y avait plus personne... Malko aperçut au passage le corps déchiqueté de la Zaïroise avec des trous gros comme des assiettes dans la poitrine. Un de ses seins pendait, arraché par un projectile, au milieu des lambeaux de la guêpière mauve. Une boucherie. Il atteignit la porte et se rua dans la pièce, le Fal prêt à tirer.

Personne.

Il traversa un couloir, toujours sans voir personne, déboucha dans une seconde cour, entendit un vague bruit de moteur qui s'éloignait. Scrutant l'obscurité, il devina un sentier qui filait derrière la ferme de la Papelette à travers champs, rejoignant vraisemblablement une route principale, vers Waterloo... Les tueurs avaient préparé leur mise en scène. En apparence, le Poney-Club ne comportait qu'un seul accès. Il ressortit et se heurta à Amin qui arrivait. Le Libanais était nerveux.

— Il vaudrait mieux se tirer, conseilla-t-il. Tout ça a fait beaucoup de bruit...

Malko se retourna vers le cadavre de Mandala. Les tueurs avaient franchi un degré de plus dans l'horreur. L'horrible exécution avait un but unique : se moquer de lui. Lui montrer qu'ils avaient découvert son lien avec la Zaïroise et l'abattre sous son nez. Il fallait vraiment qu'ils soient sûrs d'eux ! Et Robert Martens, « King-Kong », n'avait pas hésité à se montrer. Sachant qu'une silhouette aperçue à trente mètres dans la pénombre n'avait pas valeur de preuve aux Assises...

Amer, Malko regagna la Mercedes, après un dernier regard au corps de la Zaïroise. Tandis qu'ils cahotaient sur les pavés de la chaussée de Waterloo, il se dit que cette fois, il ne voyait plus aucune possibilité de continuer son enquête. Certes, il avait identifié un des tueurs et, probablement, un second, le patron du *Jonathan*, mais il ne possédait ni preuve, ni mobile réel.

Il fit un écart : deux combis de la gendarmerie fondaient à tombeau ouvert sur la route étroite, sirène hurlante. Quelqu'un avait entendu les rafales de fusil d'assaut. Les tueurs devaient déjà être à Bruxelles...

Amin se tourna vers lui et demanda :

— Ça vous ennuie que je garde le matériel ?

— Si vous voulez, fit Malko.

Au point où il en était... George Hammond risquait, lui, de ne jamais récupérer ses armes. Depuis le meurtre des deux gendarmes, l'affaire prenait une dimension encore plus catastrophique.

\*\*\*

Le *Soir* avait fait ses huit colonnes de manchette sur le crime de la ferme de la Papelette. Avec une photo du cadavre de la Zaïroise dissimulé sous une couverture... La Dernière Heure y consacrait aussi un long article. George Hammond, l'air sombre, tirait sur son cigare sans dire un mot, perdu dans d'amères réflexions.

— J'ai eu le premier rapport d'autopsie, fit-il enfin. La fille a été sauvagement violée d'une façon anormale juste avant d'être tuée. Cela me rappelle les deux premiers meurtres. C'était le même cas pour la femme : Alice Dworp.

— Vous avez suggéré aux policiers de comparer les traces de sperme ? demanda Malko. Avec les empreintes génétiques on pourrait identifier l'assassin.

— Ils vont sûrement le faire, mais cela ne nous avancera guère. On retombe toujours sur le « géant ». Que vous êtes le seul à avoir vu.

Malko fit glisser un morceau de sucre dans son café.

— Cela dépend. Si on arrivait ensuite à obtenir officiellement du sperme de Robert Martens, on pourrait le confondre. Grâce justement aux empreintes génétiques.

L'Américain le fixa, perplexe.

— Comment voulez-vous faire ?

— Comment fait-on pour faire cracher du sperme à un homme ? Cela ne doit pas être impossible. Ce Martens semble avoir de gros besoins sexuels, nous savons où il travaille et où il habite. Il suffit de récupérer ensuite le « récipient », c'est-à-dire la fille.

L'Américain secoua la tête, nettement réticent.

— Il faudrait la collaboration de la police belge. Supposons qu'ils acceptent ; votre truc fonctionne. Ils l'arrêtent. Et ensuite, ils trouvent nos armes et nous sommes dans la merde. C'est l'histoire de Gribouille. Nous devons régler le problème nous-mêmes, ou pas du tout. Vous avez fait de votre mieux. Ces types sont des fous furieux. Je suis très inquiet pour cette Cristel Tilmant. Ils savent maintenant qu'elle vous connaît, s'il leur prend la fantaisie de la liquider...

— Je vais essayer de trouver une nouvelle piste, dit Malko. Mais il faut identifier « Fox », sinon nous n'aurons jamais la clef de l'énigme. Je reviens vous voir en fin de journée.

Le chef de station de la CIA lui serra longuement la main. Visiblement sceptique sur ses chances de succès. Malko se retrouva boulevard du Régent.

Comment remonter la piste de « Fox » ? Ou comment amener le gendarme à commettre une faute ? Les deux hommes avaient fatalement des contacts. Mais comment les piéger ?

\*\*\*

Robert Martens faisait son jogging, l'âme en paix, dans les rues calmes de Heysel. Il passa près d'une épicerie tenue par une fille jeune et aguichante et lui sourit. Elle suivit des yeux sa silhouette athlétique et quelque chose dans son attitude lui fit comprendre qu'un jour il lui suffirait d'entrer dans la boutique, de la pousser contre un mur et de la prendre. Grisante sensation de puissance. Comme celle de tuer.

Le gendarme avançait à longues foulées souples, repensant à la soirée de la veille. Tuer et violer c'était vraiment ses deux plus grandes joies. Avec, en prime, ce plaisir rare de défier l'univers, de se sentir plus fort que les autres... Il bénissait tous les jours le concours de circonstances qui lui avait permis d'assouvir ses instincts. D'abandonner la chasse aux sangliers, dans les Ardennes, pour cette chasse à l'homme. Il avait toujours adoré la chasse, mais n'y allait plus depuis qu'il pratiquait la traque des humains...

Tellement plus excitante !

Il ralentit. Pensant à la copine de Mandala. Pour clore le dossier, il devait l'avoir aussi et tuer l'homme qui s'était acharné sur lui. Même si on ne lui en donnait pas l'ordre.

Respirant profondément pour oxygéner ses poumons, il se mit à échafauder un plan audacieux qui permettrait une fois de plus de faire savoir à son adversaire qu'il en était l'auteur, sans prendre aucun risque... Quel pied !

Il s'était fixé jusqu'à la fin de l'année. Ensuite, il se débarrasserait de son matériel en prenant soin qu'on puisse le retrouver, brouillant les pistes une ultime fois. Bien sûr, ce serait dur de reprendre ensuite sa vie de fonctionnaire. Mais il garderait son petit jardin secret. Peu de gens avaient l'occasion dans leur existence de faire ce qu'il faisait impunément et ensuite d'avoir de l'avancement.

\*\*\*

La journée qui venait de s'écouler semblait avoir encore rapetissé George Hammond. L'Américain adressa à Malko un sourire sans joie.

— Vous aviez raison ! Le labo a trouvé une analogie totale entre les traces de sperme maculant le slip découvert à côté des deux instituteurs assassinés et celui prélevé sur la Zaïroise. C'est le même homme, qui a d'ailleurs des particularités et une infection mineure facile à repérer parce que relativement rare.

Malko était outré.

— Et vous pensez qu'avec cela, on ne peut pas coincer ce Robert Martens ? Il suffit de le faire éjaculer dans une bouteille et de comparer.

L'Américain secoua la tête.

— En théorie, oui. Mais la gendarmerie va se rebeller. Nous n'avons aucune preuve tangible et aucun fait concret. Et surtout, pas le moindre motif. Pourquoi un honorable gendarme se livrerait-il à ces horreurs ? Il est bien noté et considéré comme un des as de la BSR... De plus, si on le confondait, je vous l'ai dit, cela nous retomberait sur le nez...

— Donc, fit Malko, on passe tous ces morts aux pertes et profits, y compris cette malheureuse fille, et je repars faire la fête à Liezen.

George Hammond hésitait.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Parce que nos armes sont toujours dans la nature et que cela m'empêche de dormir... Mais je crois que nous nous sommes fourvoyés... Il fallait aller d'abord à la recherche de « Fox ».

— Nous y avons été, protesta Malko, mais il n'y a aucune piste.

Un ange passa. Malko réfléchissait. Une idée lui traversa l'esprit.

— Il y a quand même un fil conducteur entre tous ceux qui sont liés à cette affaire, remarqua-t-il.

— Lequel ?

George Hammond buvait ses paroles.

— Le tir. Philip Burton, Gustav Meyer, Walter Peeters assassiné à *l'Auberge des Templiers* faisaient tous partie du même club de « Practical shooting » à Etterbeek. Le club qui servait de couverture aux excités du WNP d'après ce que m'a dit votre ami journaliste, Éric Bontemps.

— C'est vrai, reconnut l'Américain. Mais nous savons déjà que tous ces gens-là se connaissaient.

— Attendez, fit Malko. Nous savons que le WNP avait été infiltré par un homme de la Sûreté d'État ?

— Oui, c'est exact.

— Je me demande si cet homme ne serait pas « Fox ».

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

Malko sourit, ses yeux dorés pétillaient. Il pensait avoir enfin trouvé le lien entre tous les éléments disparates de cette bizarre et sanglante affaire...

— Suivez-moi bien, fit-il. La Sûreté d'État possède une branche chargée de surveiller les activités politiques illégales ou dangereuses. Une espèce de CE<sup>(18)</sup>. C'est donc un membre de cette section qui a été chargé de surveiller le WNP...

— Très probablement, admit le chef de station.



— On peut supposer que cet agent a dû se faire passer pour un sympathisant...

— Oui et alors ?...

— S'il a bien joué, il a dû demeurer en bons termes avec ses complices, même après le démantèlement du WNP. Donc, s'il a eu besoin d'eux, — et, en particulier, de Martens — cela a été facile : il a juste réactivé ses contacts.

— Mais pourquoi les aurait-ils réactivés ? Le WNP n'existe plus. Et qui me dit que Martens faisait partie du WNP ?

— Il est possible que le même homme ait été chargé de surveiller les CCC, autre groupuscule activiste clandestin, même s'il était politiquement aux antipodes. Si c'est un spécialiste de l'infiltration...

« Là, évidemment, il manque une pièce essentielle du puzzle. Pourquoi, si c'est lui, aurait-il décidé d'éliminer ces activistes, au lieu de les déferer en justice ? En tout cas, il lui était facile de faire appel à ses anciens amis qui pensaient travailler avec un des leurs...

George Hammond se prit la tête à deux mains.

— Attendez ! Le boulot de ce type est un job d'infiltration et de surveillance, pas de massacre...

— Je sais, reconnu Malko, c'est là que le bât blesse. Il y a quelque chose d'incompréhensible... Et seul « Fox » peut répondre. Si nous l'identifions... Pouvez-vous vous procurer l'organigramme de la Sûreté de l'État ? Il est forcément membre du Contre-Espionnage. Nous pourrions procéder par élimination...

L'Américain était plongé dans un abîme de perplexité.

— Il y a probablement du vrai dans ce que vous dites, admit-il, mais dans ce cas, il faut admettre que ce « Fox » travaille en se cachant de sa propre hiérarchie. Je connais le patron des Services belges Albert Raes. Ce n'est pas un fou furieux. Il n'a pas pu ordonner une série de meurtres.

— Je ne dis pas que j'ai tout résolu, fit Malko. Mais je suis certain d'être sur la bonne voie.

— Je peux obtenir quelques noms de gens du CE, j'ignore si nous les connaissons tous, dit l'Américain, mais cela s'arrêtera là. Même avec sa description physique, ce n'est pas suffisant. Ils ne me donneront sûrement pas de photos...

— Il faut retrouver quelqu'un qui ait plongé dans le WNP, répliqua Malko. Et qui parle. D'abord être certain que Robert Martens faisait bien partie de cette mouvance.

— Dans ce cas, c'est au club de « Practical shooting » d'Etterbeek qu'il faut aller, dit l'Américain. C'est là que tout s'est noué.

C'était le club où pratiquait Amin Habbache...

— Je me donne encore huit jours, dit-il. Je veux coincer Robert Martens et savoir pourquoi « Fox » a lâché ses tueurs sur ces

malheureux. Il y a forcément une raison.

— Si vous pouviez simplement récupérer nos armes, soupira l'Américain. Le reste, je m'en fous. Ces types peuvent bien mettre la Belgique à feu et à sang, ce n'est pas mon problème.

\*\*\*

Cristel Tilmant avait les yeux rougis par les larmes et le visage dévasté. Elle jeta un regard égaré à Malko et balbutia :

— C'est horrible ce qui est arrivé à Mandala. Si j'avais été là, ils m'auraient tuée aussi.

Malko entra. Amin nettoyait son Sieg, allongé sur un divan. Il adressa un geste amical et ironique à Malko.

— Alors quand est-ce qu'on cesse de jouer aux pigeons d'argile ?

— Bientôt, peut-être, répliqua Malko. Vous allez m'aider. J'ai besoin d'avoir accès aux archives de votre club de tir, à Etterbeek.

Le Libanais tirailla sa fine moustache avec étonnement.

— Aux archives ?... Il ne doit pas y en avoir beaucoup. Le club n'est pas très ancien.

— Je voudrais seulement connaître les membres qui le fréquentaient il y a un an ou deux, précisa Malko.

Amin réfléchit un moment.

— Chaque année il y a un concours de tir. Tous les membres du club s'y inscrivent.

— Ce serait parfait, dit Malko. J'aimerais retrouver la liste des participants au cours des trois dernières années.

— On va y aller dans ce cas, remarqua le Libanais. Ça tombe bien, j'ai une leçon !

— Eh bien, allons-y, fit fermement Malko. Et que Cristel n'ouvre à personne en notre absence.

Le modus operandi des tueurs laissait tout craindre. Cristel suggéra :

— Je vais peut-être aller passer quelques jours chez mes parents à Brasschaat.

\*\*\*

L'écho des coups de feu tirés le long du talus de la voie du chemin de fer parvenait très assourdi dans le bar du « Practical shooting club » d'Etterbeek. Amin Habbache ressortit du bureau de la direction, une liasse de papiers à la main. Il les déposa devant Malko.

— Voilà. Les trois dernières années du concours de tir, et les vingt-cinq premiers. En 85, c'était du temps du WNP. Je ne les connais pas tous.

Malko parcourut la liste du concours de 1985. Le premier nom qu'il vit était celui de Robert Martens ! Le gendarme avait obtenu la seconde place. Philippe Orstall la sixième... Il y avait encore, parmi d'autres noms inconnus, ceux de Philip Burton, Gustav Meyer, Walter Peeters. La boucle était bouclée.

— Je peux garder cette liste ? demanda-t-il.

— Oui, je me démerderai, fit le Libanais. Bon, il faut que je vous quitte. J'ai ma leçon de tir.

Malko appela du taxiphone le numéro du *Soir*.

— Monsieur Bontemps ?

— C'est lui-même, dit le journaliste.

— C'est Malko, je pourrais vous voir ?

— Tout de suite ?

— Oui.

— C'est que nous sommes en plein bouclage...

— C'est urgent...

Le journaliste hésita un peu avant de proposer :

— Venez à la *Danish Tavern*. Dans une demi-heure.

\*\*\*

Une lourde odeur de frites cuites à l'huile de vidange flottait dans le petit café bruyant. La patronne déposa devant Malko et le journaliste deux tartines recouvertes de steak haché et demanda :

— Et avec ça, deux « Trappistes » ?

Malko déplia la liste des lauréats du « Practical shooting club » et la mit sous le nez de son voisin.

— Je voudrais savoir qui sont les membres du WNP là-dedans...

— Je ne les connais pas tous, objecta le journaliste.

Néanmoins, il sortit son stylo et commença à cocher des noms. Exactement sept. Parmi eux : Philippe Orstall, Walter Peeters et Gustav Meyer.

— Et Robert Martens, il n'en faisait pas partie ?

— On l'a dit, mais il n'y a jamais eu de preuves.

Malko posa son index sur le quatrième, un certain Stromberk.

— Qui est celui-là ?

— Il s'est pendu. Dépressif.

— Et les autres ?

— Je ne les connais pas personnellement. Seulement leurs noms, à cause de l'enquête. Sauf un, Joseph van de Putte.

— Et ce Joseph van de Putte ? Vous le connaissez bien ?

— Et comment !

Le journaliste prit le temps d'engloutir la moitié de son steak américain. Ils commandèrent ensuite des cafés qu'on leur apporta avec

un énorme sucrier et Éric Bontemps continua :

— Il était preneur de son à la RTBF. Un drôle de type, plutôt mystique. Au départ, il était à gauche, dans des groupuscules trotskystes. Et puis il a connu le WNP et il est devenu fou. La discipline, les châtimements corporels, les marches d'entraînement, tout ça le grisait. Il vivait dans un autre monde. Quand le WNP a été dissous, on a retrouvé chez lui des tonnes de tracts et même des photos de Hitler. Mais pas d'armes. C'était plutôt un velléitaire. Il avait peur du sang et n'aurait pas fait de mal à une mouche...

— Mais il était en contact avec tous les membres du WNP ?

Le journaliste éclata de rire.

— Vous plaisantez ! Il ne vivait que pour ça. Il m'avait même montré sa carte. Blanche et dorée.

— Donc, si le WNP a été pénétré par un officier des Services belges, il l'a connu.

— Bien sûr.

— Je veux retrouver Joseph van de Putte, dit Malko. Le plus vite sera le mieux. Il est en danger de mort, s'il n'est déjà sous terre.

## CHAPITRE XV

Éric Bontemps regarda Malko, étonné.

— Pourquoi-serait-il mort ?

— Si le « Colonel », le fonctionnaire du CE qui avait pénétré le WNP, et « Fox » ne sont qu'une seule et même personne, celui-ci doit vouloir supprimer les témoins susceptibles de l'identifier.

— Vous avez peut-être raison, admit le journaliste. Pour se dédouaner vis-à-vis des membres du WNP, « le Colonel » a toujours maintenu qu'il était un authentique sympathisant, et qu'il s'était servi de son affectation pour rendre des services au WNP.

— Vous l'avez rencontré ?

— Jamais, fit le journaliste en riant. Mais Joseph van de Putte le connaissait bien : c'était un de ses instructeurs de tir, avec le vieux Walter Peeters.

— Où est van de Putte maintenant ?

Éric Bontemps eut un geste vague.

— Je n'en sais rien. Il a été viré de la RTBF à la suite de cette histoire, il a fait des petits boulots, puis a disparu. Je ne sais même pas s'il est encore à Bruxelles.

— Vous pourriez vous renseigner ?

Le journaliste consulta sa montre.

— Ouais, mais pas tout de suite. Je dois retourner au canard. Si vous voulez, on se retrouve à l'Archiduc dans une heure. C'est un bar assez sympa avenue Dansaint... Il y a plein de mecs de la RTBF.

\*\*\*

Une somptueuse Vietnamiennne, altière dans sa tunique boutonnée, se tenait très digne à côté d'un barbu qui partageait son temps entre lui malaxer la cuisse et avaler de grandes lampées de « Trappiste ». Éric Bontemps se laissa tomber à côté de Malko, l'air découragé.

— Ça va pas être facile ! J'ai donné cent coups de fil. Personne n'a vu van de Putte depuis six mois. Mais la Viet là-bas connaissait sa copine. On va lui demander.

Il fit un signe amical à la Vietnamiennne qui s'arracha à son barbu et les rejoignit.

Une poitrine aiguë tendait la soie de sa tunique et son regard direct

contrastait avec son maintien réservé.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? demanda-t-elle.

C'était étonnant d'entendre une Asiatique parler avec l'accent belge... Éric Bontemps lui adressa un sourire engageant.

— Tu connaissais la copine de Joseph van de Putte.

— Le mec de la RTBF ?

— Oui.

Elle arbora instantanément une expression méprisante.

— Lui, c'est un cloporte. Elle, une petite boulotte avec des boutons partout. Une naine à chier. Pourquoi ?

— Mon copain le cherche.

Elle pouffa.

— Il lui doit de l'argent ?...

— Non, pas vraiment. Mais tu peux en gagner si tu trouves l'adresse de Joseph.

— Quelle bonne blague !

— Cinq mille francs, précisa Malko, intervenant dans la conversation.

Il faut croire que l'expression de ses yeux dorés inspira confiance à la Vietnamiennne. Elle n'hésita qu'un quart de seconde avant de se lever pour gagner la cabine téléphonique au sous-sol. Vingt minutes s'écoulèrent. Malko commençait à désespérer quand elle réapparut avec un bout de papier qu'elle lui tendit.

— Tenez, dites pas que c'est moi.

Le journaliste regarda rapidement le nom et l'adresse : Grete Kapelle. 184, avenue du Forum.

— C'est dans le nord de la ville.

— Allons-y tout de suite.

La Vietnamiennne les suivit d'un long regard plein de regret : on ne lui avait jamais aussi bien payé un numéro de téléphone, et elle aurait bien vendu autre chose à Malko.

\*\*\*

C'était un grand immeuble, un clapier décati avec plein d'enfants qui jouaient en bas... Malko examina les boîtes aux lettres et trouva ce qu'il cherchait. Grete Kapelle – 9<sup>ème</sup> D. Il n'y avait pas d'interphone et ils prirent l'ascenseur jusqu'au neuvième... D'où on avait une vue imprenable sur le cimetière de Bloemen. Il appuya sur le bouton de la sonnette.

Une chose en survêtement grisâtre entrouvrit la porte : une jeune femme pleine de boutons, haute comme trois pommes, le souillon parfait.

— Qu'est-ce que vous voulez ? fit-elle avec un regard méfiant.

Pas vraiment amène.

— On cherche Joseph van de Putte, expliqua le journaliste.

Malko aperçut une télé et un matelas posés à même le sol. Cela puait la misère.

— Joseph ! explosa-t-elle. Je n'ai pas vu cet enfoiré depuis trois mois au moins ! Il est parti après avoir fourgué les meubles à un brocanteur. Il m'a même piqué mes chaussures, mes culottes, tout ! J'espère que vous le cherchez pour lui casser la gueule.

— Absolument, fit Malko. Où est-il ?

Elle se gratta furieusement l'entrejambes avant de répondre :

— À mon avis, chez sa mère, si elle n'est pas morte de chagrin... Elle habite un bled du Borinage, Colfontaine, un trou. Allez, salut !

Elle avait déjà claqué la porte.

Le journaliste fit la grimace.

— Vous voulez vraiment qu'on y aille ? C'est même pas sûr qu'il y soit.

— Oui, fit Malko.

\*\*\*

Colfontaine aurait pu servir de décor à un livre de Zola. Le Borinage tenait le record de Belgique du plus beau pourcentage de chômeurs qui survivaient tant bien que mal de rapines et d'aides sociales. Éric Bontemps et Malko entrèrent dans un bistrot où quelques désœuvrés transformaient allégrement leurs derniers sous en « Stellas ». Après en avoir commandé deux, Éric Bontemps s'approcha du patron.

— On cherche. Joseph van de...

L'autre ne lui laissa pas le temps de finir.

— Moi aussi, fit-il, sinistre. Et si je le trouve, il ne bouffera pas de frites pendant un moment. Il m'a fauché mon vélomoteur et le tiroir-caisse. Même sa mère n'en veut plus...

— Où habite-t-elle ?

— Dans la cabane au bout, à gauche. Faites gaffe, elle a des chiens et elle est aussi méchante qu'eux...

Ils redescendirent la rue principale bordée de masures décrépies, entourées de terrains vagues. Malko frappa à la porte de la dernière qui s'ouvrit sur une vieille femme en noir, gaie comme un terrier, l'œil injecté de sang. Un énorme molosse grondait derrière elle.

L'apparence citadine de ses deux visiteurs l'indisposa visiblement.

— Si c'est pour du pognon, fit-elle, c'est pas la peine, je vous lâche le clébard.

— Nous cherchons votre fils, annonça Malko. Justement pour lui remettre une petite somme d'argent...

Des larmes surgirent instantanément dans les yeux de la vieille :

— De l'argent. Mais il est mort, mon fils... Ce pauvre Walter...

— Joseph, pas Walter, corrigea Malko.

La vieille se redressa, méfiante.

— Joseph ! Ce salopiau, ce malveillant ! Vous n'avez pas d'argent pour lui, non ! Il m'a tout volé. Il a piqué la montre de son père. Si vous lui devez quelque chose, c'est à moi que cela revient...

Elle tendait déjà avidement la main.

— Mais où est-il ?

Elle haussa les épaules.

— Comment voulez-vous que je le sache, les gendarmes sont toujours après lui. Quand c'est pas pour ses conneries politiques, c'est parce qu'il a volé quelque chose. Il finira mal, ce porc... Donnez-moi cet argent.

Malko tira cinq billets de mille francs, les gardant soigneusement hors de portée des griffes de Mme van de Putte.

— Je veux bien vous donner cet argent, mais j'ai absolument besoin de savoir où il habite...

— Il habite pas, fit-elle. Il est clochard... Il a plus d'adresse. Il traîne dans Bruxelles.

— Où ?

Elle ne quittait plus les billets des yeux. Elle finit par dire :

— Je sais pas vraiment, il m'a juste laissé un numéro de téléphone.

— Vous me le donnez ?

— L'argent d'abord.

Longue hésitation. Malko continuait à agiter les billets. La tentation fut la plus forte : en grommelant la vieille se mit à fouiller dans la poche de son tablier d'où elle finit par extraire un bout de papier froissé. Elle lut à haute voix :

— Voilà, 322 37 65. Je sais pas ce que c'est. Je l'ai jamais appelé. C'est peut-être bien la prison...

Une mère aimante... Malko lui abandonna les billets et les deux hommes battirent en retraite. Cent mètres plus loin, il y avait une cabine. Malko composa le numéro et attendit, le cœur battant. Très vite, on décrocha et une voix mâle annonça :

— Allô, ici le *Kasai*.

— Je cherche Joseph, dit Malko. Joseph van de Putte.

Il y eut un court silence, puis la voix froide lança :

— Ben, c'est pas ici que vous le trouverez... Il me doit au moins mille francs. Il est pas près de venir, le gaillard. Allez, salut.

Il avait déjà raccroché. Malko se tourna vers son compagnon.

— C'est un bar ou un restaurant. Le *Kasai*, ça vous dit quelque chose ?

— Bien sûr, fit le journaliste. C'est un café à Schaarbeek où se retrouvent les anciens et les futurs mercenaires, plus les étrangers de



l'extrême-droite de passage à Bruxelles. Ça ne m'étonne pas que Joseph soit branché là-dedans.

— On y va, dit Malko.

\*\*\*

Un gros homme en maillot de corps, avec une moustache rousse, genre « armée des Indes », officiait derrière le comptoir du *Kasai*, assisté d'une pute fanée et décolorée en caraco violet. La Madelon du paumé. Peu de clients et le gros barman adressa un sourire forcé aux deux nouveaux venus.

— Une bière ?

— Deux Stella et une information, dit Malko. Nous cherchons van de Putte. Nous vous avons appelé.

Le gros homme versa ses bières machinalement avec un regard noir pour Malko. Derrière lui, il y avait des photos jaunies de soldats en chapeau de brousse sur fond de savane africaine.

— Je vous ai déjà dit qu'il met plus les pieds ici. C'est pas un mauvais gars, mais il est à côté de ses pompes ; il a essayé de s'engager pour les Comores, mais Bob<sup>(19)</sup> n'en a pas voulu. Pourtant, il tire pas mal...

— Il demeure bien quelque part, insista Malko, faisant crisser un billet de mille francs.

L'autre ne le regarda même pas.

— Je crois qu'il squatte à droite à gauche, et qu'il va chez sa mère, fit le barman. Un jour, je vais bien le revoir, si vous voulez lui laisser un message...

Un peu trop hasardeux. Malko trempa les lèvres dans sa bière pour se donner le temps de réfléchir. Soudain un moustachu maigre à l'air volontairement féroce, qui avait entendu leur conversation, lui dit d'une voix traînante :

— Moi, je sais où il est souvent, van de Putte.

Malko l'aurait embrassé en dépit de son apparence plutôt répugnante.

— Où ?

Le moustachu tendit la main vers les mille francs.

— J'ai plus beaucoup de mémoire...

Il la retrouva dès que le billet eut atteint le fond de sa poche.

— Faudra vous lever tôt, annonça-t-il. Mais généralement, il est à la Foire aux puces, place du Jeu de Balle, dans le quartier des Marolles, vers les sept heures. Il vend des souvenirs de guerre, des trucs comme ça. Mais lui dites pas que c'est moi qui vous ai rencardé.

Malko aurait été bien en mal, ne connaissant strictement rien de son informateur. Mais une atmosphère volontairement mystérieuse régnait

au *Kasai*, en souvenir des complots passés. Du coup, le patron se pencha, méfiant.

— Vous êtes pas des flics, des fois ?

Éric Bontemps l'assura du contraire et il retrouva son sourire.

Il n'y avait plus qu'à attendre le lendemain. Malko se demanda si tous ces efforts allaient déboucher sur quelque chose. Un espoir fragile de retrouver le diabolique « Fox ».

\*\*\*

La place du Jeu de Balle, coincée entre une caserne de pompiers et l'église Notre-Dame Immaculée, n'était pas d'une gaieté folle. Malko gara sa voiture rue Blaes, tout près de la place. Pas rasé, Éric Bontemps avait l'air particulièrement fripé.

— J'espère que je vais le reconnaître, soupira le journaliste. Je ne l'ai pas souvent vu...

Les trottoirs de la place disparaissaient sous les éventaires en plein vent du marché aux puces. Plutôt minables. Des brocanteurs, des clochards qui étalaient sur une toile à même le trottoir quelques vieux trucs qui auraient fait honte à un chiffonnier. Un barbu sale comme un pou offrait deux costumes pendus sur une ficelle, complètement en loques. Le journaliste s'arrêta tout à coup, examinant un homme vêtu d'une vieille parka et d'un jeans crasseux et troué, assis devant une bâche où s'alignaient quelques vieux poignards rouillés, des magazines de la dernière guerre, des cartouchières moisies et un calot de « feldgendarme ». Les cheveux noirs ramenés en arrière, le front haut, des yeux très enfoncés dans un visage émacié, une vraie tête de mort...

— Je crois que c'est lui, murmura Éric Bontemps.

Les voyant s'approcher de son étal, le brocanteur saisit un des poignards auquel il manquait un bout de manche et le leur proposa avec un sourire servile.

— Un vrai souvenir de guerre ! Il était à Stalingrad...

Un peu plus, il leur offrait le crâne de Hitler enfant. Pitoyable. Le regard fixe, il tendait son poignard comme un prêtre brandirait une croix pour exorciser Satan. Le journaliste le détrompa aussitôt.

— Joseph, tu te souviens de moi ?

Joseph van de Putte fronça les sourcils, déjà inquiet.

— Non, pourquoi ? Qui tu es ?

— Éric Bontemps, du *Soir* de Bruxelles.

Il fallut quelques instants au cerveau embrumé de l'épave pour réaliser, puis son visage s'éclaira.

— Ah, ça tombe bien, j'avais des tas de trucs à te dire ! Je voulais te téléphoner, tu sais, mais j'avais plus ton numéro.

Il regarda autour de lui et son œil s'humidifia apercevant l'enseigne

d'un apéro-café au coin de la rue Blaes et de la place.

— Si on allait se jeter une bière avec ton copain... Il fait froid et j'ai déjà presque tout vendu... Mais comment tu m'as retrouvé ?

— Au *Kasai*, il y avait un gars qui te connaissait.

Avant même d'avoir une réponse, il avait emballé son fond de commerce dans une vieille toile de camouflage et fonçait vers le bistrot.

— C'est effrayant, hein, lui glissa le journaliste. Je ne pensais pas qu'il était dans cet état. On se tire ?

— Non, fit Malko, buvons le calice jusqu'à la lie. Il a peut-être quelque chose à dire.

\*\*\*

À partir de la cinquième « Trappiste », Joseph van de Putte était devenu particulièrement prolix, racontant une fumeuse histoire de mercenaires où il s'était embarqué, combattant en Afrique contre un obscur tyran. Un mauvais pastiche de Tintin. Pure mythomanie.

Éric Bontemps profita d'une pause pour le lancer sur le bon sujet.

— Et tes copains du WNP, tu les as pas revus ?

Joseph van de Putte prit aussitôt un air mystérieux et se pencha à l'oreille du journaliste, ornant son lobe de mousse.

— Faut qu'on fasse gaffe. Les mecs de la Sûreté ne nous lâchent pas. Ils me suivent souvent. C'est pour ça que j'ai été obligé de changer tout le temps de domicile. Ils savent que je connais des trucs. On est encore puissants, tu sais. On a même des dépôts d'armes, ajouta-t-il à voix basse. On attend des ordres. Qui ne viendront pas d'ici, lâcha-t-il mystérieusement.

— Le « Colonel », tu l'as jamais revu ? demanda le journaliste.

Van de Putte regarda autour de lui, terrifié.

— Fais gaffe ! C'est un gros. Il m'a appelé une ou deux fois et je garde le contact.

C'était de toute évidence une pure invention. Éric Bontemps insista.

— Je crois qu'il t'aimait bien.

Joseph van de Putte se rengorgea.

— Et comment ! Il m'a appris des tas de trucs. On a même fait des opérations vachement spéciales.

— Tu sais ce qu'il est devenu ?

Van de Putte mit un doigt devant sa bouche :

— Il continue. Il lutte dans l'ombre. Contre le communisme et tous ses agents en Belgique.

— À quoi ressemblait-il physiquement ? demanda Malko.

Van de Putte demeura d'abord muet, inquiet par la précision de la question, puis balbutia :

— Oh, c'était un type formidable, grand, costaud, vachement

entraîné. Avec des yeux gris, un vrai regard de chef... Toujours calme. Un jour, je l'ai photographié.

Malko eut l'impression qu'on lui insufflait de l'oxygène pur dans les poumons. La traque de Joseph van de Putte risquait de réserver un jackpot de taille. Dissimulant son intérêt, il demanda :

— Ah bon, il s'est laissé faire ?

Joseph van de Putte prit l'air choqué et rusé à la fois.

— Vous pensez bien que non ! Je l'ai fait pendant une séance d'entraînement au tir dans les bois de la Houssière. J'avais demandé à un copain de prendre la photo, de loin, au télé.

Malko était sur des charbons ardents.

— Et cette photo, qu'est-ce qu'elle est devenue ?

L'ancien militant du WNP se pencha dans une haleine de bière et lâcha sur le ton de la confiance.

— Vous pensez bien qu'elle ne m'a jamais quitté !

Malko ne recula même pas devant l'haleine fétide, réprimant une forte envie de hurler de joie. D'un ton volontairement indifférent, il demanda :

— Vous l'avez ici ?

— Là ! fit van de Putte, frappant l'endroit de son cœur.

— On pourrait la voir ?

— Jamais !

Une mère à qui on veut arracher son enfant. Il oscillait légèrement, ce qui ôtait beaucoup de dignité à son refus. Le journaliste le prit doucement par le bras et enchaîna à voix basse, tandis qu'on servait à van de Putte une septième bière.

— Joseph, tu penses bien que je ne suis pas là par hasard. Mon ami est un sympathisant, venu d'Autriche. Tu ne vas pas te méfier de lui ?

Joseph van de Putte hésita, puis le ton amical et cette nouvelle « Trappiste » l'amollirent.

— Non, bien sûr, admit-il, mais faudra jamais dire au « Colonel » que j'ai sa photo. Il me punirait sévèrement. Et ça nuirait à mon avancement dans l'organisation.

On était reparti dans Tintin. Le silence s'établissait. Il hésitait encore. Le journaliste lança doucement à Malko :

— Personne ne saura jamais rien, n'est-ce pas ?

— Certainement, approuva Malko.

Van de Putte ouvrait déjà un vieux portefeuille crasseux. Il en sortit divers papiers dont une photo noir et blanc qu'il posa sur le comptoir. Malko se pencha dessus. Elle représentait deux hommes dont l'un était Joseph van de Putte en train de viser au pistolet à bras tendu. À son côté se trouvait un homme plutôt âgé, presque chauve, avec des lunettes fumées.

Ressemblant un peu au général polonais Jaruzelski.

Le héros de Joseph van de Putte... Ce dernier dit d'une voix vibrante d'admiration :

— Voilà le « Colonel » !

— Il a l'air bien, approuva gravement Éric Bontemps. Et toi, tu n'es pas mal non plus. Mais dis donc, ta photo a l'air en mauvais état, bientôt on verra plus rien, tu sais, ça s'efface.

— Ah bon, fit van de Putte affolé.

— Il y aurait un truc à faire, expliqua le journaliste. Je te l'emprunte et je fais un contretypage au journal... Comme ça, tu en as une toute neuve.

— Ah, ça, je ne peux pas, objecta van de Putte, c'est trop secret.

Le journaliste lui entoura l'épaule de son bras droit :

— Joseph, tu es un ami et mon ami te donne sa garantie. C'est un chef lui aussi dans son pays. Il sait que tu fais du bon travail...

Sournoisement, il avait posé la main sur la photo et l'attirait à lui.

Joseph van de Putte n'osa pas protester, l'œil rivé sur son trésor.

— Tu vas me la rendre quand ?

— Je te la ramène chez toi aujourd'hui. Où tu habites ?

— Je peux pas te dire. C'est secret.

Péremptoire. Éric Bontemps n'insista pas. La photo était déjà dans sa poche.

— Alors ici, demain matin ? À la même heure.

— OK, fit van de Putte, mais le « Colonel » ne saura jamais rien... Sinon, il faudrait que je fasse un rapport...

— T'en fais pas, assura le journaliste. On ne sera que trois au courant, mon copain toi et moi.

Malko n'en croyait pas ses oreilles : il s'était attendu à plus de résistance de la part de van de Putte. Ce dernier avala d'un coup sa bière et rangea son portefeuille, l'œil brillant.

— Allez les gars, faut que je vous quitte. J'ai une mission aujourd'hui. Un truc vachement secret sur des mecs qui s'attaquent à l'OTAN.

— Attendez, fit Malko. Je vais vous donner une avance sur votre prochaine mission.

Il sortit cinq billets de mille francs et les glissa dans la main de Joseph van de Putte. Ce dernier en avait les larmes aux yeux.

Il leur serra longuement la main et sortit du bistrot, voûté et pitoyable. Malko regarda la photo que lui tendait le journaliste. Il avait devant lui « Fox », le commanditaire des tueurs du Brabant... La photo correspondait exactement à la description de feu Philip Burton.

## CHAPITRE XVI

Les deux hommes s'éloignèrent dans la rue de Blaes. Le journaliste semblait sceptique sur l'importance de la photo.

— Qu'allez-vous faire maintenant ? demanda-t-il à Malko.

— Il faut que j'identifie formellement cet homme. C'est le premier pas pour savoir si le « Colonel » et « Fox » sont une seule et même personne. Pourriez-vous m'aider ?

Éric Bontemps, perplexe, passa mentalement en revue ses contacts. Ce n'est qu'en arrivant à la rue Haute qu'il laissa tomber :

— Peut-être. J'ai un copain gendarme qui s'est occupé du WNP, il travaille à la BSR de Nivelles. Il a encore un dossier et n'aime pas beaucoup les gens de la Sûreté d'État. Peut-être peut-il identifier cet homme. Mais ça ne va pas être facile de le faire parler. Il est prudent.

— Vous pouvez l'appeler ?

— Il ne dira rien au téléphone. Il faut y aller. Si ça marche, on peut se retrouver pour déjeuner.

— Alors, à une heure au *Métropole*...

Malko déposa son guide aux bureaux du *Soir*, rue Royale et fonça à l'ambassade US. Enfin, il avait de bonnes nouvelles ! Si le « Colonel » était « Fox », le lien entre le WNP et « Fox » était établi et toute son hypothèse prenait de la consistance.

George Hammond était toujours aussi morose. Malko lui expliqua sa traque et lui montra la photo confiée par Joseph van de Putte.

— Pourriez-vous savoir qui est cet homme ? Il appartient à la Sûreté d'État, section contre-espionnage. C'est peut-être « Fox ».

— Je vais me renseigner auprès de nos amis de l'OTAN, dit le chef de station de la CIA. En principe, ils connaissent tous les Belges des Services. Mais on ne peut pas demander à nos homologues. Ils nous enverront promener et il sera immédiatement prévenu.

— Faites votre possible.

Il eut du mal à tuer le temps jusqu'à l'heure du déjeuner. Si le journaliste revenait bredouille de Nivelles, une partie de son plan s'écroulait. Ses adversaires se doutaient-ils des efforts qu'il déployait pour les identifier ? Et « Fox » savait-il qu'il avait laissé une bombe à retardement derrière lui ?

Éric Bontemps débarqua au bar du *Métropole* avec un quart d'heure de retard. Quinze minutes de torture pour Malko.

— Le gendarme accepte de nous voir au motel *Toucan*, annonça-t-il.  
Dans trois quarts d'heure.

Malko l'aurait embrassé.

— Il ne risque pas d'aller tout raconter à son collègue Robert Martens ? s'inquiéta-t-il.

— Non, c'est un type honnête, assura le journaliste, plusieurs fois on lui a retiré certaines affaires trop sensibles, justement parce qu'il était incorruptible.

Une fois de plus, ils se retrouvèrent sur l'autoroute Bruxelles-Mons.

Le motel *Toucan*, à l'entrée de Nivelles, ressemblait à un jeu de construction hypermoderne, tranchant par ses masses grises avec les vieilles maisons de la ville.

Un immense parking, des chambres anonymes, des hommes d'affaires. Le journaliste s'adressa à la réception :

— Mr Vandamme ?

— Chambre 321, annonça le type après avoir consulté son tableau.

Ils montèrent, suivirent un couloir aux murs marron, sinistre, et frappèrent à la porte du 321. Un homme râblé, avec des yeux très bleus et de gros sourcils noirs sous un crâne chauve leur ouvrit. Son regard se vrilla immédiatement sur Malko. Il leur serra la main et les fit entrer, refermant soigneusement derrière lui. Il émanait de cet homme une impression de solidité et d'honnêteté, et il fut tout de suite sympathique à Malko.

— Vous êtes le seul à pouvoir m'aider, annonça ce dernier. S'il y a encore une chance d'arrêter ce massacre.

— Je suis d'accord, fit Vandamme calmement, mais rien ne doit sortir d'ici. Sinon, je risque ma carrière et peut-être plus.

— Bien sûr.

Malko prit dans sa poche la photo remise par Joseph van de Putte et la montra au gendarme :

— Connaissez-vous ces deux hommes ?

L'adjudant Vandamme examina attentivement le document puis le posa sur la table.

— Oui, dit-il. L'un est Joseph van de Putte, un membre du WNP assez illuminé, l'autre un agent de la Sûreté de l'État qui se faisait appeler le « Colonel ». Il effectuait une mission de pénétration de ce groupe d'extrême-droite pour le compte du gouvernement.

— Vous connaissez sa véritable identité ?

Le gendarme hésita un peu avant de répondre.

— Oui, j'étais chargé par la gendarmerie d'une mission similaire. Mes supérieurs m'ont demandé d'identifier le « Colonel ». J'y suis parvenu.

— Et ensuite ? demanda Malko. Que s'est-il passé ?

— Rien, fit le gendarme en souriant. Tous les rapports concernant

cette opération ont été classés « secret » et personne n'y a eu accès depuis. J'ai été déchargé de cette affaire.

Il semblait en ressentir une certaine amertume.

— Pourquoi, à votre avis ? demanda Malko.

Le gendarme échangea un bref regard avec Éric Bontemps avant de répondre d'une voix contenue :

— J'avais découvert des choses curieuses. D'abord que le « Colonel » s'était tellement pris au jeu qu'il fournissait des munitions et des armes au groupe qu'il avait infiltré. Ensuite qu'il les encourageait à des actions violentes...

— Que sont devenues ces armes ?

— Elles ont été récupérées par la police quand on a inquiété certains membres du WNP.

Un ange passa... Malko bouillait : ce qu'il découvrait était probablement le début de la tuerie. Tout prenait corps.

— Pouvez-vous me donner le nom du « Colonel » ?

Le gendarme n'hésita pas une seconde :

— Il s'agit d'un certain Hans Bever. Il a le rang de directeur-adjoint du contre-espionnage à la Sûreté d'État. Il y a fait toute sa carrière et ne rend compte qu'à son directeur général.

— C'est l'homme que vous reconnaissez sur cette photo ?

— Aucun doute.

Enfin des faits précis. Malko réfléchit rapidement. Le gendarme aux gros sourcils noirs fumait paisiblement, après avoir lâché sa bombe.

— Vous aviez découvert quelque chose sur ce Hans Bever ? Sur ses liens réels avec le WNP ? demanda-t-il.

L'adjudant Vandamme eut un sourire entendu.

— Bien sûr, mais je n'ai jamais obtenu aucune preuve. Bever était lié avec un certain Philippe Orstall, un ancien légionnaire, qui avait été chez nous à la gendarmerie. Il en avait été discrètement expulsé à la suite de différentes affaires. C'était ça ou la B.K.10<sup>(20)</sup>... Il avait rejoint ensuite le WNP. Lorsque le mouvement a été liquidé, il a été arrêté. Mais aussitôt couvert par Hans Bever qui a prétendu l'avoir recruté pour l'aider à noyauter le mouvement.

— Philippe Orstall, l'homme qui dirige le *Jonathan* ?

Le gendarme lui adressa un sourire complice.

— Je vois que vous avez de bonnes informations... Oui, c'est le même. Il s'en est bien tiré...

Tout cela était passionnant... Le lien entre les tueurs et le mystérieux « Fox » était enfin établi.

— Avez-vous entendu parler d'un certain « Fox » ? demanda-t-il.

Le gendarme secoua la tête.

— Jamais. Qui est-ce ?

Malko ne pouvait plus faire autrement que lui exposer toute sa



théorie. Et tant pis pour le cloisonnement. Vandamme l'écouta sans l'interrompre et lança ensuite :

— Ce que vous me dites ne m'étonne pas. Moi aussi, j'ai suivi ces affaires de meurtres. Nous avons des fiches sur tous les gens des CCC. Or, ceux qui ont été assassinés n'étaient que de tout petits poissons.

— Alors pourquoi ces meurtres ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, avoua le gendarme. Mais en ce qui concerne Hans Bever, je suis persuadé qu'il avait l'intention de faire du WNP une sorte de « Service action » destiné à pallier les carences de la police locale. Et même à se livrer à des actions illégales. Nous avons intercepté des communications téléphoniques : il avait sincèrement peur que les installations de l'OTAN ne soient pas assez protégées, il avait des listes de « suspects », des militaires ou des civils en contact avec des gens de l'Est. Il avait recensé tous les membres du KGB et du GRU présents en Belgique... Je n'ai jamais pu vérifier si c'était exact.

— Avez-vous son adresse ?

— Bien sûr. Il est marié, a deux enfants, mène une vie très austère. C'est un homme de devoir.

— Pensez-vous qu'il voit toujours Philippe Orstall ?

— C'est possible.

Il consulta sa montre avec une certaine nervosité.

— Avez-vous d'autres questions à me poser ?

— Pas pour l'instant. Donnez-moi les adresses et tout ce que vous savez de lui.

Le gendarme se mit à écrire et lui tendit ensuite un papier.

— Voilà. Faites-en bon usage. Je ne vous ai jamais rencontré ni parlé, souvenez-vous-en. Attention : Hans Bever est un homme très dangereux. Il fait pratiquement ce qu'il veut.

Il serra la main de Malko et d'Éric Bontemps avant de refermer la porte. Le journaliste du *Soir* semblait mal à l'aise.

— Vous avez mis le doigt dans un sacré truc, remarqua-t-il. Qu'allez-vous faire maintenant ?

C'est justement ce à quoi Malko réfléchissait... Les informations du gendarme étaient précieuses mais il fallait quelque chose de plus. Faire peur à « Fox ». Et s'assurer qu'il était bien le « Colonel ». Évidemment, il y avait le lien avec Philippe Orstall, mais rien ne disait que les deux hommes se voyaient régulièrement. Cela pouvait prendre des semaines. Malko regarda le papier où était noté le numéro de téléphone du « Colonel ». Il lui venait une idée.

\*\*\*

— Monsieur Hans Bever ?

À l'autre bout du fil, il y eut un silence qui sembla interminable à

Malko, puis une voix basse et bien contrôlée demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Je vous appelle de la part de Joseph van de Putte. Il a quelque chose d'important à vous dire, fit Malko. Il sera ce soir à partir de sept heures au *Kasai*.

Il raccrocha aussitôt et sortit de la cabine téléphonique située en bas du square de Meeus. À travers les frondaisons des arbres, il apercevait les baies vitrées à l'étrange couleur orange du siège des Services secrets belges. Quelque part, dans un de ces bureaux, Hans Bever, le « Colonel » venait de répondre à sa communication.

Il regagna le café où l'attendait Amin Habbache, toujours en possession de son énorme moto.

— Alors ? demanda le Libanais, vous l'avez eu ?

— Oui, dit Malko. Il n'y a plus qu'à attendre.

Ils sortirent du café, Malko avait garé sa Mercedes en bas du square de Meeus, et apercevait le building sur pilotis à travers les arbres.

Depuis la veille, ils avaient suivi Hans Bever. Le Belge conduisait une Audi 200 noire avec des vitres teintées et demeurait à Uccle, dans une petite maison au fond d'une rue calme. Il était tel qu'on le voyait sur la photo, les yeux dissimulés derrière des verres fumés. Il n'avait pas de chauffeur. Malko essaya de deviner ses intentions. Le coup de fil allait grandement le perturber. Il signifiait que des gens avaient percé un de ses pseudos. Il était donc impensable qu'il ne réagisse pas. Mais comment ?

Hors de question qu'il appelle de son bureau. Ou il se rendait lui-même au rendez-vous. Ou il allait sous-traiter... Il n'y avait qu'une sortie à l'immeuble du square de Meeus. Malko la tenait sous ses jumelles. Grâce à la moto d'Amin, il était certain de pouvoir suivre n'importe quel véhicule. Ils reprirent leur surveillance. Cinq heures et quart, cela ne devrait pas tarder.

\*\*\*

— Le voilà.

L'Audi noire venait d'émerger du parking de l'immeuble aux baies orange. Elle tourna à gauche, contournant le square. Amin Habbache avait déjà enfourché sa Yamaha. Son casque intégral le protégeait des regards. Malko suivait, dans la Mercedes, relié au Libanais par un Motorola. L'Audi s'arrêta deux cents mètres plus loin. En face d'une cabine téléphonique... Hans Bever descendit de voiture et pénétra dans la cabine.

Il y resta peu de temps, regagna son véhicule et s'éloigna. Il conduisait sans se presser, allant vers le sud de Bruxelles. Plusieurs fois, pourtant, il effectua une rupture de filature déjouée par la moto.

Malko recevait le compte rendu grâce à la radio.

— On dirait qu'il tourne en rond, annonça Amin.

Effectivement, l'Audi remonta la rue du Parnasse, petite voie proche du square de Meeus et stoppa devant un immeuble où une plaque annonçait : « studios intimes ». Hans Bever sortit de la voiture et s'y engouffra.

De toute évidence, une maison de rendez-vous : pas de concierge, des studios discrets. Trois minutes plus tard, Malko se garait en bas de la rue. Il n'attendit pas longtemps. Une Golf blanche s'arrêta un peu plus haut et il en descendit un homme à la carrure massive : Philippe Orstall.

L'ancien gendarme entra à son tour dans l'immeuble. Un point venait en tout cas d'être établi. Orstall et Bever étaient en contact étroit...

Leur rendez-vous dura dix minutes. C'est Orstall qui repartit le premier. Malko ne chercha même pas à le suivre et se tint à distance respectueuse de l'Audi talonnée par la moto.

Hans Bever les amena chez lui. Comme un bon citoyen, il rentrait à la maison après avoir acheté la dernière édition du *Soir*. Il mit sa voiture au garage. Pour lui, la journée était terminée.

— On décroche, fit Malko. La prochaine manche va se jouer au *Kasai*.

## CHAPITRE XVII

L'étroite rue où se trouvait le *Kasai* était un sens unique et il n'y avait pas la moindre place pour se garer. Malko avait dû laisser la Mercedes au diable mais Amin avait pu arrêter sa Yamaha à quelques mètres du café. Il était six heures et quart et ils observaient le *Kasai* depuis une trentaine de minutes.

Ce matin, ils avaient revu Joseph van de Putte au Marché aux puces et lui avaient rendu la photo.

Planté devant une vitrine, à une vingtaine de mètres du *Kasai*, Malko inspectait les clients qui entraient ou sortaient. Ni Hans Bever, ni Philippe Orstall ne s'étaient encore montrés. Tout à coup, Malko poussa une exclamation :

— *Himmel !* Regardez !

Une silhouette titubante s'avavançait dans la rue des Fromagers. Joseph van de Putte ! Qu'est-ce qu'il faisait là ? Il poussa la porte du *Kasai* et Malko pensa soudain aux cinq mille francs qu'il lui avait remis la veille. Joseph van de Putte venait payer ses dettes. Sans savoir qu'à cause du piège tendu par Malko à « Fox » il était en danger de mort.

Malko allait se précipiter à sa suite quand il s'immobilisa brutalement. Quelqu'un venait d'entrer au *Kasai* à la suite de Joseph van de Putte : Philippe Orstall !

Impossible pour Malko de s'y montrer.

— Allez-y, demanda-t-il à Amin et regardez ce qu'ils font.

Le Libanais passa son Herstal dans sa ceinture, rabattit sa veste pardessus et traversa la rue. « Fox » avait vite réagi. Le « Colonel », lui, pouvait simplement s'inquiéter qu'on ait percé son pseudo. Et envoyer son homme de confiance aux nouvelles.

Malko rongea son frein vingt minutes. Puis Philippe Orstall ressortit et s'éloigna. Quelques instants plus tard, Amin rejoignait Malko.

— Tout baigne ! annonça-t-il. Ils ont parlé pendant un bon moment. Ils ont l'air très copains. Ensuite le gros moustachu s'est tiré. L'autre est toujours accroché à son comptoir.

— Allons lui parler ! dit Malko.

Au moment où il s'apprêtait à traverser, il fut frôlé par une Golf foncée qui stoppa un peu plus loin, devant le *Kasai*. Un homme de très haute taille en jaillit, un fusil d'assaut à la main, et s'engouffra dans le café. En dépit de sa cagoule, Malko identifia Robert Martens.

Les premières détonations claquaient déjà quand Malko se mit à courir. Soudain, la porte arrière de la Golf se releva et il aperçut, droit en face de lui, un homme encagoulé, assis en sens inverse de la marche, un riot-gun au poing... Il n'eut que le temps de s'aplatir derrière un véhicule en stationnement. Le tueur ouvrait le feu, balayant la rue des Fromagers. Une femme tomba en hurlant sur le trottoir. Malko riposta avec son Herstal en direction de la Golf.

— Tirez, tirez, hurla Malko à Amin, accroupi de l'autre côté de la rue.

L'écho des détonations parvenaient toujours du café. Robert Martens en ressortit, marchant à reculons, tirant encore, l'arme à la hanche. Il sauta dans la Golf qui démarra aussitôt en trombe. Laissant plusieurs corps sur le trottoir.

Amin, avant que Malko ait pu l'en empêcher, sauta sur sa Yamaha.

Herstal au poing, Malko se rua dans le café, découvrant un spectacle de désolation : le gros barman moustachu du *Kasai* était effondré en travers de son bar, la moitié de la tête emportée. Sur le mur derrière lui, pendaient des lambeaux de photos déchiquetées par les projectiles. Des corps gisaient partout, morts ou blessés. Malko retrouva Joseph van de Putte, tassé contre le comptoir, la nuque en bouillie, inondé de sang. Il y avait au moins sept ou huit morts.

Malko ressortit, écoeuré. Maintenant, il avait la preuve sanglante que « Fox » et le « Colonel » ne faisaient qu'un... Il regagna la Mercedes. Rageant devant son impuissance. « Fox » avait agi lucidement et féroce. D'abord, en faisant parler le malheureux van de Putte et ensuite en l'éliminant. Au milieu d'inconnus innocents, afin de brouiller les pistes.

Amin surgit dans la chambre du *Métropole* vingt minutes plus tard. Livide.

— Je les ai perdus ! avoua-t-il. J'ai eu les jetons. Ces types sont des fous ! Ils n'ont pas hésité à me tirer dessus en pleine ville. Ils se sont arrêtés dans une rue déserte pour m'attendre. Avec mon Herstal, je ne faisais pas le poids.

Maintenant, au moins, les choses étaient claires. Van de Putte avait sûrement parlé. Donc « Fox » savait qu'on était sur ses traces et Malko devenait l'homme à abattre en toute priorité. Amèrement, il réalisa qu'il ne possédait encore aucune preuve tangible. À aucun moment « Fox » n'était intervenu directement. Il fallait donc trouver quelque chose pour le débusquer. Il avait une vague idée mais avec beaucoup de « si ».

\*\*\*

La manchette de la *Dernière Heure* annonçait sur huit colonnes :

*Massacre dans un café de Bruxelles. Neuf morts, dix-sept blessés.*  
George Hammond leva un regard accablé sur Malko, une cigarette éteinte à la main.

— Vous réalisez ! Si je dois expliquer que je suis responsable de ce truc à Langley... Et que cela a été perpétré avec des armes livrées à la Company ! À côté, l'Irangible fera figure d'aimable plaisanterie. Vous ne coïncerez jamais ce « Fox »... Il n'y a pas de preuve directe contre lui et il tire les ficelles avec un sang-froid et une férocité incroyables.

— Même si je laisse tomber, dit Malko, cela se terminera mal. Je suis certain que, par défi, ils abandonneront vos armes pour qu'on les identifie afin de brouiller les pistes. Et aussi pour se venger : ils savent que nous les traquons.

— Vous avez une solution ?

— Qu'avez-vous pu apprendre sur « Fox » ? demanda Malko, sans répondre directement.

— Rien de bien encourageant. Il est dans la « maison » depuis dix-huit ans. Responsable de la lutte contre tous les mouvements subversifs. Son chef ne tarit pas d'éloges sur lui... Il a été décoré par Jean Gol, l'ancien ministre de la Justice. Personne ne vous suivra quand vous l'accuserez d'être un fou furieux, sauf si vous le prenez la main dans le sac.

— Eh bien, c'est ce que je vais essayer de faire.

— Comment ?

— Je vous le dirai quand j'aurai réussi.

George Hammond le rejoignit dans le couloir, après lui avoir serré la main dans le bureau.

— Je tiens à vous prévenir, lança-t-il. Ces types ne reculent devant rien. Ils l'ont montré. Alors, je vais demander à Langley de démonter. Sinon, nous aurons simplement un mort de plus : vous.

— Et les armes ?

Le chef de station de la CIA eut un geste d'impuissance.

— Que voulez-vous ! Dans ce métier on a parfois des pépins. Je sauterai. Après tout, on ne me fusillera pas, nous ne sommes pas en Union Soviétique.

— Je vais quand même faire de mon mieux, promet Malko avant d'entrer dans l'ascenseur.

Son raisonnement était simple. L'attentat contre le *Kasai* avait eu lieu à la fin de la journée. Hans Bever était chez lui. Ce matin, Amin l'avait suivi en moto : il avait été directement à son bureau. Donc en ce moment, Hans Bever ne savait pas encore ce qu'avait dit Joseph van de Putte avant d'être exécuté. Il allait certainement avoir un « feed-back » de son homme de confiance, Philippe Orstall. Donc, rencontrer ce dernier ; il y avait de fortes chances que ce soit dans le même studio de la rue du Parnasse. Et le plus tôt possible. « Fox » devait avoir hâte de

savoir.

À partir de là, tous les espoirs étaient permis.

\*\*\*

Un Herstal passé dans sa ceinture, Malko attendait au bas de la rue du Parnasse, hors de vue de l'immeuble des « studios intimes ». C'est Amin qui assurait la filature de « Fox », grâce à la Yamaha. Hans Bever était sorti de son bureau à l'heure habituelle, au volant de son Audi, se dirigeant en apparence vers son domicile. La voix excitée du Libanais grésilla soudain dans le Motorola.

— Il remonte la rue du Parnasse et il se gare au même endroit... Il pénètre dans l'immeuble.

Malko sentit sa gorge se nouer. Il arrivait enfin à l'hallali. Dix minutes s'écoulèrent encore puis la voix suave du Libanais lui mit du baume au cœur.

— Voilà l'autre, Orstall, il remonte la rue à pied. Il entre à son tour.

— Ne bougez plus, recommanda Malko. Prévenez-moi dès qu'il ressort.

Le piège était amorcé. Donc, « Fox » ne se doutait pas qu'il était suivi ou n'avait pas le choix du rendez-vous.

Encore un quart d'heure d'attente tendue, puis la voix d'Amin.

— Ça y est, le gros vient de partir.

— J'arrive, fit Malko.

Il parcourut les cinquante mètres en un temps record, et rejoignit Amin.

— Il n'est toujours pas ressorti, affirma le Libanais.

— Restez là et couvrez-moi au cas où l'autre reviendrait.

Il entra dans l'immeuble et s'arrêta dans le couloir. Dans quel studio « Fox » rencontrait-il son complice ? Il y en avait une vingtaine. Une seule solution : l'attendre et le forcer à remonter. Un couple le croisa, sortant d'un des studios. L'homme détourna les yeux, mais la femme, une brune plantureuse, très probablement une pute, lui adressa un regard appuyé.

Quelqu'un descendait l'escalier. Il eut un choc en voyant les lunettes fumées, le crâne dégarni et la grande bouche mince. Il attendit, dissimulé derrière la cage de l'ascenseur, surgit derrière Hans Bever, enfonçant immédiatement le canon de son Herstal dans son cou.

— Retournons d'où vous venez, monsieur Bever, dit-il à voix basse. Sinon je vous tire une balle dans la tête.

L'agent des Services belges s'arrêta net. Sans même chercher à se retourner, il demanda :

— Qui êtes-vous ?

Il y avait un peu de tension dans sa voix, mais pas la moindre

panique. C'était un grand professionnel et la lutte allait être dure.

— Quelqu'un qui vous connaît très bien sous le nom du « Colonel » et aussi de « Fox », dit Malko.

— C'est vous qui m'avez téléphoné.

C'était une affirmation tranquille, pas une question. Malko le poussa vers l'escalier.

— Faites ce que je vous dis, monsieur Bever. Cela vaudra mieux.

Il sentait le Belge hésiter. S'il se débattait, s'il refusait de le suivre, c'était foutu. Il pouvait certes l'abattre, mais son problème ne serait pas résolu pour autant.

Mais, sans se presser, le Belge fit demi-tour et commença à remonter l'escalier, Malko sur ses talons, aussi paisible que s'il avait oublié quelque chose. Parvenu au premier, il ouvrit une porte avec une clef prise dans sa poche et ils pénétrèrent dans une pièce visiblement destinée aux étreintes rapides. Un lit bas bordé de glaces, un fauteuil, quelques gravures vaguement érotiques ; une porte entrouverte donnait sur une mini-salle de bains. Hans Bever s'assit sur le lit, croisa les jambes et alluma une cigarette avec des gestes calmes, sans s'occuper du pistolet braqué sur lui. Ce n'est qu'après avoir soufflé la fumée qu'il dit d'une voix neutre :

— Je crois savoir qui vous êtes. Je pensais bien vous rencontrer un jour ou l'autre.

Avec ses lunettes fumées et son front dégarni, il ressemblait vraiment au général Jaruzelski.

Malko s'installa dans l'unique fauteuil, face à la porte.

L'homme en face de lui était un vieux routier de la guerre de l'ombre et il ne fallait pas se fier à son apparent détachement. Ils étaient ennemis mortels et Bever saisirait la première occasion de le tuer.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda le Belge. Mes homologues – les gens pour qui vous travaillez – sont en excellents termes avec moi. Nous échangeons de nombreuses informations.

— Monsieur Bever, j'ai découvert toute votre manip. « Fox » et la liquidation de tous les témoins gênants. Vous avez fait tuer Philip Burton et Gustav Meyer parce qu'ils vous connaissaient et pouvaient révéler à qui ils avaient remis les armes destinées à la CIA. Ces armes que vous avez données à vos amis, Robert Martens et Philippe Orstall. Afin qu'ils liquident ceux que vous leur avez désignés.

— Toutes ces affirmations n'engagent que vous, fit poliment le Belge.

Visiblement, il pensait que Malko avait un magnétophone caché.

— Vous savez qu'elles sont exactes, martela Malko. Monsieur Bever, vous êtes responsable à ce jour de dix-neuf morts. Je ne parle même pas des blessés ni des deux tentatives que vos hommes ont fait pour m'abattre.



Hans Bever écrasa soudain sa cigarette dans un cendrier.

— Tout cela est de l'affabulation, dit-il d'une voix sèche. Je vous ai écouté, maintenant, j'aimerais que vous me laissiez repartir. La journée a été dure.

— À propos, dit Malko, que veniez-vous faire ici ?

Hans Bever ne répondit pas.

— Je vais vous le dire, enchaîna Malko. Vous avez reçu le rapport de votre ami Orstall sur le meurtre de Joseph van de Putte. Meurtre que vous avez camouflé en massacre au café *Kasai*... Bien sûr, vous avez liquidé ou fait liquider tous les témoins, mais moi, je suis vivant. Maintenant, si vous refusez de parler, le ministre de la Justice sera prévenu par le chef de station de la CIA à Bruxelles. On perquisitionnera chez Martens et Orstall et on trouvera forcément les armes qui ont servi au massacre. Vos complices avoueront et vous mettront dans le bain.

Une légère rougeur colorait maintenant les joues du Belge. Il frotta son menton d'un geste machinal et dit d'une voix égale :

— Mais dans ce cas, monsieur Linge, on apprendra que c'est la CIA qui a fourni les armes de ces tueries...

Il laissait tomber le masque et Malko en fut soulagé.

— C'est vrai, reconnut-il. Mais le chef de station préfère encore le scandale à la poursuite de ces horreurs...

Hans Bever écarta le mot d'un geste léger.

— Ces opérations sont terminées, fit-il. Vous pouvez le dire à vos amis.

Il parlait avec un calme parfait, sûr de son bon droit. Comme s'il s'agissait d'une banale discussion d'affaires. Malko ne s'était pas attendu à ce cynisme glacial. Hans Bever le sentit et eut un sourire froid, presque narquois.

— Monsieur Linge, dit-il, je sais qui vous êtes et je vous respecte. Nous avons souvent combattu le même adversaire. Je n'ai pas cherché à nuire aux intérêts de vos commanditaires, mais seulement à me protéger.

— Pourquoi avoir assassiné ces gauchistes ?

L'homme des Services Spéciaux belges eut un geste sec de la main.

— Ce n'est pas votre problème. Vous savez bien que dans nos métiers les choses ne sont pas toujours simples. Je crois que nous n'avons aucune raison de nous opposer. Vous avez réussi à m'identifier et c'est un excellent travail. Ceux qui ont disparu n'étaient que des cloportes sans importance.

Il se tut brusquement, comme s'il réfléchissait. Il releva la tête vers Malko pour dire :

— Je prends ma retraite dans quatre ans et je m'engage à ne plus vous causer de problèmes. Maintenant, je vais être obligé de vous

quitter.

Il se leva et fit un pas vers la porte. Malko ne bougea que le canon de son Herstal. Il avait le doigt sur la détente.

— Monsieur Bever, fit-il calmement. J'étais mandaté par mes « commanditaires » comme vous dites, pour une mission que je n'ai pu remplir...

— Vous avez fait de votre mieux, répliqua poliment le Belge.

— Merci, dit Malko, sans se départir de sa froideur. Mais il y a une chose que je vais faire séance tenante, sans mandat. C'est vous mettre deux balles dans la tête.

Lentement, Hans Bever ôta ses verres fumés et affronta le regard de Malko dont les yeux dorés étaient striés de filaments verts. Ceux de « Fox » étaient fixes, avec une expression étrange. Cet homme était prêt à tuer.

— Vous êtes un homme de grande qualité, fit-il, mais aussi un Don Quichotte. Vous pouvez certes me tuer, mais cela ne changera rien. Il ne faut pas chercher à refaire le monde dans nos métiers, monsieur Linge. Mais vous m'avez donné une idée. À vrai dire une idée qui m'avait déjà effleuré.

— Laquelle ?

Malko était de plus en plus sur ses gardes, cherchant quel piège l'autre allait lui tendre. Et en même temps, il sentait que sa menace, bien qu'il la prenne au sérieux, ne le terrifiait pas.

— Je voudrais que vous transmettiez une proposition à George Hammond. C'est un homme intelligent et je pense qu'il la comprendra. Si vous acceptez de collaborer avec moi, je vous permets de récupérer les armes qui inquiètent tellement vos commanditaires. Et, pour vous faire plaisir, je vous aide à éliminer des gens pour lesquels je n'ai pas une grande sympathie et qui ne me sont plus utiles.

Malko mit quelques secondes à réaliser le sens de sa proposition.

— Vous êtes fou ! protesta-t-il. Vous voulez que...

Hans Bever s'était levé, et avait remis ses lunettes.

— Transmettez mon offre, dit-il. Je vous donne rendez-vous ici demain à la même heure.

Sans se préoccuper de l'arme braquée sur lui, il gagna la porte et se retourna au moment de sortir.

— Je pense que c'est la meilleure solution pour tout le monde, monsieur Linge, dit-il de sa voix posée. À demain.

Malko n'appuya pas sur la détente du Herstal. Il entendit les pas s'éloigner, faisant craquer les marches de l'escalier. Fou de rage, il descendit à son tour. Quand il déboucha dehors, il vit Hans Bever qui partait d'un pas tranquille, sans se retourner.

— Il nous propose tout simplement d'assassiner ses complices et en échange de nous aider à récupérer les armes.

La voix de George Hammond vibra d'indignation. Le crayon avec lequel il jouait se cassa d'un coup sec. Il se calma en suçait un morceau de sucre.

— Il est coincé, fit Malko. Il sait maintenant que nous pouvons briser sa carrière.

Le chef de station de la CIA eut un hochement de tête admiratif.

— Vous avez fait un formidable travail. Jamais je n'aurais espéré que vous parviendriez au but. Ce Bever avait pourtant pris toutes ses précautions... Je peux vous dire que les différents services de police belges nagent complètement. Pour le *Kasai*, par exemple, la PJ pense à une affaire de racket.

Évidemment, un monstre comme Hans Bever échappait aux analyses.

— Pour en arriver là, fit Malko plutôt amer, ce n'était pas la peine.

George Hammond retira ses lunettes et le fixa. Sans les verres, ses yeux semblaient minuscules.

— Je sais ce que vous éprouvez, dit-il, mais nous ne sommes pas ici pour faire du sentiment. Je vais faire un compte rendu complet à Langley en exposant la proposition de Bever. Plus un commentaire personnel.

— Où vous préconiserez de l'accepter ?

L'Américain inclina la tête affirmativement.

— Exactement. Dans cette affaire, aucun citoyen américain n'a été tué, à l'exception de Philip Burton. Il n'appartenait pas vraiment à la Company et sa mort, bien que regrettable, n'est pas un *casus belli*. Par contre, la découverte de ces armes aurait des conséquences politiques incalculables. Ne jouons pas les redresseurs de torts...

Les morts du *Kasai* lui en sauraient sûrement gré. Hammond remit ses lunettes et dit d'une voix placide :

— J'aurai la réponse dès demain matin... Si vous répugnez à terminer cette affaire, je ne vous en voudrai pas et un autre agent scellera les accords.

En remplaçant la cire par du sang, pensa Malko.

\*\*\*

Robert Martens écoutait son vieux copain Orstall lui exposer la situation en jouant avec un poignard de chasse, étendu sur son lit.

— Je n'aime pas la dernière opération, dit-il. Trop de risques. Il ne faut jamais agir en pleine ville.

— On ne pouvait pas refuser, objecta Orstall.

Robert Martens le regarda froidement.

— Pourquoi ? Maintenant, il a plus besoin de nous que nous de lui.

— Tu sais que sans sa protection, nous aurons des problèmes.

— Quels problèmes ? On s'arrêtera, c'est tout. Mais on sera toujours prêts pour recommencer...

Orstall n'était pas convaincu. Martens déplia ses cent quatre-vingt-quatorze centimètres et dit :

— De toute façon, il y a encore un petit travail à terminer. Et celui-là, j'y tiens... Je veux liquider cet enculé d'agent de la CIA qui fouine partout. Ensuite, on se met au vert.

— Il se méfie...

— J'ai une petite idée, fit Robert Martens, expédiant le poignard dans le plancher où il se planta avec une vibration sourde.

## CHAPITRE XVIII

Amin Habbache enfourcha la Yamaha et appuya sur le démarreur tandis que Cristel s'installait sur le siège arrière. Il grimpa lentement la côte du Sablon, passant devant l'église Notre-Dame des Victoires pour retrouver la rue de la Régence. Le Libanais, fou de moto, profitait de son repos forcé pour s'offrir une balade dans la forêt de Soignes.

Il s'arrêta en haut de la côte pour laisser passer les voitures sur le boulevard avant de couper le flot de la circulation. Une Golf gris foncé, garée le long de l'église, démarra et arriva à sa hauteur. Il tourna la tête. Sa dernière vision du monde fut le canon d'un riot-gun braqué sur sa tête. L'homme qui tenait l'arme ne lui laissa aucune chance. À trente centimètres de distance, il appuya sur la détente. La déflagration assourdissante fut noyée dans le bruit du boulevard. Arrachée par la charge de chevrotines, la tête du Libanais se transforma en une boule de chair et d'os, tandis que le choc le décollait de son siège. Il tomba, entraînant la Yamaha, demeurant coincé sous la lourde moto. Cristel vola loin du tansad et roula à deux mètres sur la chaussée. Elle n'eut pas le temps de se relever. Un homme de haute taille en cagoule bondit de la Golf, ramassa la jeune femme et la jeta dans la voiture comme un paquet. Déjà le véhicule redémarrait. Le meurtre et le kidnapping n'avaient pas duré une minute. Les voitures commençaient à s'arrêter devant la moto et le cadavre encombrant la chaussée. Dans un grondement sourd de turbo, la Golf fila vers le sud dévalant la rue de la Régence. Quand la première voiture de police arriva sur les lieux, elle trouva le cadavre de Amin Habbache toujours coincé sous la Yamaha. Un automatique Herstal gisait près de lui, une balle dans le canon. Personne n'avait rien vu et aucun témoin ne pensa à signaler la présence d'une femme sur la moto.

\*\*\*

— Ils ont abattu Amin Habbache, annonça George Hammond. En pleine ville. Et probablement enlevé son amie Cristel Tilmant. Elle a disparu.

Malko était tordu de rage. Regrettant de ne pas avoir exécuté Hans Bever la veille. Une fois de plus « Fox » l'avait pris de vitesse...

Il lança au chef de station de la CIA :

— Vous voyez ce que valent les promesses de « Fox ».

— Je sais, reconnu l'Américain. Et pourtant, je viens de recevoir la réponse de Langley : ils sont d'accord pour le deal.

— Il n'y a plus de deal, fit Malko. C'est la guerre à mort. Et le prochain sur la liste, c'est moi.

— Nous ne pouvons pas laisser le massacre continuer...

— Attendez jusqu'à ce soir.

— Vous allez à ce rendez-vous avec « Fox » ?

— Oui.

— C'est de la folie... Ils vont vous attendre et vous massacrer.

— Peut-être pas, fit Malko. Un homme prévenu en vaut deux... J'ai le temps de m'équiper. Et cette fois, ce n'est pas « Fox » qui tirera le premier.

Il sortit du bureau du chef de station de la CIA, claquant presque la porte. L'Américain était dépassé, ne sachant plus ce qu'il voulait vraiment, partagé entre le désir de se sortir d'affaire et l'horreur que lui inspirait ces tueries. Malko regagna sa chambre du *Métropole* où il avait entreposé un Fal, des munitions et le gilet pare-balles en kevlar prêté par George Hammond. Il avait un peu l'impression d'être le dernier croisé. Certes, il n'éprouvait pas une sympathie délirante pour le jeune Libanais, mais c'était son allié. Et il y avait Cristel. Pourquoi les tueurs avaient-ils enlevé la jeune femme ? Il imaginait quel raffinement de tortures ils allaient lui faire subir. Il n'avait aucune idée de l'endroit où elle pouvait se trouver, si elle était encore vivante.

Mais il y avait le rendez-vous avec Hans Bever. Qui pourrait constituer une excellente monnaie d'échange...

\*\*\*

La rue du Parnasse était calme, de rares passants se hâtant sous une bise glaciale hors de saison. Malko attendait, au volant de la Mercedes, le Fal posé sur ses genoux, dissimulé par un trench-coat. Engoncé dans son gilet en kevlar. Son regard allait du rétroviseur à l'entrée de l'immeuble où il avait rendez-vous avec Hans Bever.

La rue étant en sens unique, même si les tueurs arrivaient en Golf, il aurait le temps de les allumer au fusil d'assaut...

Soudain, il aperçut un homme qui descendait la rue d'un pas calme. Hans Bever ! Jamais il n'aurait imaginé que l'homme des Services belges viendrait au rendez-vous après le meurtre d'Amin ! Quel piège cela dissimulait-il encore ? « Fox » pénétra dans l'immeuble, sans un regard autour de lui. Malko attendit dix bonnes minutes, puis traversa la rue, son arme enveloppée dans le trench-coat. Il monta l'étage à pas de loup. La porte du studio où il avait rendez-vous était ouverte. Il la poussa d'un coup de pied, l'arme à la hanche.

Hans Bever était là, assis sur le lit, fumant une cigarette. Il eut un pâle sourire et dit seulement :

— Bonjour. Vous êtes en retard.

— Ne jouez pas au plus fin, dit Malko. Si vos gens arrivent, vous mourrez le premier.

Il s'installa au fond de la pièce, face à la porte. Le Belge dans sa ligne de mire. À cette distance, les projectiles d'un Fal le transformeraient en charpie. Hans Bever le fixa calmement et dit de sa voix posée :

— Je sais ce qui est arrivé. C'est fâcheux et ils n'agissaient pas sur mes ordres.

De nouveau, cette impression irréaliste de discuter de choses sans importance.

— Où est Cristel Tilmant ? demanda sèchement Malko.

Hans Bever ôta ses lunettes fumées, se frotta les yeux comme s'ils étaient irrités et dit d'un ton plat :

— Je vous jure que je n'en ai pas la moindre idée...

\*\*\*

Robert Martens se débarrassa de sa cagoule en laine et essuya son visage couvert de sueur. Ses yeux se posèrent sur Cristel, allongée sur un lit de camp, menottée aux montants de fer, vêtue uniquement de sa minijupe, la poitrine nue. Son visage était marbré d'ecchymoses et de sang séché, à la suite de la chute en moto. La Golf avait effectué un long détour sur le Ring avant de venir se réfugier dans ce grand box à l'ouverture télécommandée, rue du Beau Site à Ixelles.

— Tu as vu comment on a crevé ce petit salaud ! fit le gendarme d'un ton presque joyeux.

Tranquillement, il se versa une rasade de Johnny Walker et la but d'un trait. Une des rares entorses à un régime très strict.

Cristel ne répondit pas. Depuis le moment où le géant avait ôté sa cagoule, elle se savait condamnée à mort. Un homme de sa trempe ne laissait pas de témoins. Elle se demandait simplement pourquoi il ne l'avait pas tuée tout de suite.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Robert Martens eut un bon sourire. Presque rassurant. Il ôta son gilet de corps puis son survêtement, apparaissant en slip. Ses attributs sexuels parurent monstrueux à Cristel qui pourtant en avait vu d'autres. Il s'approcha du lit et posa son énorme main sur un sein, le malaxant si fort qu'elle poussa un cri.

— On va joindre l'utile à l'agréable, fit Martens. D'abord, je vais te défoncer comme tu ne l'as jamais été. Ensuite, tu vas nous servir à baiser ce connard qui s'est mis en tête de me faire chier. Ensuite, ajouta-t-il, tu iras rejoindre ton copain bougnoule.

Tout en parlant, il jouait avec ses seins et elle vit son sexe qui commençait à grossir, tendant le tissu du slip. Tranquillement, il enjamba la jeune femme et s'installa à califourchon sur elle, son membre pleinement déployé reposant entre ses seins. De la main gauche, il lui redressa la tête en la tirant par les cheveux et lui en enfourna l'extrémité cramoisie dans la bouche.

Cristel s'étouffa, ses yeux se remplirent de larmes et elle chercha à lui échapper. Robert Martens lui tira la tête en avant avec encore plus de violence.

— Suce ou je te crève tout de suite ! gronda-t-il.

Elle s'efforça de faire de son mieux, étouffée par l'énorme pieu qu'il s'amusait à enfoncer le plus loin possible. Il lui lança son sperme au fond de la gorge avec un sourd grognement.

Ensuite il se rhabilla et, sans un regard pour elle, quitta la pièce par l'escalier en colimaçon débouchant dans le box où était cachée la Golf grise ainsi que les caisses d'armes et de munitions. Personne ne viendrait chercher Cristel ici. Il prit son attaché-case et sortit par la porte de l'immeuble pour aller récupérer sa voiture personnelle garée à cinq cents mètres. Il avait dans la tête un plan amusant pour liquider celui qui l'avait poursuivi avec tant d'acharnement. Ensuite, il pourrait continuer sa chasse humaine tranquillement. Même sans l'aval de son protecteur. C'était comme une drogue. Il y avait pris goût.

\*\*\*

Le doigt crispé sur la détente du Fal, Malko observait l'homme des Services Secrets belges, essayant de deviner quel piège il était en train de lui tendre. Hans Bever semblait toujours aussi calme, ignorant ostensiblement l'arme qui aurait pu le réduire en charpie. Malko, l'oreille aux aguets, se demandait d'où viendrait l'attaque. Il était impensable que le Belge collabore sincèrement avec lui. Ce dernier remit ses lunettes.

— J'ai beaucoup réfléchi depuis hier, fit-il pensivement. Je suis persuadé que la plupart de nos intérêts sont devenus communs.

— Que voulez-vous dire ? demanda Malko, plus que jamais sur ses gardes.

Les tendons de son index crispés sur la détente du fusil d'assaut commençaient à l'élancer.

— Je ne pensais jamais que mes... collaborateurs se livreraient sans mon ordre à une action comme celle d'aujourd'hui. Je crains de ne plus les tenir complètement. Ils ont perdu tout sens de la discipline. Ils avaient déjà commis une faute grave en abattant des gendarmes. Les facilités que je leur ai offertes ont dû les griser. Il est temps de les retirer du circuit. Avant qu'ils ne se retournent contre moi.



Il maniait la litote comme un jésuite.

— Je ne vous crois pas, fit brutalement Malko.

— Vous avez tort, répliqua Hans Beyer. Ces hommes ne rendront jamais l'arsenal que je leur ai procuré. Je suis le seul à connaître un certain nombre de choses qui pourraient leur valoir à chacun plusieurs condamnations à mort...

— Et à vous aussi, remarqua Malko.

Le Belge eut un sourire froid.

— Peut-être pas. Je suis couvert dans cette affaire par mes supérieurs. J'ai agi sur ordre...

— C'est impossible !

— Si, et puisque nous sommes désormais alliés, je vais vous expliquer ce qui s'est passé... Inutile de rappeler mes liens avec le WNP, vous les avez découverts. Il est exact que j'ai toujours été d'avis de s'appuyer sur les éléments sains de ce pays pour contrer la pénétration marxiste. Mes chefs ne m'ont pas suivi, mais j'avais néanmoins recruté des hommes de valeur.

— Des tueurs, corrigea Malko.

— Des gens convaincus, reprit le Belge sans se troubler. Qui dérapent aujourd'hui.

— Pourquoi avez-vous fait exécuter ces gauchistes ? demanda Malko. Je ne l'ai toujours pas compris.

Bever hésita un instant avant de répondre d'une voix égale :

— La vérité n'a plus d'importance, maintenant. Il s'agissait d'une mission ultra-secrète que m'avait confiée mon gouvernement : la création d'un groupuscule gauchiste.

— Pardon ? fit Malko qui craignait d'avoir mal entendu.

— Je dois vous expliquer la situation, continua Hans Bever. Nous avons essuyé des reproches de toutes parts en raison de la faiblesse de nos services de sécurité... À cause de l'OTAN, les Américains et les Allemands sont inquiets de la perméabilité de ce pays. Aussi, le responsable de mon service a décidé de faire la démonstration du contraire. C'est-à-dire de créer de toutes pièces un groupe gauchiste et ensuite de le démanteler officiellement, afin de prouver notre efficacité.

— Vous êtes sérieux ?

— Parfaitement. Nous ne sommes pas les seuls à le faire. Les Israéliens sont passés maîtres dans ce domaine. Vous savez bien que de nombreux groupes terroristes arabes sont complètement infiltrés par le Mossad... Et ils commettent quand même des attentats anti-israéliens. Chez nous, cela a commencé de la même façon. Autour de Pierre Carette, le leader des CCC, il y avait des gens très crédules que nous avons pu facilement manipuler.

— Ceux que vous avez fait assassiner ?

— Nous les avons seulement mis hors circuit, corrigea le Belge.

— Mais pourquoi ?

Hans Bever ne répondit pas immédiatement. Il semblait sincèrement perturbé. Il se décida enfin et fit à voix basse :

— Au début, tout a été très bien. Je me suis fait passer pour un agent des RAF et j'ai recruté des gauchistes de la mouvance « action directe ». Je leur ai donné des armes, de l'argent, des tracts et des instructions.

— Mais comment avez-vous pu vous introduire dans ce milieu ? demanda Malko incrédule. Ces gens-là ne sont pas fous.

— Bien sûr, reconnu son interlocuteur. Mais l'un d'entre eux, Guy Choquet, était mon neveu par alliance. Il m'a ouvert les portes... C'est le premier que j'ai dû éliminer.

— Pour quelle raison ?

— Le procès des CCC approchait. Fatalement, l'histoire allait sortir. Il fallait faire le ménage avant. Mes supérieurs se sont affolés et m'ont donné carte blanche. Pensant que j'allais négocier des départs à l'étranger ou des mesures similaires. Moi j'ai imaginé aussitôt une autre solution. Vivants, ces gens-là auraient toujours pu exercer un chantage. Il fallait protéger mon service. Mes anciens amis du WNP n'ont pas hésité à m'aider.

Malko était glacé d'horreur. Il avait déjà vu des manip vicieuses, mais, comme celle-là, rarement.

— Vous voulez dire que ces tueurs pensaient qu'il s'agissait de véritables militants gauchistes ?

— Bien sûr, fit calmement Hans Bever. Ce sont des activistes, pas des fous. Je leur ai expliqué que nous étions dépourvus de moyens pour détruire des éléments nuisibles. Quand je les formais pour le WNP, ils avaient appris à faire face à ce genre de situation. Ils n'ont pas hésité. D'autant que je leur ai fourni les armes et une certaine aide. Les codes de la gendarmerie, les procédures d'alerte... Ils ne risquaient pas grand-chose...

C'était encore plus monstrueux que Malko ne l'avait imaginé.

— Ils ont quand même fait preuve d'un sadisme rare, remarqua-t-il.

— C'est vrai, admit Hans Bever, et je les ai réprimandés. Ce n'était pas prévu. Robert Martens est un fou psychopate, je m'en suis rendu compte trop tard. Il terrifie les autres.

Malko n'en croyait pas ses oreilles.

— Mais enfin, fit-il, votre Service n'est pas dirigé par un fou ! Il n'a rien dit ?

Hans Bever eut une sorte de tic qui lui tira la bouche vers le bas.

— Bien sûr que si, admit-il. Je suis à la retraite d'office à la fin de l'année. J'ai été totalement désavoué.

Il paraissait sincèrement considérer cela comme une injustice. Lui aussi était fou à lier.

Tant de morts pour une minable manip destinée à couvrir de hauts fonctionnaires irresponsables... Incroyable ! Hans Bever ôta de nouveau ses lunettes et fixa Malko. Ses yeux étaient froids comme des morceaux de fer.

— J'ai besoin de vous, répéta-t-il. Désormais nous sommes alliés...

C'était comme si un cobra vous proposait de partager son lit. Malko, réprimant son dégoût, demanda :

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai fait prévenir Martens aujourd'hui qu'il fallait rendre les armes, que toute l'opération était terminée. Je lui ai fixé un rendez-vous. Je suis certain qu'il y viendra. Pour me tuer. J'aimerais que vous y soyez aussi.

— Vous ne pouvez pas vous en débarrasser légalement ? Vous savez où sont leurs armes, vous avez des preuves contre eux.

Hans Bever hocha la tête.

— Bien sûr, mais ils me feront tomber avec eux et le Service ne s'en remettra pas. Non, il ne reste que cette solution. Dans les camps de concentration, les hommes chargés de brûler les cadavres étaient toujours liquidés à leur tour, quand ils ne servaient plus...

Charmante parabole... Malko le regarda pour voir s'il parlait sérieusement : c'était de toute évidence le cas.

— Si vous acceptez mon offre, cette désagréable affaire sera terminée pour tout le monde.

— Quel est mon intérêt ? demanda Malko. Je vais risquer ma vie. Ils sont extrêmement dangereux et vous le savez.

Le Belge eut un pâle sourire.

— Pas tellement. Ils ont toujours eu affaire à des proies faciles, à des gens qui ne pouvaient pas se défendre. Ce ne sont pas de vrais combattants. Pris par surprise, ils s'effondreront. Ils ne sont que trois.

« Votre intérêt est de récupérer ces armes détournées de leur destination originale, monsieur Linge. C'est ce que la CIA désire, n'est-ce pas ? Je vous dirai où se trouve le stock principal, quant aux autres, ils les auront avec eux.

C'était une proposition folle, à soumettre à George Hammond. En plus le Belge semblait ignorer que Malko était tout seul... Et auparavant, il y avait l'hypothèque Cristel.

— Il faut retrouver Cristel Tilmant s'il est encore temps, dit Malko. Savez-vous pourquoi ils l'ont enlevée ?

— Je l'ignore, avoua Hans Bever. Ils ne m'ont pas parlé de cette action. C'est sûrement une idée de Martens, mais je n'en vois pas le motif.

— Vous ne pensez pas qu'ils l'ont tuée ?

— Si c'est le cas, on le saura très vite. Ils l'abandonneront dans un bois, à leur habitude.

— Où est leur planque, là où ils gardent leur arsenal ?

Le Belge eut un sourire ironique.

— Monsieur Linge, ne me prenez pas pour un imbécile. Je vous révélerai l'adresse quand nous nous retrouverons pour notre dernier rendez-vous. Mais avant, il faut que vous obteniez un feu vert de M. Hammond. Voulez-vous le même rendez-vous demain ?

— D'accord, dit Malko.

Il se leva et sortit à reculons. Avant de déboucher dans la rue il inspecta les voitures garées. Rien de suspect, « Fox » jouait le jeu.

Il restait à mettre au point son plan de folie.

## CHAPITRE XIX

— Allô ? Allô ? Allô ?

Le récepteur demeurerait désespérément muet. Et pourtant, la sonnerie s'était bien déclenchée. Au moment où Malko allait reposer l'écouteur, une voix d'homme étouffée annonça :

— Monsieur Linge ? Quelqu'un veut vous parler.

Presque aussitôt une voix de femme, brouillée par les sanglots, cria dans l'appareil.

— Malko. C'est Cristel, je...

Un cri horrible fila, des halètements, puis la voix d'homme, douceuse.

— Vous devinez ce que je suis en train de faire à votre amie ?

Il se tut et les cris de la jeune femme reprirent. Finalement, il y eut un ultime hurlement, suivi d'un grognement bref et la voix d'homme, à peine troublée, annonça à Malko :

— Dans la forêt de Soignes, vous prenez la chaussée de la Hulpe. Sur la gauche, vous verrez le sentier des Muguets. Trois cents mètres plus loin, il y a une clairière avec la carcasse brûlée d'une voiture. Venez demain à trois heures, vous récupérerez votre amie.

Il avait raccroché. Malko se servit une vodka, bouleversé. L'horreur continuait. Il ne pouvait pas abandonner Cristel Tilmant et pourtant ce rendez-vous était de toute évidence un piège. Il regarda sur la carte et découvrit facilement l'endroit. Isolé, en plein bois. Robert Martens choisissait bien le lieu de ses embuscades. C'était même tellement énorme qu'il devait y avoir un second piège.

Et il lui restait seulement quelques heures pour trouver une solution. Sans parler du problème principal. Hans Bever aurait sûrement pu sauver Cristel, mais il n'avait cure de son sort. Malko était seul devant ses responsabilités.

\*\*\*

— C'est une histoire complètement folle, fit George Hammond, accablé. Ce « Fox » est aussi dingue que les autres. Jamais je n'aurais imaginé un motif aussi débile à ces tueries.

— Il nous offre une occasion unique de tout régler, remarqua Malko. Mais avant, il y a le problème Cristel.

— Je croyais que vous ne vouliez pas de ce deal ?

— J'ai changé d'avis, dit Malko, sans révéler à l'Américain ce qu'il avait en tête.

— Moi aussi, j'ai changé d'avis, fit George Hammond. Je ne suis pas aussi fou qu'eux. Je ne peux absolument pas vous autoriser à vous lancer dans une opération pareille : il y a eu assez de morts comme cela. En plus, rien ne dit que ce n'est pas encore une manip tordue. Ce type est diabolique...

— Et vos armes ?

— Avec ce que vous m'avez appris, j'ai de quoi reconstituer toute l'affaire, même sans preuves. Nous allons donc prendre les devants. Notre ambassadeur va demander audience au ministre de la Justice et lui révéler la manip de ses Services. Si l'affaire sort, on laisse la Company en dehors de tout cela. Vous avez accompli un boulot magnifique. Langley sera content.

— Et Cristel Tilmant ?

L'Américain eut un geste fataliste.

— Elle est sûrement morte. Ces types sont des brutes sadiques, des psychopathes.

Malko bouillait. C'était toujours la même chose avec la CIA. Quand les risques devenaient trop élevés et que personne de la Company n'était impliqué, on passait au niveau politique et tant pis pour les œufs cassés. George Hammond qui n'était pas un salaud devina ce que signifiaient les filaments verts dans les yeux de Malko et dit d'une voix plus calme :

— Je comprends ce que vous éprouvez. Moi, je vais vous raconter une histoire. Lorsque j'étais au Vietnam, j'avais envoyé une patrouille des forces spéciales, une dizaine de types, dans le Nord. Parachutés. Je devais les récupérer en hélico, huit jours plus tard. Et il y a eu le cessez-le-feu. J'ai reçu l'ordre absolu de ne plus bouger. Aucun appareil américain ne devait violer l'espace aérien du nord Vietnam... J'ai obéi. Je n'ai jamais su ce qu'ils étaient devenus. Mais j'ai souvent pensé à quel point ils ont dû me maudire. Je n'en ai pas dormi pendant deux ans. Nous ne faisons pas la guerre en dentelles, Malko. Vous avez magnifiquement agi. Maintenant, vous décrochez : c'est un ordre. Prenez un bain, ramassez la plus belle pute de Bruxelles et cessez de penser pendant quelques heures.

Malko ne répondit pas. Il lui aurait bien sauté à la gorge. C'est dans ces moments-là qu'il haïssait la Central Intelligence Agency. Qui broyait les hommes comme des rouages interchangeables.

— Alors ? fit Hammond.

— C'est d'accord.

Le visage de l'Américain s'éclaira.

— Bravo. Ne restez pas trop longtemps à Bruxelles. Tout ce que je

vous demande, c'est de me faire un rapport complet et détaillé avant de mettre le cap sur l'Autriche. J'ai besoin de biscuits pour mes discussions avec les Belges.

Il fit le tour du bureau et lui serra chaleureusement la main. Pour lui, le problème était terminé, archivé. Malko reprit sa voiture. Il se retrouva sur le Ring, hurlant tout seul de rage. Après une dizaine de kilomètres, il était calmé et sa décision était prise. Une décision conforme à son éthique et non à celle de la CIA.

\*\*\*

Cristel Tilmant sentit qu'on la détachait. Elle ouvrit les yeux. Depuis le début de sa captivité, deux de ses bourreaux n'avaient pas cessé de la violer de toutes les façons. Le troisième ne l'avait pas touchée.

Son lieu de détention était une cave, mais elle ignorait si elle se trouvait encore à Bruxelles.

Le brun costaud à la moustache tombante se tenait devant elle. Il la tira par les cheveux pour l'agenouiller sur le lit. Sans attendre de recevoir une gifle, elle s'activa sur la fermeture du jean. À côté de ce qu'elle avait déjà subi, c'était de la plaisanterie. Debout, l'homme savoura sa fellation, sortant parfois son membre de la bouche de Cristel pour le frotter entre ses seins ronds et pleins. Elle avait la sensation d'être ravalée au rang d'objet, de machine à plaisir.

— Dépêche-toi, fit-il. Nous sommes pressés.

Elle accéléra docilement. Bientôt la semence jaillit dans sa bouche, elle s'étouffa avec et l'homme la rejeta brutalement.

— Allez, c'est la dernière fois, dit-il enjoué.

Le ton lui donna la chair de poule. L'homme la retourna comme une crêpe et lui fit écarter les jambes. Elle s'attendait à une nouvelle avanie sexuelle et ferma les yeux.

— Laisse-toi faire et tout ira bien, dit-il.

Elle sentit qu'il introduisait quelque chose dans son vagin. C'était froid et mou comme du mastic. Quel supplice allait-on encore lui infliger ? Quand il eut fini, le moustachu la força à se remettre sur le ventre et cette fois, c'est son anus qu'il viola avec ce qui lui semblait être un étui métallique de cigare. Elle cria, les muqueuses encore plus arrachées, mais il n'en eut cure.

Il la prit ensuite par la main et la fit lever pour lui remettre des menottes et un bandeau.

— On va aller se promener, annonça-t-il du même ton enjoué.

\*\*\*

Malko pénétra dans la forêt de Soignes au volant de sa Mercedes de

location, trouva facilement la chaussée de la Hulpe et ensuite le sentier des Mugnets. Un Fal sur le plancher, le Herstal à côté de lui, sanglé dans un gilet pare-balles, il était prêt à tout. La voiture brûlée apparut sur sa gauche, facilement repérable.

Il gara sa voiture bien en vue, à côté de l'épave et descendit. L'endroit était totalement désert, à l'écart des itinéraires fréquentés, avec des arbres immenses aux fûts très droits. Une ambiance bucolique... Il repéra un tronc épais, à côté des débris de ferraille, et s'y embusqua. Certes, ce n'était qu'une protection relative, mais cela avait au moins l'avantage d'éviter une surprise totale. Le silence permettait d'entendre une voiture arriver de loin. Il consulta sa montre : deux heures trois quarts. Une cartouche était engagée dans le canon du Fal. Il avait trois chargeurs et la ferme volonté de ne pas se laisser faire. Lui qui avait horreur de la violence se sentait totalement calme et décidé. Ce serait lui ou eux.

Un léger grondement le mit sur ses gardes. Une voiture approchait. Il la vit surgir de la verdure, roulant lentement. Une Golf sombre qui tenait tout le sentier. Le soleil se reflétant sur le pare-brise l'empêchait de voir les occupants.

La voiture déboucha dans la clairière et stoppa à cinquante mètres de lui... Personne n'en sortit. On devait observer les lieux à la jumelle. Où était Cristel ? Il mourait d'envie de sortir de sa cachette, mais c'était sûrement ce qu'ils espéraient... L'attente se prolongea, pesante, interminable. Ses adversaires devaient tenir le même raisonnement que lui. C'était irréel, ces deux voitures face à face dans cette atmosphère champêtre. À qui bougerait le premier...

Une des portières arrière de la Golf s'ouvrit. Malko se raidit, prêt à tirer. Quelque chose fut projeté à l'extérieur. Une masse blanche. Un corps ! Tordu d'horreur, Malko supposa qu'il s'agissait de Cristel. Ils allaient rejouer une variante de la scène de la ferme de la Papelette... Le doigt crispé sur la détente du Fal, il attendit. La Golf recula légèrement. Il se dressa, bien décidé à ne pas les laisser s'en tirer à si bon compte. Au même moment, le corps jeté de la voiture bougea lentement.

Cristel n'était pas morte.

Malko s'immobilisa, la gorge nouée. Les occupants de la Golf ne s'étaient toujours pas montrés. La jeune femme se redressa lentement, à quatre pattes, secouant la tête comme si elle ne savait plus où elle se trouvait.

Il appela :

— Cristel !

Elle ne parut pas l'entendre, parvint à se mettre d'abord à genoux puis enfin debout. Elle dut s'appuyer à un tronc d'arbre pour ne pas tomber. À chaque seconde, Malko s'attendait à une détonation. C'était



insoutenable. Mais Cristel se mit à avancer d'une démarche titubante, comme un zombi, dans sa direction.

Toujours aucun signe de vie dans la Golf. D'où ils étaient, les occupants de la voiture ne pouvaient pas tirer sur Cristel sans sortir du véhicule... Malko devrait les cueillir avant qu'ils n'aient le temps d'abattre la jeune femme. Les paumes en sueur, il fixait la Golf. Cristel s'arrêta, comme si elle ne savait plus où aller. De nouveau, il l'appela.

— Par ici, par ici, Cristel.

Sa voix rebondissait sous les frondaisons vertes et personne ne sortait de la Golf. Hallucinant. Il était impensable que les tueurs aient choisi cet endroit isolé pour lui rendre purement et simplement leur otage. Il y avait forcément un piège. Il regarda autour de lui, craignant d'être pris à revers mais un espace dégagé le protégeait. Il aurait fallu un tireur d'élite posté très loin...

Cristel avait repris sa progression. Il l'observa minutieusement. Pourquoi ne parlait-elle pas ? Elle semblait incapable de courir et était entièrement nue. Le ronflement du moteur de la Golf le fit sursauter. La voiture reculait légèrement. De nouveau, il braqua son Fal dessus, la suivant dans le viseur. Impossible de tirer. Cristel se trouvait exactement dans la ligne de mire...

La Golf recula encore. Cinquante mètres. Incompréhensible. Malko appela :

— Cristel, parlez-moi. Venez par ici.

Tout à coup, elle s'arrêta et commença à hurler, un cri filé, atroce, à la limite du supportable. Puis elle se mit lentement à tourner sur elle-même comme un derviche. Malko, sans lâcher son Fal, se mit à avancer précautionneusement. Au fur et à mesure, la Golf reculait.

Il arrêta sa progression. Cristel lui tendait les bras, sanglotant. Instinctivement, il sut que le danger venait de là. C'était impossible autrement.

Il fit un pas de côté, épaula son Fal. Ceux de la voiture devaient l'observer. Au moment où il appuyait sur la détente du Fal, la Golf recula en crabe, s'abritant derrière un gros arbre. Sa volée de balles fit sauter le capot avant et dut crever un pneu. Un enjoliveur s'envola comme au tir aux pigeons... En quelques secondes, il avait vidé la moitié de son chargeur... Essuyant la sueur qui coulait dans ses yeux, il chercha à placer la seconde rafale. Il n'en eut pas le temps. La voiture grise se faufilait à travers les gros arbres, impossible à atteindre.

Il allait se mettre à courir vers Cristel lorsqu'il y eut une explosion assourdissante. D'abord, il ne comprit pas d'où elle venait. Puis son regard se porta à l'endroit où se trouvait Cristel et il ne vit plus personne. La jeune femme s'était volatilisée.

Malko mit quelques dixièmes de seconde à réaliser l'atroce vérité. Le grondement de la Golf s'éloignait. Il examina mieux l'endroit où la jeune femme avait disparu. L'herbe était brûlée, il y avait un petit cratère et des débris innommables. La moitié inférieure d'un corps humain. Surmontant son dégoût, Malko s'approcha. Ce fut plus fort que lui, appuyé à un arbre, il vida son estomac, le goût amer de la bile dans la bouche. Jamais il n'aurait pensé à une telle abomination.

Ils avaient bourré les orifices naturels de la jeune femme avec des explosifs et l'avaient envoyée vers lui, escomptant qu'elle allait se jeter dans ses bras, le tuant en même temps.

Bouleversé, il regagna la Mercedes. L'explosion allait attirer des gens. Il partit en marche arrière. Bien décidé à régler ses comptes avant de quitter Bruxelles. Il se moquait des ordres de la CIA. Il allait accepter l'offre de Hans Bever. Quels que soient les risques.

## CHAPITRE XX

Hans Bever émergea de son Audi 200 et s'engagea dans la rue du Parnasse de son pas tranquille. Commis-voyageur en mort subite. Malko se demandait s'il savait ou non ce qui s'était passé dans la forêt de Soignes deux heures plus tôt.

Il était quand même venu avec son Fal enveloppé dans le trench-coat, bien que son intuition lui dise que Hans Bever ne voulait pas le doubler. Ils se rejoignirent dans le hall de l'immeuble et gagnèrent le studio.

— Le rendez-vous dont je vous ai parlé est pris, annonça le Belge. Au supermarché *Delhaize* d'Overijse. A huit heures, ce soir.

— Pourquoi là ?

— Pour une très bonne raison, expliqua Hans Bever. J'ai repéré les lieux. Le parking est fermé des trois côtés, avec un seul accès où deux voitures peuvent à peine se croiser. Je sais comment ils procèdent. Un d'entre eux sera là une bonne heure avant, avec une voiture ordinaire et observera les lieux afin de s'assurer qu'il n'y a rien de suspect. Ensuite Robert Martens arrivera. Je pense qu'ils ont l'intention de me tuer. Au milieu d'autres gens, comme au *Kasai*, afin d'égarer les soupçons.

— Vous serez là ?

— Bien sûr. Pourquoi ?

— Comment voyez-vous la situation ?

Hans Bever ne se troubla pas.

— Il faut que vous les guettiez. Ils arriveront sûrement par l'autoroute. Vous serez sur leurs talons. Ils auront une Golf gris foncé. Peu importe le numéro de la plaque, ils les changent tout le temps. Mais vous me repérerez, moi. Ensuite, vous les neutralisez avant qu'ils sortent de leur voiture. Ils ne sont que trois et ils ne s'attendent pas une riposte.

— Et les passants ?

— Martens et les autres iront vers moi. Je serai au fond du parking. Là où il n'y a jamais personne. Et puis, vous êtes assez entraîné.

— Et ensuite ? Si la police arrive...

L'autre eut un mince sourire.

— Vous serez loin, très vite. L'autoroute est à cent mètres...

Malko demeura un moment silencieux. « Fox » se surpassait. Il lui

demandait tout simplement de commettre un triple meurtre pour pouvoir continuer sa carrière administrative sans problème.

— C'est très bien, fit-il. Et les armes ?

— Vous récupérerez celles qui seront dans la voiture. Ce sera facile dans la pagaille. Je vous aiderai. Et ensuite, je vous emmènerai à la cache secrète où ils gardent le reste, rue du Beau Site, à Ixelles. Martens en a toujours la clef, à un trousseau accroché à sa ceinture.

— Pourquoi ne pas y aller avant ? demanda-t-il.

Nouveau sourire froid de Hans Bever.

— Vous pourriez être tenté de ne pas intervenir.

— Et si je refuse ?

Le Belge lissa son crâne aux trois quarts chauve :

— Je ne suis pas suicidaire ! Dans ce cas, j'envverrai au Delhaize assez de gendarmes pour qu'ils n'aient aucune chance de s'en sortir. Il y aura beaucoup de morts.

Silence.

« Fox » alluma une cigarette. Parfaitement calme. Il consulta sa montre et remarqua :

— Décidez-vous. Il est sept heures et il faut une demi-heure pour arriver là-bas. Si vous refusez, je dois prendre mes dispositions.

Malko cherchait le piège.

— Supposons que tout se passe bien, dit-il. Qu'est-ce qui arrive ensuite ?

Hans Bever sourit.

— Rien, je vous l'ai dit. Je prends ma retraite dans six mois.

Nouveau silence. Malko était partagé. Il mourait d'envie de se retrouver en face de Robert Martens. Il revoyait encore la malheureuse Cristel se volatiliser devant ses yeux dans la forêt de Soignes. La dernière des horreurs...

— J'accepte, dit-il.

Le Belge sembla soulagé.

— Maintenant, nous allons nous séparer et nous nous retrouverons là-bas, au Delhaize. Soyez exact. Ma vie est entre vos mains.

Malko se pencha sur le palier où il traçait le plan de la zone entourant le supermarché.

\*\*\*

Robert Martens posa son index imposant sur le plan dessiné à même la nappe représentant le *Delhaize* d'Overijse.

— Il nous tend un piège, dit-il calmement. Ce parking est une trappe. Il n'y a qu'une seule entrée. Une fois à l'intérieur, on est coincé si un Combi de la gendarmerie s'amène...

— Alors, on n'y va pas, suggéra Jean Hemmel.

Martens lui jeta un regard glacial.

— Mais si, on va les baiser une fois de plus. Philippe et moi, nous prenons la Golf et nous faisons le travail. Personne n'aura le temps de nous en empêcher. Ensuite on recule.

Les flancs de la Golf avaient été doublés de kevlar à l'épreuve des balles...

— Jean, continua Martens, tu vas arriver un peu plus tard, avec la Saab. Tu resteras à l'extérieur du parking. Tu auras le Fal avec le lance-grenades. S'il y a du grabuge, tu intervies dans leur dos et tu nous couvres en foutant en l'air le maximum et on te rejoint dans la Saab. Au contraire, si tout se passe bien, on s'arrache avec la Golf et tu nous suis. OK ?

— OK, firent les deux hommes subjugués.

Pourtant, Philippe Orstall ne s'en ressentait pas de se jeter dans un piège préparé par un type comme « Fox ». Même Martens n'était pas de force, mais il n'osa rien dire. L'autre était capable de le tuer sur place.

Martens regarda sa montre.

— Nous y allons. Jean, tu restes encore cinq minutes.

\*\*\*

Une foule animée se pressait autour du *Delhaize*, comme tous les soirs à la même heure. Malko pénétra dans le parking et se gara au fond, restant dans la Mercedes. Il regarda autour de lui, ne vit rien de suspect et ressortit après avoir repéré Hans Bever, debout à côté de sa voiture. Cent mètres plus loin, il s'embusqua à la sortie de la bretelle de l'autoroute. Il n'eut pas à attendre plus de cinq minutes pour voir une Golf grise en jaillir. Il eut un serrement de cœur en reconnaissant Robert Martens à côté du conducteur, Philippe Orstall, le moustachu. Le tueur n'avait pas encore mis sa cagoule. Tout allait se jouer très vite. D'habitude, ils faisaient tout en moins de deux minutes. Il pensa à Hans Bever en train de savourer son ultime « manip »... Au lieu de démarrer immédiatement derrière la Golf, il lui laissa prendre deux bonnes minutes d'avance. Hans Bever ne devait pas s'inquiéter, pensant que, sans lui, Malko ne trouverait jamais la cache d'armes... Il ignorait évidemment la filature de Martens qui y avait mené Malko. Celui-ci démarra enfin. Les premiers coups de feu éclatèrent alors qu'il allait entrer dans l'enceinte du *Delhaize*.

\*\*\*

Hans Bever vit la mort arriver. La Golf pénétra dans le parking dans un grondement de turbo et stoppa à vingt mètres de lui. Il regarda

derrière, certain de voir la Mercedes de Malko. Rien. Aucun véhicule.

Incrédule, il eut l'impression qu'une main invisible lui tordait le cœur. Malko ne pouvait pas lui faire faux bond ! Robert Martens avait jailli de la voiture. Sa première rafale toucha un homme et son fils en train de charger leur voiture, puis il continua à avancer sur Hans Bever, l'arme à la hanche. L'homme des Services belges voulut plonger dans sa voiture, mais il n'en eut pas le temps. Martens était sur lui. Le riot-gun cracha et les plombs le frappèrent en pleine poitrine, lui déchiquetant les poumons. Il s'effondra, du sang plein la bouche. En passant près de lui, Martens lui tira deux balles de 9 mm dans la tête, de la main gauche, comme on achève un animal. Puis il continua à arroser de projectiles l'entrée du supermarché, au milieu des hurlements de terreur. Un coup de klaxon le fit se retourner, venant de la Golf. Il aperçut alors une Mercedes qui bloquait l'entrée du parking. Un homme en sortit, lui aussi une arme à la main. Malgré son sang-froid, Robert Martens en eut la chair de poule. C'était un Fal sous le canon duquel était fixé un lance-grenades. Il poussa un cri de rage. Il se retourna et acheva de vider le magasin de son riot-gun sur le corps inanimé de Hans Bever. Celui-ci tressauta sous l'impact. Se détournant, il revint sur ses pas avec un mauvais sourire.

Jean Hemmel allait arriver et prendre leur adversaire à revers avec son fusil lance-grenades. Il le transformerait en charpie.

\*\*\*

Jean Hemmel allait monter dans sa Saab 900 Turbo quand il la vit. Une très jeune pute avec une queue de cheval qui se préparait à prendre sa place dans la vitrine voisine. Dans ce quartier de bistrots routiers, elles étaient nombreuses. Mais celle-là avait quelque chose de particulier. C'était une vraie Lolita, avec une frimousse espiègle, un corps enfantin et un vrai sourire de salope.

Tout ce qu'il aimait... Au-dessus de treize ans, une fille ne le faisait plus bander. Celle-là vit son regard et vint vers lui. Avant qu'il ait le temps de monter dans la Saab, elle avait collé son corps mince contre le sien et demandait de sa voix de petite fille :

— Tu viens passer un peu de temps avec moi ?

Son parfum bon marché lui donnait le tournis. Il palpa une fesse dure et mince, un sein petit et aigu, réprimant une folle envie de tout envoyer promener. Mais il ne pouvait pas. Martens le tuerait. Il parvint à s'en arracher, lui promettant de revenir et sauta dans la Saab, poursuivi par les sarcasmes de la fille.

Il fonce, mais un gros camion bloquait la route et lui fit perdre de précieuses secondes.

Abrité derrière la Mercedes 190, Malko photographia la scène. Le parking du Delhaize s'était vidé en quelques secondes. Il apercevait, au-delà des voitures alignées, les gens couchés par terre à l'entrée du supermarché, fuyant la fusillade. D'autres refluaient à l'intérieur. Sur sa droite, un peu à l'écart des véhicules stationnés, la Golf GTI des tueurs lui faisait face, prête à repartir, un homme en cagoule au volant – vraisemblablement Philippe Orstall.

Le troisième tueur devait se trouver à l'arrière, caché par le conducteur. Vingt mètres plus loin, gisait Hans Bever allongé sur le dos dans une mare de sang.

Lui avait payé.

En quelques foulées souples, Robert Martens atteignit la Golf dont la portière avant droite était restée ouverte. Il y jeta son riot-gun, puis se pencha à l'intérieur pour y prendre un Fal.

C'est l'instant que Malko attendait. Il appuya sur la détente du M 79, le lance-grenades couplé au fusil d'assaut. Le projectile de 40 mm partit avec une détonation sourde, traversa le pare-brise, pour exploser dans la voiture une fraction de seconde plus tard avec une violente déflagration.

Une boule de feu jaillit de la Golf, pulvérisant les glaces, arrachant les portes, une partie du toit, projetant le capot à plusieurs mètres.

Le silence retomba troublé seulement par le crépitement des flammes et les cris de terreur des clients du *Delhaize* couchés devant le bâtiment.

Des flammes s'échappaient de la voiture où rien ne bougeait plus. Personne ne survit à l'explosion d'un mini-rocket...

Malko jeta son Fal dans la Mercedes gardant seulement un Browning à sa ceinture.

Il crut ne jamais pouvoir approcher la Golf. La peinture et les garnitures brûlaient, dégageant une âcre fumée noire.

Il aperçut à l'intérieur deux formes méconnaissables. Dans les vêtements brûlait la cagoule du conducteur carbonisé laissant deviner les restes de Philippe Orstall.

Où était le troisième homme dont avait parlé Hans Bever ?

Les gens commençaient à se relever. Malko n'avait plus beaucoup de temps. Il allongea la main et saisit un Fal coincé entre les deux hommes. Heureusement ses gants lui évitèrent le contact avec le métal brûlant. Sa peau y serait restée collée. Des flammèches jaillissaient partout et il pensa au réservoir d'essence. Retenant son souffle il réussit à attraper sur le siège arrière un second Fal et le riot-gun dont la crosse manquait.

Pour le pistolet de Philippe Orstall, tombé sur le plancher de la

voiture, il dut s'y reprendre à deux fois. Celui de Robert Martens était accessible.

Malko recula quelques secondes, respirant un peu d'air frais. L'odeur des chairs grillées était abominable. Il palpa la ceinture de Robert Martens, finit par trouver un trousseau de clefs. Il tira. Rien ne vint. Il jura entre ses dents, continuant à tirer en suffoquant. Finalement le trousseau s'arracha emportant un morceau de ceinture brûlée.

Malko fit un saut en arrière et ramassa son butin. D'abord les trois fusils qu'il plaqua dans la saignée de son coude. Puis les deux pistolets en les tenant par le pontet. Il courut jusqu'à la Mercedes, y jeta le tout et se redressa trempé de sueur, à la seconde précise où le réservoir de la Golf explosa, rejetant à terre les gens qui commençaient à se relever.

Où était le troisième tueur ?

Malko inspectait le parking lorsqu'une Saab grise surgit de la route et pila derrière la Mercedes. Dans le crissement des freins le conducteur en jaillit aussitôt et s'immobilisa, fixant la Golf hébété.

Malko ne le connaissait pas : il était grand maigre, les cheveux dans la figure. Son regard se posa sur lui. Avec un cri de fureur, il plongea dans la Saab, en ressortit avec un Fal lance-grenades semblable à celui de Malko. Ce dernier n'avait pas eu le temps de récupérer le sien. Il arracha le Herstal de sa ceinture. Tenant son arme les bras tendus. Il tira. Le troisième tueur lâcha son Fal et s'effondra le long de la Saab.

Malko bondit, ramassant d'abord le Fal, récupérant à l'arrière de la voiture un Herstal automatique qui était posé sur le plancher. Il le rafla et courut à la Mercedes.

La Golf brûlait maintenant avec d'énormes flammes.

Dans un état second, il remonta dans la Mercedes, fit une marche arrière, bousculant la Saab et se retrouva sur la bretelle de l'autoroute. La tuerie n'avait pas duré trois minutes en tout. Son cœur ne reprit son rythme normal que beaucoup plus loin.

Il regarda le trousseau de clefs qu'il avait arraché à la ceinture du géant. Si Hans Bever avait dit vrai, les problèmes de George Hammond étaient terminés.

\*\*\*

L'hélicoptère « sea-stallion » ronronnait lourdement au-dessus de la mer du Nord. En dehors de l'équipage, il n'y avait que deux personnes à bord. George Hammond et Malko. L'appareil s'était éloigné d'une dizaine de milles de la côte belge, à la hauteur de Knokke-le-Zoute et se trouvait dans les eaux internationales.

— À vous l'honneur ! cria le chef de poste de la CIA à Malko, assis en face de lui sur la banquette de toile.



Celui-ci prit un des huit sacs hermétiquement scellés et le traîna jusqu'à la porte ouverte. Un effort et le sac bascula par-dessus bord, tombant comme une pierre jusqu'à la surface de l'eau grise où il s'engloutit. À cet endroit, il y avait deux cents mètres de fond... Les autres sacs suivirent le même chemin et l'hélicoptère fit alors demi-tour vers la côte.

- (1) Vlaams Militanten Orde. Mouvement d'extrême droite flamand.
- (2) Matériel servant à fabriquer les gilets pare-balles.
- (3) Directeur de la CIA, ancien directeur du FBI.
- (4) Rebelles nicaraguayens basés au Honduras.
- (5) « Combattants de la liberté. »
- (6) Fabrique Nationale d'armes de Belgique. Un des plus importants fabricants d'armes légères européen.
- (7) Document certifiant le pays final d'utilisation des armes.
- (8) Groupe Interforce Antiterroriste.
- (9) Siège de la Sûreté de l'État
- (10) Fox signifie « renard » en anglais
- (11) Environ 1 600 francs français.
- (12) Seize mille francs français.
- (13) Chef nazi belge
- (14) Noire, en argot bruxellois.
- (15) Brigade Spéciale de Recherches
- (16) Rote Armee Fraktion. Gauchistes allemands.
- (17) Knokke-le-Zoute, le Saint-Tropez belge.
- (18) Contre-espionnage
- (19) Bob Denard, célèbre mercenaire
- (20) Borne kilométrique 10. Expression de la gendarmerie belge signifiant la dégradation, le retour à l'uniforme.